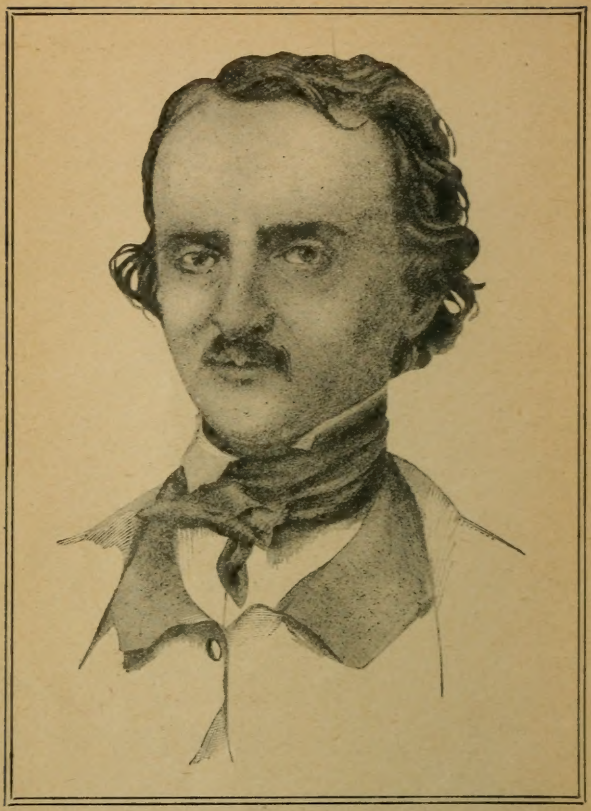
U d'/of OTTAWA
39003003728549

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/edgarapo00poee



Edgar A. Poe

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

EDGAR-A. POË

Traduction inédite de VICTOR ORBAN

POÈMES COMPLETS. - SCÈNES DE POLITIAN.
LE PRINCIPE POÉTIQUE. — MARGINALIA.

Notice Biographique et Bibliographique

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec trois Portraits d'EDGAR-A. POË

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Paris
L. Michaud
1908

Universitas

PS
2604
.F5O1
1908

A LA MÉMOIRE

DE

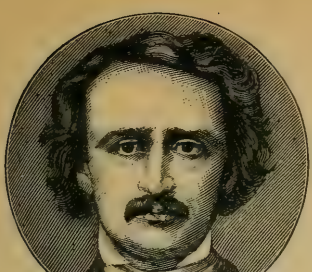
CHARLES BAUDELAIRE

LE PREMIER QUI RÉVÉLA EN FRANCE

LE GÉNIE

DU GRAND POÈTE AMÉRICAIN

VICTOR ORBAN.



ED.-A. POË

SUR EDGAR-ALLAN POË

La vie et la mort d'Edgar Poë ! — Il y aurait là, pour qui voudrait dramatiser, matière à écrire un chapitre de littérature inouïe, aussi étrange, aussi extraordinaire que l'histoire la plus étrangement extraordinaire qui ait jamais été inventée par l'imagination la plus fantastique, par l'imagination même d'Edgar Poë ! — En ce qui nous concerne, nous serons beaucoup moins prolixe ; en revanche, nous nous efforcerons à une exactitude plus rigoureuse. Nous n'avons pas, en quelques pages, à « romantiser » notre récit ; ce n'est point de la fantaisie que l'on demande ici, c'est une narration concise, complète et véridique.

Lorsque Edgar Poë naquit à Boston (Etats-Unis d'Amérique), le 19 janvier 1809, ses parents exerçaient l'honnête mais décriée profession de comédien ambulant. Son père, David Poë, issu d'une famille originaire d'Irlande, avait été destiné au barreau : le métier théâtral lui convint mieux. Ce fut sur les planches qu'il connut Elisabeth Arnold (1), jolie Anglaise qu'il prit pour femme. Après de nombreuses pérégrinations dans les prin-

(1) Elle était veuve d'un acteur nommé C. D. Hopkins.

cipales villes d'Amérique où ils ne rencontrèrent pas la fortune, les deux époux s'en vinrent mourir à Richemond. La mère d'Edgar mourut en décembre 1811 *et son père quelques semaines plus tard, vraisemblablement car on manque de renseignements sur ce point. Par bonheur le petit orphelin était fort joli, il séduisit, par sa grâce, de riches négociants de la ville qui n'avaient pas d'enfants. M. et Mme Allan l'adoptèrent et le firent élever comme ils auraient pu faire pour leur propre fils. Durant plusieurs années, Edgar Poë porta leur nom et, lorsqu'il reprit celui de son père, il eut soin d'ajouter, par reconnaissance pour ses bienfaiteurs, le nom d'Allan au nom de Poë.*

En 1816, *M. Allan ayant eu l'occasion de voyager en Grande-Bretagne et en Irlande, emmena Edgar Poë avec lui et le plaça dans une institution, à Stoke-Newington, « un sombre village d'Angleterre, décoré de nombreux arbres gigantesques et noueux, et dont toutes les maisons étaient excessivement anciennes* (1). »

Toute sa vie Poë conserva le souvenir de ce lieu « semblable à un rêve », où il resta cinq ans.

En vérité, il paraît bien que ce long séjour à Stoke-Newington ait eu sur son esprit une influence considérable. Cette existence dans cette vieille pension aux allures de prison, loin de l'autorité sévère, mais affectueuse de ses parents d'adoption, sous la férule capricieuse et injuste d'un maître brutal, surexcita son imagination ardente et mit en lui les germes des vices qui le torturèrent plus tard. Déjà orgueilleux par hérédité, la conscience qu'il prit de sa supériorité, et la docilité avec laquelle ses camarades acceptèrent son joug développèrent encore ce penchant de son caractère par ailleurs volontaire et irritable à l'excès. — « Adonné aux plus sauvages caprices, dit-il ; je fus la proie des plus indomptables passions. »

C'est bien ainsi, en effet, qu'il se montrera dans les diverses écoles où il fréquenta après sa sortie de Stoke Newington, en 1821.

Revenu auprès de M. Allan, il semble que ce dernier

---

(1) Ed. Poë : *William Wilson.*

ait quelque peu hésité sur la direction à donner aux études du jeune garçon. Enfin, il le mit dans une institution de Richmond où l'on recevait une bonne instruction classique. Il y resta jusqu'à la fin de 1825.

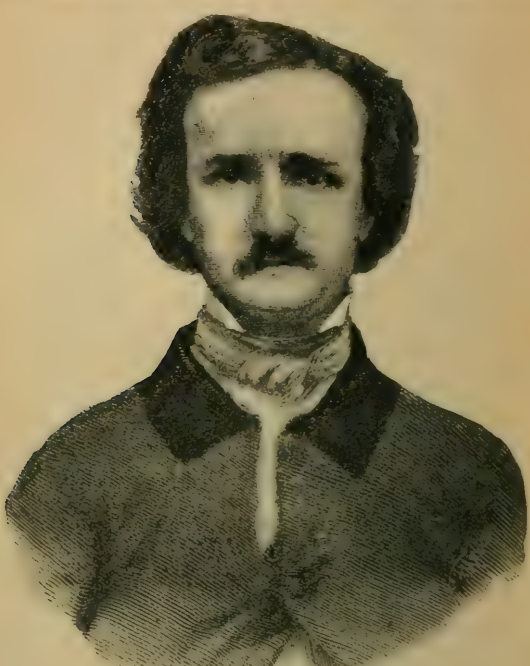
Ce fut vers cette époque qu'Edgar Poë ébaucha son premier roman d'amour. Il n'y eut, en effet, qu'une ébauche de roman, les parents de la jeune fille étant brusquement intervenus. Aussi bien, cette affaire de cœur a-t-elle été si sérieuse que Poë s'est plu à l'assurer ? Nous ne sommes pas loin de croire qu'il exagère quelque peu, lorsqu'il compare cette aventure à l'amour de Byron pour Mary Chaworth. Il est fort possible cependant que son esprit, naturellement mélancolique et sombre, ait trouvé là une nouvelle source de tristesse. D'ailleurs, il était très capable, ainsi que tous les poètes — et Poë faisait déjà des vers ! — de cultiver sa douleur, d'amplifier son désespoir.

Aú nom de l'auteur de Childe Harold, *qui nous vient à l'improviste sous la plume, bien des points de ressemblance nous apparaissent entre la vie et l'œuvre de lord Byron et la vie et l'œuvre d'Edgar Poë. Nous n'avons pas assez de place pour pousser à fond un parallèle consciencieux ; — à vouloir trop prouver, nous ne prouverions d'ailleurs peut-être rien ! — quelques mots nous suffiront pour indiquer les principaux traits qui semblent, à première vue, communs aux deux poètes.*

Outre que Byron et Poë eurent en amour des débuts malheureux, — ce qui les apparentent, au reste, à beaucoup d'hommes ! — il faut noter encore qu'ils furent l'un et l'autre d'une rare distinction dans les manières, et d'une beauté non moins rare,— bien que le premier ait eu la physionomie plus régulière et plus vraiment belle.

Le poète des Fleurs du mal *a d'ailleurs tracé un éloquent portrait d'Edgar Poë, qu'on ne saurait mieux faire que de reproduire ici. Après avoir qualifié la beauté de Poë de beauté romantique, c'est-à-dire une beauté qui consiste surtout dans l'expression, Baudelaire écrit : « Poë avait un front vaste, dominateur, où certaines protubérances trahissaient les facultés débordantes qu'elles sont chargées de représenter, — construction, comparaison,*

causalité, — et où trônait dans un orgueil calme le sens de l'idéalité, le sens esthétique par excellence. Cependant, malgré ces dons, ou même à cause de ces privilèges exor-



EDGAR-ALLAN POE

bitants, cette tête, vue de profil, n'offrait peut-être pas un aspect agréable. Comme dans toutes choses excessives par un sens, un déficit pouvait résulter de l'abondance, une pauvreté de l'usurpation. Il avait de grands yeux à la fois sombres et pleins de lumière, d'une couleur indécise et ténébreuse, poussée au violet, le nez noble et solide,

la bouche fine et triste, quoique légèrement souriante, le teint brun clair, la face généralement pâle, la physionomie un peu distraite et imperceptiblement grimée par une mélancolie habituelle. »

Mais, pour reprendre notre rapprochement entre Byron et Poë, disons que tous deux étaient également très forts aux exercices physiques. Poë aurait pu renouveler sans nul doute — comme le fit l'auteur de Don Juan *— l'exploit de Léandre en traversant l'Hellespont à la nage. Voilà pour le corps, voyons maintenant l'esprit. Ici, la similitude est encore plus frappante. Il y a chez Byron et chez Poë le même fond d'inépuisable mélancolie, d'insondable tristesse, comme aussi le même fond d'orgueil. Byron est débauché, Poë est joueur et il boit, cela ne vaut pas mieux. L'un et l'autre font montre d'un caractère hautain, instable et qui ne se plie guère qu'aux exigences de leurs passions. Leur vie est un perpétuel vagabondage, une course incessante de ville en ville et de pays en pays ; Byron est riche et s'il change continuellement de résidence c'est pour fuir l'ennui ; Poë est pauvre, et c'est la misère qui l'oblige à pérégriner : le résultat est semblable. Il n'est pas jusqu'à leurs œuvres qui ne se puissent comparer par certains côtés, quand ce ne serait que par le soin qu'ils ont mis chacun à parler toujours de la femme avec une sorte de religiosité. Et si l'inspiration de Poë est très différente de celle du divin lord, il lui arrive parfois de se rencontrer avec lui, ou de subir son influence comme, par exemple, dans la pièce intitulée* : Tamerlan *qui rappelle le romantique* Giaour *de Byron. Faut-il aussi enregistrer le voyage qu'Edgar Poë fit en Grèce, vers* 1822*? A l'instar de lord Byron, il voulait prêter son aide aux Hellènes en proie à la barbarie turque...*

Mais arrêtons ce chapitre qui, si nous n'y prenions garde, nous conduirait à sortir des limites que nous nous sommes fixées.

Lorsque Poë eut quitté l'institution de Richmond, il se fit inscrire à l'Université de Charlottesville ; c'était en 1826. *Malheureusement, il se laissa aller à toutes sortes de débordements, au jeu principalement et, il paraît bien*

qu'il ait été obligé de quitter l'Université malgré les succès qu'il y avait obtenus. On peut deviner quel accueil l'attendait chez M. Allan !! C'est alors qu'il prit la résolution de quitter l'Amérique et de passer en Grèce. Depuis lors, jusqu'à sa rentrée à Richmond, en 1829, ce qu'il devint, où il alla, on ne l'a jamais su exactement et l'on ne peut que conjecturer. A la suite de quelles aventures se trouva-t-il en Russie, compromis dans une fort louche et vilaine histoire qui le força d'en appeler au ministre américain, pour échapper à la justice et regagner l'Amérique, mystère! Lui seul aurait pu projeter un peu de lumière sur ce coin obscur de sa vie, il ne l'a pas fait, soit qu'il ne l'ait pas voulu, soit qu'il n'en ait pas trouvé le temps.

Son retour à Richmond fut des plus tristes. Mme Allan venait de mourir, et il arriva vingt-quatre heures trop tard pour assister à ses funérailles. Cette mort devait avoir des conséquences graves sur la destinée de Poë.

Le 1er juillet 1830, il est admis, au titre de cadet, à l'Académie militaire de West-Point ; quelque chose dans le genre de notre école militaire de Saint-Cyr. Mais, auparavant, il avait édité une petite plaquette de vers qui contenait ses poèmes de prime jeunesse et les compositions plus importantes écrites au cours de son énigmatique voyage en Orient. On trouvait déjà dans ses premières productions cet accent « extra-terrestre » — comme dit Baudelaire — cette inquiétude, cette terreur, cette superstition des choses de l'au delà, qui est une des caractéristiques de son étrange génie.

Déjà il justifiait l'opinion que devait émettre sur lui, un jour, Barbey d'Aurevilly : « Depuis Pascal, peut-être, il n'y eut jamais de génie plus épouvanté, plus livré aux affres de l'effroi et à ses mortelles agonies que le génie panique d'Edgar Poë ! » — Or, nulle part ce « génie panique » ne transparaît davantage que dans ses poésies. Sans doute, beaucoup sembleront obscures, — encore que la traduction que nous en offrons ici soit la plus claire qui ait jamais été faite ! — mais, alors même que la pensée du poète se laisse mal deviner, alors même que le sens de son inspiration nous échappe, on ne peut nier le charme si trou-

blant, qui s'en dégage et nous pénètre, et nous angoisse. Les poésies d'Edgar Poë sont le véritable reflet de sa vie intérieure, la musicale notation de son rêve, de son rêve qui l'isole de ce monde positif, qui le défend contre les turpitudes de la vie matérielle. Edgar Poë ne croit pas que la mort soit l'anéantissement intégral de l'être, il est intimement persuadé de la survie de l'âme, d'une âme qui conserverait le souvenir précis de son séjour ici-bas, et qui serait capable de souffrir des mêmes peines morales que nous-mêmes. Aussi est-il véritablement obsédé par la présence *de* ses *morts, il les sent, il les voit autour de lui dans tous ses actes, sa crainte est de leur causer quelque peine, quelque douleur profonde. Et c'est cette constante préoccupation, cette recherche continue de l'âme qui le conduit à chanter les yeux des femmes qu'il a aimées ; de ces yeux, ses poèmes en sont tout étoilés. On comprend que pour lui, les yeux sont vraiment le « miroir de l'âme », la réflexion de la conscience, et comme la vivante image de ce qu'il y a en nous d'immortel.*

En 1830, *nous l'avons dit, Poë était entré à l'Académie de West-Point. Là, comme ailleurs, il fit montre d'une intelligence particulièrement bien douée. Mais la vie militaire avec sa sévère discipline, ne convenait guère à son tempérament indépendant ; il le comprit et, au bout d'un an, il se résolut à ne pas pousser plus loin ses études dans l'art de la guerre. Malheureusement, engagé pour quatre années, il ne pouvait abandonner West-Point sans le consentement préalable de son père adoptif. Celui-ci qui s'était remarié avec une jeune femme dont il venait d'avoir un fils, se souciait peu de voir son protégé revenir chez lui. Il se refusa donc à laisser Poë quitter l'école militaire. Le jeune homme dut recourir aux moyens héroïques ! Il se montra si indiscipliné, si insouciant de ses devoirs, qu'il ne tarda pas à passer devant la Cour Martiale. Il fut jugé coupable et renvoyé de l'Académie.*

Aussitôt libre, Egdar Poë se rendit à Richmond auprès de M. Allan, mais le vieillard ne voulut rien entendre à ses explications ; il quitta alors la maison de son bienfaiteur pour n'y plus revenir. Quand M. Allan mourut,

le nom du poète, n'était même pas mentionné dans son testament.

Edgar Poë qui avait vécu jusque-là comme un fils de famille, se trouva brusquement réduit à ses seules ressources, c'est-à-dire à rien. S'étant fixé à New-York, comment se procura-t-il la somme nécessaire à une seconde édition augmentée de son petit livre de vers de 1829 *? On assure qu'il fut aidé, en la circonstance, par ses anciens amis de West-Point ; cela est possible. Serait-ce encore grâce à le générosité des Cadets de l'Académie militaire qu'il put vivre, durant deux années sans qu'on ait jamais trop su ni où ni comment ? Cette fois, la chose semble peu probable. Mais passons.*

A l'automne de 1833, *nous le trouvons à Baltimore. Un périodique avait ouvert un concours littéraire auquel étaient attachés deux prix. Poë concourut et remporta les deux récompenses, l'une pour un conte en prose, l'autre pour un poème. Ce fut le point de départ de sa fortune littéraire, s'il est permis de parler de fortune à propos de qui ne connut que la misère. Mis en rapport avec un éditeur de Richmond, il devint directeur d'un important* magazine *auquel il se consacra exclusivement pendant plus de deux ans. Ce fut dans cette revue* (1) *qu'il publia nombre de ses plus célèbres contes, ainsi qu'une série d'études de critique, sur la littérature américaine qui furent très remarqués, mais qui lui firent beaucoup d'ennemis. « En critique, je veux être hardi et fort, absolument juste avec les amis et les ennemis. Sur ce point, personne ne me fera changer », a-t-il écrit un jour. Sincérité très louable évidemment, mais dont les effets sont trop certains lorsqu'on n'a à juger que des œuvres médiocres ! Pourquoi Poë abandonna la direction du* Southern Litterary Messenger ? *Il y a plusieurs versions. La première, celle que Baudelaire a faite sienne, prétend que l'éditeur lassé des « accès d'hypocondrie et des crises d'ivrognerie du poète » remercia son collaborateur ; la seconde dit que Poë ne se trouvant pas suffisamment*

(1) La *Southern Literary Messenger* (Messager littéraire du sud.)

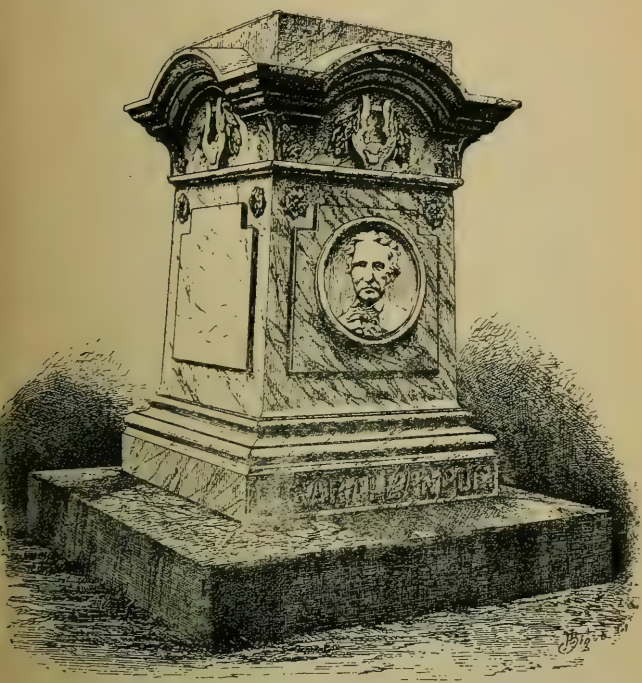
rétribué, demanda à partager la propriété de la publication dont il avait assuré la renommée, ce qui lui fut refusé. Il aurait alors donné sa démission. La vérité n'est-elle point entre ces deux versions ? Est-ce que l'éditeur n'aurait pas accédé à la proposition de Poë parce que la vie était devenue impossible entre eux ? Toujours est-il qu'au début de 1837, *Edgar Poë partit pour New-York avec sa femme et la mère de celle-ci. Car il s'était marié. Il avait épousé sa cousine Virginie Clemm* (1), *une fillette de quatorze ans, aimable, affectueuse et belle qu'il aima d'un amour sans limites, d'un amour* extatique ! *La douce enfant, malheureusement, était très délicate, un jour, en chantant, elle se rompit un vaisseau dans la poitrine. Avec des alternatives de mieux, elle traîna des années, années d'affolement pour le poète qui lui consacrait le meilleur de sa vie, la soignant avec une tendresse anxieuse, sentant mille fois, selon ses propres expressions, toute l'agonie de sa mort. Et pourtant, il fallait travailler... De New-York il passa à Philadelphie, où il publia quelques nouvelles histoires extraordinaires qu'il réunit, en* 1839, *sous le titre général de :* Contes du grotesque et arabesque. *Il s'adonne, dans les mêmes temps, au déchiffrage des textes les plus bizarrement enchevêtrés, des écritures les plus conventionnelles et secrètes qui se puissent imaginer et, la facilité prodigieuse avec laquelle il trouve la clef de ces fantastiques combinaisons lui vaut une popularité que ses plus admirables compositions ne lui avaient pas procurée. En* 1841 — *après avoir cherché vainement à fonder un journal qui lui appartint, — il accepte d'être rédacteur en chef du* Graham's magazine. *C'est là qu'il fit paraître un de ses plus réputés contes : le* meurtre de la rue Morgue. *Il est fort probable que son intempérance ainsi que les crises nerveuses auxquelles il était de plus en plus sujet, le forcèrent à résilier ses fonctions l'année suivante. La maladie de sa femme l'avait d'ailleurs complètement abattu. Il était comme un fou ; la nuit, il errait dans les rues*

(1) Le mariage avait eu lieu le 6 mai 1836.

pendant des heures, jusqu'à ce que Mme Clemm qui l'aimait comme son propre fils, le vint chercher et le supplât de rentrer chez lui. Vers la fin de l'année 1844, *il quitte Philadelphie et va à nouveau s'établir à New-York. Mme Clemm et sa femme l'ont suivi dans cet exode. Il semble, tout à coup que la Fortune va enfin s'arrêter devant sa porte. Sa réputation s'est imposée, elle est réellement très grande maintenant et il ne tient qu'à lui de placer davantage de contes et d'articles dans les journaux et les revues. C'est durant quelques mois, une véritable vie de prospérité. Mais, brusquement, une malheureuse spéculation qu'il fait pour acheter un périodique hebdomadaire, vient rompre le charme. Une fois encore, il quitte la ville. Il va se réfugier avec les siens dans un petit cottage situé dans un faubourg éloigné. Il connait alors d'affreux jours de désespoir ; sa femme est au plus mal et la misère s'est de nouveau installée à son foyer. Son dénûment est si profond que des journalistes ouvrent une souscription en sa faveur, ce dont sa fierté souffrit beaucoup. Enfin, le* 30 *janvier* 1845, *Virginie Poë mourut. Ce fut pour le poète une terrible épreuve dans laquelle sa raison manqua sombrer* (1). *Et, quoiqu'il ait repris assez vite ses habituelles occupations, on peut dire qu'il ne retrouva jamais ni sa santé, ni son ancien enthousiasme. Aussi bien, sa vie littéraire est presque terminée, à peine si, durant les quelques années qu'il va vivre encore, il écrira quelques poèmes. Il boit ; c'est un homme désemparé. Son plus grand effort — durant cette dernière période de sa vie, — aura été de chercher des fonds pour créer un magazine. C'était sa déjà vieille idée qu'il reprenait ; toujours il avait rêvé d'avoir une revue à lui, de laquelle il aurait été le maître absolu. Pour recueillir l'argent nécessaire, il entreprit une série de lectures et de conférences. A New-York, il lut* Eureka, *sa dernière œuvre, magnifique poème en prose qui traite de la formation de l'Univers, et qui souleva de grosses discussions.*

(1) C'est après la mort de sa femme qu'Edgar Poë subit les premières attaques du *délirium tremens*.

Ensuite, il parcourut les principaux centres de la Virginie, partout reçu avec enthousiasme. A Richmond on lui fit une véritable fête, et sa conférence sur le Principe de la Poésie *obtint un éclatant succès. Cet accueil le*



TOMBEAU D'EDGAR POË A BALTIMORE

rendit si heureux qu'il parlait déjà de s'établir définitivement dans la ville où il avait connu de si douces heures en son enfance. Il faillit même se remarier, à deux reprises différentes ; la première fois avec une femme-poète dont il avait fait, un jour, le plus grand éloge dans une de ses conférences, la seconde fois, avec celle qui lui inspira son premier

amour. Mais la poétesse ayant appris l'intempérance de Poë, ne voulut plus entendre parler mariage, quant à celle qu'il avait aimée lorsqu'il était jeune homme, la Destinée ne lui laissa pas le temps de l'épouser. Une affaire l'appelant à New-York, il s'embarqua, à Richmond, pour Baltimore où il arriva le soir du 3 octobre 1848. Ce qui advint alors est toujours resté assez mystérieux. Cependant, il est présumable qu'étant fatigué — ou cédant peut-être à son goût pour la boisson ! — Edgar Poë, en attendant l'heure du train qui devait le conduire à Philadelphie, entra dans un bar. Il faut dire aussi qu'avant son départ de Richmond, il s'était plaint d'être mal à l'aise. Tant il y a que le lendemain matin il fut trouvé inanimé sur la voie publique. On a raconté, et la chose est fort possible, qu'il avait été rencontré par une bande de rabatteurs électoraux — il y avait précisément une élection ce jour-là, à Baltimore ! — Ces individus l'auraient entraîné avec eux, auraient achevé de le griser puis l'auraient porté *voter ! Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ces mœurs électorales étaient courantes, en Amérique, en ce temps-là. Transporté à l'hôpital, Edgar Poë y expirait trois jours après, le 7 octobre 1849.*

L'auteur des Contes extraordinaires, *aurait-il imaginé une fin plus lamentablement tragique et plus décevante ?...*

Edgar Poë fut enterré dans le tombeau de son grand, père. On sait que, vingt-six ans plus tard, le 17 novembre 1875, ses restes furent transportés dans un monument qui lui avait été érigé par souscription.

Mme Clemm, qui fut pour le poète d'un dévouement si affectueux et qui partagea la plupart de ses misères, mourut à Baltimore, le 16 février 1871, dans un âge très avancé.

A. S.

BIBLIOGRAPHIE

DES

ŒUVRES POÉTIQUES D'EDGAR-ALLAN POË

EDITIONS ORIGINALES

Tamerlan et autres poèmes. Boston, Calvin F. S. Thomas, 1827, in-12. — Fac-simile du même, avec une préface par Richard H. Shephard, Londres : George Redway, in-8°, 1884.

Al Aaraaf, Tamerlan, et petits poèmes, par Edgar-A. Poë, Baltimore, Hatch et Dunning, in-8° 1829.

Poèmes, par Edgar-A. Poë. Seconde édition. New-York : Elam Bliss, in-12. 1831.

Le Corbeau et autres poèmes, par Edgar-A. Poë. New-York : Wiley et Putnam, in-12. 1845.

PRINCIPALES TRADUCTIONS FRANÇAISES DES ŒUVRES D'E.-A. POË

Charles Baudelaire : *Histoires Extraordinaires,* Paris, Michel Lévy, 1856 ; *Aventures d'Arthur Gordon Pym,* Paris, Michel Lévy, 1858 ; *Eureka,* Paris, Michel Lévy, 1863 ; *Histoires grotesques et burlesques.* Paris, Michel Lévy, 1865 ; *Nouvelles Histoires Extraordinaires,* Paris, Michel Lévy, 1869. *Histoires Extraordinaires et Nouvelles Histoires Extraordinaires,* Paris, Quantin, 1887.

W. Hughes : *Contes inédits,* Paris, 1862 ; *Œuvres choisies,* Paris, 1885.

E. Goubert : *Le Corbeau,* Paris, 1869.

ALPHONSE PAGÈS : *Le Scarabée d'or*, Paris, 1876.

EMILE BLÉMONT : *Les Cloches*, trad. en vers, Paris, 1876.

S. MALLARMÉ : *Les poèmes*, Paris, 1889 ; *le Corbeau*, Paris, 1875 et 1887.

L LAVERGNOILE : *Nouvelles Américaines*, Limoges, 1879.

E. HENNEQUIN : *Contes grotesques*, Paris, 1880.

E. GUILLEMOT : *Œuvres choisies*, Paris, 1884.

F. RABBE : *Derniers contes*, Paris, 1885.

CHARLES SIMOND : *Le Scarabée d'or*, Paris, 1887.

GABRIEL MOUREY : *Poésies complètes*, Paris, 1889.

J.-H. ROSNY : *Le Scarabée d'or*, Paris, 1892.

CÉLESTIN DEMBLON : *Le Corbeau; les Contes*, Bruxelles. 1902.

PRINCIPAUX OUVRAGES SUR E.-A. POË

PUBLIÉS EN FRANÇAIS

FORGUES : *Contes d'Ed. Poë* (*Revue des Deux Mondes*), 1846.

CHARLES BAUDELAIRE : *Edgar Poë, sa vie et ses œuvres*, notice en avant de sa traduction des *Histoires Extraordinaires*, Paris, 1856 ; *Notes Nouvelles sur E. Poë*, en avant de sa traduction des *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, 1869.

E. VERLAND : *Ed. Poë*, (*Revue Générale*), Paris 1888, T. XLVIII.

E. HENNEQUIN : *Etudes de critique scientifique, Ecrivains rançais.* Paris 1889.

ARVÈDE BARINE : *Névrosés*, Paris, 1898.

CAMILLE MAUCLAIR : *L'art en silence, Ed. Poë*. Paris 1901.

ARTHUR PATTERSON : *L'Influence d'Ed. Poë sur Charles Baudelaire*, Grenoble 1903.

WYZEWA : *Ecrivains Etrangers*, Paris.

EMILE LAUVRIÈRE: *Edgar Poë, sa vie et son œuvre*, Paris, 1904.

REMY DE GOURMONT : *Promenades Littéraires*, Paris, 1904.

PAUL DELAUNAY : *Silhouettes d'écrivains alcooliqu s et névrosés : Poë, Hoffmann.* Paris 1904.

POÈMES

Je donnerais le monde pour exprimer la moitié des idées qui flottent en mon âme.

E.-A. POË.

Préface d'Edgar-Allan Poë

Ces riens sont recueillis et publiés surtout en vue de les soustraire aux nombreuses *améliorations* auxquelles ils ont été exposés en faisant au hasard « le tour de la presse ». Je suis naturellement soucieux de voir ce que j'ai écrit circuler tel que je l'ai écrit, si cela doit circuler. Pour la défense de ma propre renommée, je dois avouer cependant que, à mon sens, rien de ce qui compose ce volume n'a beaucoup d'intérêt pour le public, ni ne doit m'être porté en trop grand crédit. Des événements indépendants de ma volonté m'ont empêché de faire à aucune époque un effort sérieux en ce qui aurait été, dans des circonstances plus heureuses, la carrière de mon choix. Pour moi la poésie n'a pas été un but, mais une passion ; et les passions devraient être tenues en honneur : elles ne doivent ni ne peuvent être excitées à volonté, dans l'espoir des chétives compensations ou des louanges, plus mesquines encore, de l'humanité.

E.-A. P. (1845.)

LE CORBEAU

Une fois, sur le minuit lugubre, pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint étrange et curieux volume d'une science oubliée, — tandis que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain, il se fit un léger bruit, comme si quelqu'un avait frappé doucement, avait frappé à la porte de ma chambre. « C'est quelque visiteur, — murmurai-je, — qui frappe à la porte de ma chambre ; — ce n'est que cela, et rien de plus. »

Ah ! distinctement je me souviens que c'était pendant le glacial décembre, et chaque tison mourant projetait nettement son fantôme sur le plancher. Ardemment je désirais le matin ; en vain m'étais-je efforcé de puiser dans mes livres un sursis à ma tristesse, ma tristesse pour ma Lénore perdue, pour la précieuse et rayonnante jeune fille que les anges nomment maintenant Lénore, — mais qu'ici-bas on ne nommera jamais plus.

Et le vague, soyeux et triste bruissement des rideaux pourprés me pénétrait, me remplissait de terreurs fantastiques, telles que je n'en avais jamais éprouvé auparavant ; de sorte que maintenant, pour apaiser le battement de mon cœur, je ne cessais de répéter : « C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée à la porte de ma chambre, quelque visiteur attardé sollicitant l'entrée à la porte de ma chambre ; — c'est cela même et rien de plus. »

Mon âme peu à peu se fit plus forte. Alors, n'hésitant pas plus longtemps : « Monsieur, — dis-je, — ou Madame, vraiment j'implore votre pardon ; mais le fait est que je sommeillais, et vous êtes venu frapper si doucement, si faiblement, vous êtes venu frapper si timidement à la porte de ma chambre, qu'à peine étais-je certain de vous avoir entendu. » Et alors j'ouvris la porte toute grande : — les ténèbres, et rien de plus !

Scrutant profondément ces ténébres, je me tins longtemps plein d'étonnement, de crainte, de doute, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'a jamais osé rêver ; mais rien ne troubla le silence et l'obscurité ne donna aucun signe, et le seul mot proféré fut un nom chuchoté : « Lénore ! » C'était moi qui le chuchotais, et un écho à son tour murmura ce mot « Lénore ! » — Simplement cela, et rien de plus.

Rentrant dans ma chambre, et sentant en moi toute mon âme embrasée, j'entendis bientôt un coup un peu plus fort que le premier. « Sûrement, — dis-je, — sûrement il y a quelque chose aux persiennes de ma fenêtre ; voyons donc ce que c'est et explorons ce mystère. Laissons mon cœur se calmer un moment, et explorons ce mystère ; — c'est le vent et rien de plus. »

Je poussai le volet. Et alors, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau, digne des anciens jours. Il ne fit pas la moindre révérence ; il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute ; mais, avec la mine d'un seigneur ou d'une grande dame, il se percha au-dessus de la porte de ma chambre, il se percha sur un buste de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre ; — il se percha, s'installa, et rien de plus.

Alors cet oiseau d'ébène, par la gravité de son attitude et la sévérité de sa physionomie, induisant ma triste imagination à sourire : « Quoique ta crête, — lui dis-je, — soit rase et tondue, tu n'es certes pas un poltron, lugubre et ancien corbeau, voyageur parti des rivages de la nuit. Dis-moi quel est ton nom seigneurial aux rivages de la nuit plutonienne ? » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

Je fus émerveillé que ce disgracieux volatile parlât si clairement, quoique sa réponse n'eût que peu de sens et d'à-propos ; car on ne peut s'empêcher de convenir que jamais il ne fut donné à un homme vivant de voir un oiseau au-dessus de la

porte de sa chambre, un oiseau ou une bête sur un buste sculpté au-dessus de la porte de sa chambre, se nommant d'un nom tel que « Jamais plus ! »

Mais le corbeau, perché solitairement sur le buste placide, ne proféra que ces seuls mots, comme si dans ces seuls mots il épanchait toute son âme. Il ne prononça rien de plus; il ne remua pas une plume, — jusqu'à ce que je me prisse à murmurer faiblement : « D'autres amis ont fui déjà loin de moi ; vers le matin, lui aussi il me quittera, comme mes anciennes espérances déjà envolées. » L'oiseau dit alors : « Jamais plus ! »

Effrayé du silence rompu par cette réponse jetée avec tant d'à-propos : « Sans doute, — dis-je, — ce qu'il répète est tout son bagage de savoir, légué par quelque maître infortuné que le malheur impitoyable a poursuivi ardemment, sans répit, jusqu'à ce que ses chansons n'eussent plus qu'un seul refrain, jusqu'à ce que les chants funèbres de son espérance eussent pris ce seul refrain mélancolique de : « Jamais, jamais plus ! »

Mais le corbeau induisant encore toute mon âme à sourire, je roulai tout de suite un siège à coussins en face de l'oiseau et du buste et de la porte ; alors, m'enfonçant dans le velours, je m'appliquai à enchaîner les idées aux idées, cherchant ce que cet augural oiseau des anciens jours, ce que ce triste, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau des anciens jours voulait faire entendre en croassant son « Jamais plus ! »

C'est ce que je cherchais à deviner, mais sans adresser une syllabe à l'oiseau, dont les yeux ardents me brûlaient maintenant jusqu'au fond du cœur ; c'est ce que je tâchais de deviner, songeant à mille choses, ma tête reposant à l'aise sur le velours du coussin que caressait la lumière de la lampe, ce velours

violet caressé par la lumière de la lampe, et sur lequel sa tête à ELLE ne se reposera plus, — ah ! jamais plus !

Alors il me sembla que l'air s'épaississait, parfumé par un encensoir invisible que balançaient des séraphins dont les faibles bruits de pas s'élevaient du tapis de la chambre. « Infortuné ! — m'écriai-je, — ton Dieu t'a donné, il t'a envoyé par ses anges du répit, du répit et du népenthès dans les ressouvenirs de Lénore ! Bois, oh ! bois ce doux népenthès et oublie cette Lénore perdue ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ».

« Prophète ! — dis-je, — être de malheur ! oiseau ou démon, mais toujours prophète ! Soit que le tentateur t'ait envoyé, ou que la tempête t'ait simplement rejeté sur ce rivage, désolé mais encore intrépide, sur cette terre déserte, ensorcelée, vers ce logis par l'horreur hanté, — dis-moi sincèrement, je t'en supplie, existe-t-il, existe-t-il un baume en Galaad ? Dis-moi, dis-moi, je t'en supplie ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Prophète ! — dis-je, — créature de malheur ! oiseau ou démon, mais toujours prophète ! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si, dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore. » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

« Que ces mots soient le signal de notre séparation, oiseau ou démon ! — hurlai-je en me redressant.—Rentre dans la tempête, retourne au rivage de la nuit plutonnienne ; ne laisse pas ici une seule plume noire comme souvenir du mensonge que ton âme a proféré ! Laisse ma solitude inviolée ; quitte ce buste au-dessus de ma porte ! Arrache ton bec de mon cœur

et précipite ton spectre loin de ma porte ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! »

Et le corbeau, immuable, est toujours installé, toujours installé sur le buste pâle de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, et ses yeux sont tout semblables à ceux d'un démon qui rêve ; et la lumière de la lampe, en ruisselant sur lui, projette son ombre sur le plancher ; et mon âme, hors de cette ombre circulaire qui gît flottante sur le plancher, ne pourra plus s'élever, — jamais plus !

1845.

LES CLOCHES

I

Ecoutez les traîneaux avec leurs clochettes, — clochettes d'argent ! Quel monde joyeux évoque leur mélodie ! Comme elles tintent, tintent, tintent, dans l'air glacé de la nuit ! tandis que les étoiles éparses dans le ciel semblent briller d'une tremblante clarté cristalline, qui scintille en gardant la mesure mesure, mesure, en une sorte de rythme runique suivant la tintinabulation qui, si musicalement, jaillit des cloches, cloches, cloches, des cloches, des cloches, cloches, cloches, des sonneries et du tintement des cloches.

II

Ecoutez les harmonieuses cloches nuptiales, — cloches d'or ! Quel monde de bonheur prédit leur harmonie ! A travers l'air embaumé de la nuit, comme elles résonnent avec délices ! De toutes ces notes d'or fondues ensemble, quelle liquide strophe flotte jusqu'à la tourterelle qui écoute en rêvant, les

yeux fixés sur la lune ! Oh, de ces masses sonores, quel torrent d'harmonie jaillit ! Comme il éclate et vibre ! Comme il continue de retentir dans le Futur ! Comme il exprime le ravissement qui porte à cette cadence et à cette sonnerie des cloches, cloches, cloches, des cloches, des cloches, cloches, cloches, — au rythme et au joyeux carillon des cloches !

III

Ecoutez les bruyantes cloches d'alarme, — cloches de bronze ! Quelle histoire de terreur raconte maintenant leur turbulence ! A l'oreille inquiète de la nuit, comme elles crient leur effroi ! Trop épouvantées pour parler, elles ne peuvent que crier, crier, hors de ton, dans une clameur d'appel à la merci du feu, dans une lutte affolée avec le feu sourd et menaçant, bondissant plus haut, plus haut, toujours plus haut, comme dans un effort désespéré et résolu à monter maintenant ou jamais vers la lune au visage pâle. Oh, les cloches, les cloches, les cloches, les cloches ! Quel sombre désespoir exprime leur terreur ! Comme elles tintent et vibrent et mugissent ! Quelle horreur elles répandent au sein de l'air palpitant ! Et comme l'oreille perçoit distinctement, à leur son aigu, à leur son perçant, que le danger s'approche ou s'éloigne ; — comme l'oreille saisit clairement à leur bruit discordant, à leur vacarme, que le danger augmente ou diminue, selon que s'enfle ou s'apaise la colère des cloches, cloches, cloches, des cloches, des cloches, cloches, cloches, suivant que décroît ou s'accroît la clameur et la révolte des cloches !

IV

Ecoutez le glas des cloches, — cloches de fer ! Quel monde de solennelle pensée évoque leur monodie ! Dans le silence de la nuit, comme nous tressaillons d'effroi à la mélancolique menace de leur voix ! Car chaque son qui s'envole de leur gosier rouillé semble un gémissement. Et les gens, — les pauvres gens qui demeurent tout seuls dans les clochers et qui

sonnent le glas, le glas, le glas, avec cette monotonie voilée, éprouvent-ils donc une gloire à rouler ainsi une pierre sur le cœur humain ? — Ils ne sont ni hommes ni femmes. — Ils ne sont ni brutes ni humains. — Ce sont des Goules : et c'est leur roi qui, sonnant le glas, roule et déroule, déroule sans fin le chant funèbre des cloches. Et son cœur se gonfle de joie au morne refrain des cloches ! Et il danse, et il hurle, tout en gardant la mesure, mesure, mesure, suivant une sorte de rythme runique, au refrain monotone des cloches, — des cloches, — en gardant la mesure, mesure, mesure, suivant une sorte de rythme runique, au battement de cœur des cloches, — des cloches, cloches, cloches, — au sanglot redoublé des cloches ; en gardant la mesure, mesure, mesure, tandis qu'il sonne le glas, le glas, suivant un heureux rythme runique, au grondement des cloches, des cloches, cloches, cloches, — au glas des cloches, des cloches, cloches, cloches, des cloches, cloches cloches, cloches, — aux gémissements et aux lamentations désolées des cloches.

1849.

ULALUME (1)

Les cieux étaient de cendre et tristes ; les feuilles étaient crispées et flétries ; — les feuilles étaient recroquevillées et jaunies ; c'était la nuit en le solitaire octobre de ma plus immémoriale année ; c'était non loin du terne lac d'Auber, au milieu de la région brumeuse de Weir, — c'était là, près de l'humide marécage d'Auber, dans le pays boisé de Weir, hanté par les Goules.

Ici, une fois, par une allée titanesque de cyprès, j'errais avec mon âme, — par l'allée de cyprès, avec Psyché, mon âme. C'était aux jours où mon cœur était volcanique, comme les torrents de scories qui roulent, comme les laves qui sans trêve

(1) Voir la note page 69.

roulent leurs flots sulfureux au pied du Yaanek, dans les ultimes régions du pôle, — qui soupirent pendant qu'ils coulent au pied du mont Yaanek, dans les parages du pôle boréal.

Notre entretien avait été sérieux et taciturne, mais nos pensées étaient engourdies et mornes, — nos souvenances étaient perfides et mornes.—Nous ne nous doutions point que le mois fût octobre, et nous ne savions point quelle était cette nuit de l'année. — Ah ! nuit entre toutes les nuits de l'année ! — Nous ne remarquions point le terne lac d'Auber (quoique, une fois déjà, nous eussions voyagé par ici.) Nous ne nous souvenions pas de l'humide marécage d'Auber, ni du pays boisé de Weir, hanté par les Goules.

Et maintenant que la nuit touchait à son déclin, et que le cadran stellaire indiquait le matin, — que le cadran stellaire annonçait le matin, — au bord de notre sentier, une fluide et nébuleuse lueur avait surgi, hors de laquelle un miraculeux croissant s'éleva, avec sa double corne, — le croissant diamanté d'Astarté, distinct, avec sa double corne.

Et je dis : « Elle est moins froide que Diane ; elle roule à travers un éther de soupirs,— elle se complait dans une région de sanglots ; elle a vu que les larmes ne sont pas taries, sur ces joues où le ver ne meurt jamais, et elle est venue, passant près des étoiles du Lion, pour nous indiquer le chemin des cieux, — de la léthéenne paix des cieux, — elle s'est levée, en dépit du Lion, pour nous éclairer de ses yeux brillants, — elle est venue à travers l'antre du Lion, avec de l'amour en ses yeux lumineux. »

Mais Psyché, levant son doigt, parla ainsi : « Tristement, de cette étoile je me défie : — de sa pâleur, étrangement je me défie : — oh ! hâtons-nous ! — ne nous attardons pas ! Oh !

fuyons, fuyons, car il le faut. » Dans sa terreur, elle parla, laissant pendre ses ailes jusqu'à ce qu'elles traînassent dans la poussière — dans une agonie, elle sanglota, laissant pendre ses belles plumes jusqu'à ce qu'elles traînassent dans la poussière, jusqu'à ce que, tristement, elles traînassent dans la poussière.

Je répliquai : « Ceci n'est rien qu'un rêve. Marchons vers la lueur tremblante. Plongeons-nous dans cette lueur cristalline ; cette nuit, sa sibylline splendeur rayonne d'espérance et de beauté. — Voyez ! elle papillonne par le ciel à travers la nuit. Ah ! sans crainte, nous pouvons avoir foi en son rayonnement et être certains qu'il nous conduira bien ; sans crainte, nous pouvons nous fier à son rayonnement, qui ne peut que nous bien guider puisqu'il papillonne dans le ciel à travers la nuit. »

De cette façon, j'apaisai Psyché et lui donnai un baiser. Et je parvins à dissiper sa tristesse, à triompher de ses doutes et de sa tristesse ; et nous poursuivîmes jusqu'au bout de l'avenue, mais nous fûmes arrêtés par la porte d'un tombeau, par la porte d'un tombeau orné d'une légende. Et je dis : « Qu'y a-t-il d'écrit, douce sœur, sur la porte de cette tombe ? que dit la légende ? » — Elle répondit : « Ulalume... Ulalume... c'est la sépulture de ton Ulalume perdue ! »

Alors mon cœur devint de cendre et mélancolique, comme les feuilles qui étaient recroquevillées et sèches, — comme les feuilles qui étaient flétries et desséchées. — Et je m'écriai : « C'était bien certainement octobre, lorsque, en cette même nuit de l'année dernière, je cheminai, je cheminai jusqu'ici, lorsque je portai un terrible fardeau jusqu'ici ! En cette nuit entre toutes les nuits de l'année, ah ! quel démon m'a attiré ici ? — Je reconnais bien, maintenant, ce terne lac d'Auber, au milieu de cette brumeuse région de Weir ; je reconnais bien, maintenant, cet humide marécage d'Auber et ce pays boisé de Weir, hanté par les Goules. »

1847.

A HÉLENE

Je te vis une fois, — une seule fois, — il y a des années : je ne dois pas dire combien, mais il y en a peu. C'était en juillet, à minuit, et du plein orbe d'une lune qui, comme ta propre âme, en son essor, se frayait un passage précipité à travers les cieux, tombait un soyeux voile de lumière argentée, accompagné de tranquillité, de tiède torpeur et d'assoupissement, sur les faces tournées vers le ciel d'un millier de roses — qui croissaient en un jardin enchanté, où nul vent n'osait se mouvoir, si ce n'est sur la pointe des pieds, — tombait sur les faces relevées de ces roses qui, en échange de la lumière d'amour, exhalaient leur âme odorante dans une mort extatique, — tombait sur les faces relevées de ces roses qui souriaient et expiraient en ce parterre enchanté par toi et par la poésie de ta présence.

Toute vêtue de blanc, sur un banc de violettes, je te vis à demi étendue ; tandis que le clair de lune tombait sur les faces relevées de ces roses et aussi sur ton propre visage, relevé vers le ciel, — hélas ! en sa douleur.

N'était-ce point la Destinée, qui par ce minuit de juillet, — n'était-ce point la Destinée (dont le nom est aussi Chagrin), qui me fit m'attarder devant la grille de ce jardin pour respirer l'encens de ces sommeillantes roses ? L'air était immobile et rien ne remuait ; le monde détesté, tout entier, dormait, excepté seulement toi et moi (ô ciel ! — ô Dieu ! comme mon cœur bat d'accoupler ces deux mots !) — Excepté seulement toi et moi. — Je m'arrêtai, je regardai, — et en un instant toutes choses disparurent. (Ah ! que ton esprit ne l'oublie point, ce jardin était enchanté !) La lueur irisée de la lune s'éteignit. Les bancs de mousse et les sentiers capricieux, les fleurs heureuses et les arbres plaintifs s'effacèrent à ma vue. L'exquise odeur des roses mourut dans les bras de l'air amoureux. Tout, — tout expira, sauf toi, sauf moins que toi, sauf seulement la

divine lumière en tes yeux, sauf seulement l'âme qui brillait en tes yeux levés vers le ciel. Je ne vis qu'eux : ils étaient le monde pour moi. Je ne vis qu'eux, — je les vis seulement quelques heures ; je les vis seulement jusqu'à ce que la lune disparût. Quelles poignantes histoires du cœur semblaient inscrites sur ces célestes sphères cristallines ! Quelle sombre infortune ! Et pourtant quelle espérance sublime ! Quelle mer silencieusement sereine d'orgueil ! Quelle ambition audacieuse ! Mais pourtant, quelle profonde, quelle insondable puissance pour l'amour !

Mais alors, la chère Diane se déroba à la vue, plongeant en sa couche occidentale de nuées orageuses ; et toi, tel un fantôme parmi les arbres ensevelissants, tu te glissas au loin *Seuls tes yeux demeurèrent. Ils ne voulurent point* partir, — ils ne sont jamais partis. Eclairant cette nuit-là ma route solitaire vers ma maison, ils ne m'ont point quitté depuis lors (comme l'ont fait mes fugitifs espoirs). Ils me suivent, ils me guident à travers les années ; ils sont mes serviteurs, — bien que je sois leur esclave. Leur mission est d'illuminer et d'enflammer ; mon devoir est *d'être sauvé* par leur brillante clarté, purifié dans leur feu électrique, et sanctifié dans leur flamme élyséenne. Ils emplissent mon âme de beauté (qui est l'Espérance), et bien loin, là-haut dans les cieux, sont les étoiles devant lesquelles je m'agenouille en les tristes et silencieuses veilles de ma nuit, tandis que, même au milieu du jour rayonnant, je les vois encore, — deux Vénus doucement scintillantes que le soleil ne peut éteindre ni faire pâlir !

1848.

ANNABEL LEE

Il y a bien et bien des années, en un royaume près de la mer vivait une jeune fille que vous pouvez connaître sous le nom d'Annabel Lee ; et cette jeune fille vivait sans aucune autre pensée que de m'aimer et d'être aimée de moi.

J'étais un enfant et *elle* était une enfant, en ce royaume près de la mer ; mais nous nous aimions d'un amour qui était plus que de l'amour, moi et mon ANNABEL LEE ; d'un amour si puissant que les séraphins ailés du ciel nous l'enviaient à elle et à moi.

Et ce fut la raison pour laquelle, il y a bien longtemps, en ce royaume près de la mer, un souffle descendit d'un nuage et glaça ma belle ANNABEL LEE ; de sorte que ses parents de haute naissance vinrent et l'emportèrent loin de moi, pour l'enfermer dans un sépulcre, en ce royaume près de la mer.

Les anges qui, au ciel, ne se sentaient pas de moitié aussi heureux que nous, nous envièrent notre bonheur à elle et à moi. Oui ! Voilà pourquoi (comme chacun le sait, en ce royaume près de la mer) un souffle descendit la nuit d'un nuage, glaçant et tuant mon ANNABEL LEE.

Mais notre amour était bien plus fort que l'amour de ceux qui nous dépassaient en âge et en sagesse, et ni les anges du ciel ni les démons des abîmes de la mer ne pourront jamais séparer mon âme de l'âme de la belle ANNABEL LEE.

Car la lune jamais ne rayonne sans m'apporter des songes de la belle ANNABEL LEE ; et quand les étoiles se lèvent, je crois voir briller les yeux de la belle ANNABEL LEE ; et ainsi je passe de longues nuits étendu à côté de ma chérie, — ma chérie, ma vie, et ma compagne, — qui est couchée dans son sépulcre près de la mer, dans sa tombe au bord de la mer plaintive.

1849.

UNE VALENTINE (1)

(*A Mme. Frances Sargent Osgood.*)

Pour elle ces vers sont composés, pour elle dont les yeux lumineux, brillamment expressifs comme les jumeaux de Léda, trouveront son propre doux nom, nouvellement éclos, dans cette page où il reste caché à tout autre lecteur. Scrutez étroitement ces lignes! — elles enferment un trésor divin, — un talisman, — une amulette qui doit être portée au cœur. Scrutez bien la mesure, les mots, les syllabes! N'oubliez pas le moindre détail, sinon vous pourriez perdre votre peine! Et pourtant, il n'y a pas ici de nœud gordien qu'on ne puisse trancher sans glaive, si l'on pouvait seulement deviner le plan. Inscrits sur la page que fouillent maintenant tes yeux brillants et pleins d'âme, là-même gisent, *perdus*, trois mots éloquents, souvent prononcés à l'oreille des poètes par les poètes, car ce nom est aussi d'un poète. Ses lettres, quoique naturellement aussi mensongères que le chevalier Pinto Mendez Ferdinando, forment cependant un synonyme de vérité. Cessez de chercher! vous ne devinerez point le sens de cette énigme, quoique vous fassiez de votre mieux.

1846.

UNE ÉNIGME

(*A Mme Frances Sargent Osgood.*)

« Rarement nous trouvons », dit Don Salomon, l'Ignorant, « la moitié d'une idée, dans le sonnet le plus profond. A travers toutes les choses légères, nous ne tardons pas à voir aussi

(1) Dans cette pièce, ainsi que dans la suivante, le nom de Mme Frances Sargent Osgood se trouve, disposé en anagramme : la 1e lettre du nom est la 1e du 1er vers ; la 2e lettre est la 2e lettre du 2e vers et ainsi de suite.

facilement qu'à travers un bonnet de Naples, — nullité des nullités ! — comment une dame peut-elle le porter ? Mais il pèse encore plus que votre frivolité de Pétrarque, — c'est du non-sens léger comme du duvet de hibou, et que le souffle le plus vague fait tourner en spirale comme un chiffon, pendant que vous l'examinez ». Et, vraiment, Sol a bien raison. En général, les manies de Tuckermanes ne sont que de simples bulles transparentes et éphémères; mais ces vers, maintenant, — vous pouvez le croire, — sont stables, opaques, immortels, grâce à la toute-puissance des chers noms qui s'y trouvent cachés.

1847.

A MA MÈRE (1)

SONNET

Parce que je sens que là-haut, dans les cieux, les anges, lorsqu'ils se parlent doucement à l'oreille, ne peuvent trouver, parmi leurs brûlants termes d'amour, d'expression plus fervente que celle de « *Mère* ». Voilà pourquoi, depuis longtemps, je vous ai appelée de ce cher nom, vous qui êtes pour moi plus qu'une mère et qui remplissez le sanctuaire de mon cœur, où la mort vous a installée en affranchissant l'âme de ma Virginie. Ma mère, — ma propre mère, qui mourut de bonne heure, n'était que ma mère, à moi; mais vous, vous fûtes la mère de celle que j'aimai si tendrement, et par cela même vous m'êtes plus chère que la mère que j'ai connue, plus chère de tout un infini, de même que ma femme était plus chère à mon âme qu'à celle-ci sa propre vie spirituelle.

1849.

(1) Maria Clemm, dont Edgar Poë épousa la fille Virginie, en 1836. Virginie Poë naquit en 1822 et mourut en 1847.

POUR ANNIE (1)

Dieu merci ! la crise, — le danger est passé, et la languissante maladie a disparu enfin, — et la fièvre appelée « Vivre » est vaincue à la fin.

Tristement je sais que je suis dépossédé de ma force, et je ne meus pas un muscle, tandis que je suis couché de tout mon long. Mais qu'importe ? — Je sens que je vais mieux à la longue.

Et je repose si tranquillement à présent, dans mon lit, qu'à me contempler on me croirait mort, on pourrait tressaillir en me voyant, me pensant mort.

Les lamentations et les gémissements, les soupirs et les sanglots sont apaisés maintenant, avec cette horrible palpitation de mon cœur, ah ! cette horrible palpitation !

Le malaise, — la nausée, — l'impitoyable souffrance — ont cessé avec la fièvre qui affolait mon cerveau, avec la fièvre appelée « Vivre » qui consumait mon cerveau.

Et de tous les tourments, celui qui torture le plus a cessé : le terrible tourment de la soif pour le fleuve bitumineux d'une passion maudite : — J'ai bu d'une eau qui étanche toute soif.

J'ai bu d'une eau qui coule, avec un son berceur, d'une source souterraine mais peu profonde, — d'une caverne qui n'est pas bien loin sous terre.

---

(1) Voir note, page 70.

Ah ! qu'il ne soit jamais dit follement que ma chambre est obscure et mon lit étroit ; car jamais homme ne dormit en un lit différent, — et pour *dormir* vraiment, c'est dans un lit tel que celui-ci qu'il faut se coucher.

Mon âme tantalisée repose doucement ici, oubliant, sans jamais les regretter, ses roses, — ses anciennes agitations de myrtes et de roses.

Car maintenant, tandis qu'elle repose si tranquillement elle imagine autour d'elle une plus sainte odeur de pensées, une odeur de romarin mêlée à des pensées, à de la rue et aux belles et rigides pensées.

Et ainsi elle gît heureusement, plongée en maint rêve de la constance et de la beauté d'Annie, noyée en un baiser des tresses d'Annie.

Tendrement elle m'embrassa, passionnément elle me caressa Et alors je tombai doucement endormi sur son sein, je tombai profondément endormi du ciel de son sein.

Quand la lumière fut éteinte, elle me couvrit chaudement et elle pria les anges de me préserver du malheur ; elle pria la reine des anges de me protéger contre le malheur.

Et je repose si tranquillement maintenant en mon lit (connaissant son amour) que vous me croyez mort. — Et je repose si sereinement maintenant en mon lit, (avec son amour en mon cœur) que vous me croyez mort, — que vous tressaillez de me voir, me pensant mort.

Mais mon cœur est plus brillant que toutes les nombreuses étoiles du ciel, car il étincelle par Annie, — il est embrasé par la lumière de l'amour de mon Annie, — par le souvenir des beaux yeux lumineux de mon Annie.

1849.

A F***

Bien-aimée ! parmi les sérieuses infortunes qui se pressent autour de mon sentier terrestre, (morne sentier, hélas, où ne croît pas même une rose solitaire) mon âme trouve du moins quelque consolation à rêver de toi, et elle connnaît par là un Eden de caressant repos.

Et ainsi ton souvenir est pour moi comme une île enchanteresse et lointaine, au milieu d'une mer tumultueuse ; — au milieu d'un océan battu de tempêtes, au loin et au large, — mais où pourtant cette île apparaît toujours souriante, sous un ciel continuellement serein.

1845.

A FRANCES SARGENT OSGOOD

Tu voudrais être aimée ? Alors, que ton cœur ne s'écarte point de sa voie présente. Etant tout ce que tu es maintenant, ne sois rien que tu ne sois pas. Ainsi pour le monde, tes gentilles manières, ta grâce, ton incomparable beauté seront un thème de louange sans fin, et l'amour, — un simple devoir.

1845.

ELDORADO

Brillamment paré, un galant chevalier avait longtemps voyagé, au soleil et à l'ombre, chantant sa chanson, à la recherche de l'Eldorado.

Mais il devint vieux, ce hardi chevalier, et sur son cœur une ombre tomba, parce que nulle part il ne trouvait de terre qui ressemblât à l'Eldorado.

Et à la fin, comme les forces lui manquaient, il lui advint de rencontrer une ombre pèlerine : — « Ombre » — dit-il « où peut bien être cette terre d'Eldorado ? »

— « Par delà les Montagnes de la Lune, au fond de la Vallée des ombres, chevauchez, chevauchez hardiment » — répondit l'ombre — « si vous cherchez l'Eldorado. »

1849.

EULALIE

Je vivais seul en un monde de lamentations, et mon âme était une onde stagnante, jusqu'à ce que la belle et douce Eulalie devint ma rougissante compagne, jusqu'à ce que la jeune Eulalie aux cheveux d'or devint ma souriante compagne.

Ah, les étoiles de la nuit brillent bien moins que les yeux de cette rayonnante jeune fille ! Et jamais flocon de vapeur émergeant d'un clair de lune irisé, ne pourra se comparer à la

boucle la plus négligée de la modeste Eulalie, ne pourra se comparer à la boucle la plus humble et la plus négligée d'Eulalie aux yeux brillants.

Maintenant, le doute et la peine ne m'envahiront plus jamais, car son âme me rend soupir pour soupir. Et durant tout le jour Astarté luit brillante et forte dans le ciel, tandis que toujours vers elle ma chère Eulalie lève ses yeux d'épouse, tandis que toujours vers elle ma jeune Eulalie lève ses beaux yeux violets.

1845.

UN RÊVE DANS UN RÊVE

Recevez ce baiser sur le front ! Et maintenant que je vous quitte, laissez-moi du moins avouer ceci : — vous n'avez pas tort, vous qui estimez que mes jours ont été un rêve ! Cependant, si l'espoir s'est envolé en une nuit ou en un jour, en une vision ou en un songe, en est-il pour cela moins en allé ? Tout ce que nous voyons ou paraissons n'est qu'un rêve dans un rêve.

Je me trouve au milieu des mugissements d'un rivage tourmenté par la houle, et je tiens dans la main des grains de sable d'or. Combien peu ! Et comme ils glissent à travers mes doigts dans l'abîme, pendant que je pleure, pendant que je pleure ! Mon Dieu ! ne puis-je donc les retenir d'une étreinte plus sûre ? Mon Dieu, ne pourrai-je donc en sauver un seul de la vague impitoyable ? Tout ce que nous voyons ou paraissons n'est-il donc qu'un rêve dans un rêve ?

1849.

A MARIE-LOUISE SHEW

De tous ceux qui saluent ta présence comme le matin ; de tous ceux pour qui ton absence est la nuit, la disparition entière du soleil sacré du haut des cieux ; — de tous ceux qui, dans leurs larmes, te bénissent à tout moment, à cause de l'espérance, de la vie, et, par-dessus tout, de la résurrection de leur foi en la vérité, en la vertu, en l'humanité, foi si profondément ensevelie hélas ! — de tous ceux qui s'étant couchés pour mourir sur le lit impie du désespoir, se sont soudainement relevés à tes mots murmurés doucement : « que la lumière soit ! », à ces mots qu'on croit entendre doucement murmurés et qui ne sont que l'expression du rayonnement séraphique de tes yeux ; — de tous ceux qui te doivent le plus, et dont la gratitude ressemble de bien près à de l'adoration, — oh ! rappelle-toi le plus fidèle, le plus fervent, le plus dévoué, et songe que ces faibles vers sont écrits par lui, par lui qui, en les rythmant, tressaille à la seule pensée que son âme est en communion avec celle d'un ange.

1847.

A MARIE-LOUISE SHEW

Naguère, l'auteur de ces lignes, emporté par le fol orgueil de l'intelligence, soutenait le « pouvoir des mots », niant que jamais une pensée fût éclose dans le cerveau humain que le langage ne pût exprimer. Et maintenant, comme un défi porté à cette jactance, deux doux dissyllabes étrangers, deux mots de consonance italienne, faits seulement pour être soupirés par des anges rêvant dans la rosée lunaire — qui s'épanche comme une rivière de perles sur la colline d'Hermon, — ont fait surgir des abîmes de mon cœur, certaines pensées insaisissables qui sont les âmes de la pensée, des songes plus riches,

bien plus étranges et bien plus divins, tels que jamais le séraphin harpiste Israfel — qui a la plus douce voix de toutes les créatures de Dieu, — ne pourrait espérer les exprimer. Et moi ! mes enchantements sont rompus. La plume impuissante échappe à ma main tremblante. Avec ton cher nom pour thème, bien que sollicité par toi, je ne puis écrire, je ne puis parler ni penser, hélas ! Je ne puis sentir, car ce n'est point sentir, que de rester dans cette attitude immobile sur le seuil doré de la porte béante des rêves, plongeant mes regards ravis jusques au fond de la somptueuse allée, et tressaillant de ne voir, à droite, à gauche, et tout le long du chemin, parmi des vapeurs empourprées, bien loin, là où la perspective se termine : — *rien que Toi seule !*

1848.

LA CITE EN LA MER

Voyez ! La Mort s'est érigé un trône, dans une étrange cité qui se dresse toute seule, bien loin, dans le sombre Occident, où les bons et les mauvais, les pires et les meilleurs s'en sont allés vers leur paix éternelle. Là, les temples, les palais et les tours (tours rongées par le temps et qui ne tremblent point) ne ressemblent en rien aux nôtres. — Alentour, oubliées des vents qui ne les soulèvent point, résignées sous les cieux, reposent les eaux mélancoliques.

Du ciel sacré, nul rayon ne descend dans la longue nuit de cette ville ; mais une lueur réfléchie par la livide mer envahit les tourelles, luit silencieusement sur les créneaux, au loin et au large, — sur les dômes, — sur les sommets, — sur les demeures royales, — sur les temples — sur les murailles babyloniennes, — sur la solitude ombreuse et depuis longtemps abandonnée, des massifs de lierre sculpté et de fleurs de

pierre, — sur maint et maint temple merveilleux dont les frises contournées s'entrelacent d'œillets, de violettes et de vigne.

Sous le ciel, avec résignation, reposent les eaux mélancoliques. Les tourelles et les ombres se confondent à tel point que tout semble suspendu en l'air, tandis que d'une orgueilleuse tour, la Mort, comme un spectre géant, contemple la ville qui gît à ses pieds.

Là des temples ouverts et des tombes béantes baillent au niveau des vagues lumineuses ; mais ni les richesses qui se montrent dans les yeux diamantés de chaque idole, ni les trépassés avec leur riante parure de joyaux n'attirent les eaux hors de leur lit ; car nulle ondulation ne ride, hélas ! tout ce vaste désert de cristal, aucune houle n'indique que des vents peuvent exister sur d'autres mers lointaines et plus heureuses ; — aucune houle ne laisse soupçonner que des vents ont existé sur des mers moins hideusement sereines.

Mais voilà qu'un frémissement parcourt l'air ! Une vague, — un mouvement s'est produit là-bas ! — On dirait que les tours ont chancelé et s'enfonçent doucement dans l'onde morne, comme si les cimes avaient produit un léger vide dans le ciel voilé. Maintenant, les vagues ont un plus rouge éclat, — les heures s'écoulent sourdes et languissantes... Et quand, parmi des gémissements qui n'auront rien de terrestre, cette ville engloutie se sera enfin profondément fixée sous la mer, alors, se levant de ses mille trônes, l'Enfer lui rendra hommage. (1)

1845.

---

(1) Dans la *Cité Condamnée*, poème qui ressemble trop à celui-ci pour le citer en entier, on trouve, de cette dernière strophe, la variante ci-après :

« ...Les vagues ont un plus rouge éclat — les heures même ont un « souffle plus bas ; et, quand au milieu de gémissements qui n'ont « rien de terrestre, cette cité engloutie se sera enfin profondément « fixée, l'Enfer, surgissant sur mille trônes, lui rendra hommage, et la « Mort, à quelque région plus heureuse, accordera son temps sans « partage. »

LA DORMEUSE

Au mois de juin, à minuit, je me trouve sous la mystique lune. Une obscure vapeur d'opium et de rosée s'exhale de son halo d'or, et doucement, filtrant sur le sommet tranquille de la montagne, elle se glisse paresseusement et harmonieusement dans l'universelle vallée. Le romarin s'assoupit sur la tombe, le lys s'incline vers la vague. Se drapant dans la brume, la ruine s'affaise dans le repos. Voyez, semblable au Léthé, le lac semble s'assoupir sciemment, et pour rien au monde il ne voudrait s'éveiller. Toute beauté sommeille ! — Et voyez où repose (sa croisée ouverte aux cieux) Irène, avec ses destinées !

Oh, brillante princesse, pourquoi laisser cette fenêtre ouverte à la nuit ? Les esprits folâtres, du haut des arbres, rieusement se laissent choir à travers la persienne. Les êtres incorporels, troupe de magiciens, voltigent à travers la chambre et font flotter les rideaux du baldaquin, si fantasquement, si timidement au-dessus de ta paupière close et frangée, — sous laquelle se cache ton âme assoupie, — que sur le plancher et au bas du mur, leurs ombres s'élèvent et s'abaissent comme une suite de fantômes.

Chère enfant, n'as-tu pas peur ? Pourquoi et à quoi rêves-tu donc ? Tu es certainement venue à travers des mers bien lointaines ; n'es-tu pas une merveille pour les arbres de ce jardin ? Etrange est ta pâleur, étrange aussi ton vêtement ; étrange surtout la longueur de tes cheveux, et ce tout solennel silence.

Elle dort ! Oh ! puisse son sommeil être profond autant que durable ! Que le ciel l'ait en sa garde sainte ! Que cette chambre soit transformée en une plus mélancolique, et je prierai Dieu de la laisser à tout jamais dormir, les yeux clos, pendant qu'autour d'elle erreront les fantômes aux sombres voiles.

Mon amour, elle dort ! Oh, que son sommeil éternel puisse être profond. Que les vers rampent doucement autour d'elle. Qu'au fond de la forêt, vieille et sombre, quelque grand tombeau pour elle puisse s'ouvrir, — quelque grand tombeau ayant déjà souvent refermé, comme des ailes, ses noirs panneaux triomphants, au-dessus des draperies funéraires brodées aux armes de son illustre famille, — quelque tombe lointaine et isolée, contre le portail de laquelle elle aura, dans son enfance, lancé mainte pierre oisive, — quelque sépulcre dont la porte sonore ne lui renverra jamais plus d'échos, à elle, pauvre enfant de péché, qui jadis tressaillait à la pensée que c'était peut-être les morts qui lui répondaient en gémissant.

1845.

BALLADE NUPTIALE

L'anneau est à mon doigt et la couronne est sur mon front ; voici que je possède satins et joyaux à profusion, et à présent je suis heureuse.

Et mon seigneur m'aime bien ; mais lorsqu'il prononça la première fois son vœu, je sentis mon sein se gonfler, — car ses paroles résonnaient comme un glas et sa voix ressemblait à celle de celui qui tomba dans la bataille au fond de la vallée, et qui est heureux maintenant.

Mais il parla de manière à me rassurer et il baisa mon front pâle. Alors une rêverie survint, qui me transporta en esprit au cimetière. Et pensant que mon seigneur était le défunt d'Elormie, je soupirai pour celui qui se tenait devant moi : « Oh ! je suis heureuse maintenant. »

Et ainsi furent prononcées les paroles, et ainsi fut engagé le serment ; et bien que ma foi soit éteinte, et bien que mon cœur soit brisé, voilà le gage d'or qui prouve que je suis heureuse maintenant.

Dieu veuille que je puisse m'éveiller ! Car je rêve, je ne sais comme. Et mon âme est douloureusement agitée, dans la crainte d'avoir mal fait, dans la crainte d'apprendre que le mort abandonné n'est pas heureux maintenant.

1845.

LÉNORE

Ah, brisée est la coupe d'or ! L'âme est envolée à jamais ! Que le glas sonne ! — Une âme sainte vogue sur le fleuve Styx. Et toi, Guy de Vere, n'as-tu pas une larme ? Pleure maintenant ou jamais plus ! Vois : là, dans ce lugubre et rigide cercueil, gît Lénore, ton amour ! Allons ! que le rituel mortuaire soit lu, que l'on entonne les chants funéraires. Un hymne pour la morte la plus royale qui jamais soit morte si jeune ; une oraison pour elle, doublement morte parce qu'elle mourut si jeune.

« Misérables ! vous l'aimiez pour sa richesse et vous la haïssiez pour son orgueil, et lorsqu'elle tomba malade, vous la bénissiez parce qu'elle mourait. Comment donc sera lu le rituel ? Comment le *requiem* sera-t-il chanté par vous ? — lu par votre œil, œil malfaisant, — par votre langue, la mauvaise langue, — chanté *par vous*, qui avez causé la mort de l'innocente enfant qui mourut, et mourut si jeune ? »

Peccavimus ; mais ne délirez pas de la sorte ! Et qu'un chant de sabbat monte si solennellement vers Dieu, que la jeune morte n'en puisse souffrir ! La douce Lénore s'en est allée la première, avec l'Espoir qui s'envola en même temps, te laissant désespéré, à cause de la chère enfant qui aurait dû être ta compagne, à cause d'elle, la belle et débonnaire jeune fille, qui maintenant repose si humblement, la vie n'ayant quitté qu'à

regret sa chevelure d'or, mais s'étant déjà éteinte en ses yeux ; — la vie semblant errer encore sur ses cheveux, mais la mort voilant déjà ses yeux.

Arrière! Ce soir, j'ai le cœur léger. Je n'entonnerai point de chant mortuaire, mais je soutiendrai l'ange dans son vol par un chant triomphal des anciens jours ! Que pas une cloche ne sonne, de peur que sa chère âme, au milieu de son allégresse bénie, n'en saisisse la note, pendant qu'elle s'élève de la terre maudite. Son fantôme indigné s'arrache maintenant aux démons d'en bas pour rejoindre ses amis de là-haut, — s'arrache à l'enfer, pour s'élever vers une haute situation bien loin dans les cieux, — s'arrache aux chagrins et aux lamentations, pour parvenir à un trône d'or, à côté du Roi des Cieux.

1844

A CELLE QUI EST EN PARADIS

Tu étais tout pour moi, mignonne, tout ce qui faisait languir mon âme : une île verdoyante en la mer, ma bien-aimée, une fontaine et un temple tout enguirlandés de fruits et de fleurs féériques ; — et toutes ces fleurs étaient à moi.

Ah ! rêve trop brillant pour durer ! Espérance étoilée qui n'apparus que pour te voiler aussitôt ! Du fond de l'avenir, une voix me crie : « Va ! marche ! » — Mais sur le passé (ténébreux abîme) mon esprit plane, muet, immobile, anéanti !

Car, pour moi, hélas, hélas ! le flambeau de la vie est éteint ! Jamais plus ! Jamais plus ! (Tel est le langage que la mer solennelle tient aux sables du rivage) jamais plus ne fleurira

l'arbre dévasté par la foudre, jamais plus ne s'élèvera l'aigle blessé !

Et tous mes jours sont des extases, et tous les songes de mes nuits se portent là où resplendit ton œil sombre et où la trace de tes pas étincelle, en quelles danses éthérées, près de quels fleuves éternels !

1835.

LE COLISÉE

Type de l'antique Rome! Riche reliquaire de sublimes contemplations léguées au Temps par de défunts siècles de pompe et de puissance ! Enfin, — enfin, — après tant de jours de fatigant pèlerinage et de soif ardente, (soif des sources de la Science qui gît en toi), moi, homme transformé, je m'agenouille humblement parmi tes ombres et je bois ainsi, du fond même de mon âme, ta grandeur, ta tristesse et ta gloire !

Immensité ! et âge ! et souvenirs d'autrefois ! Silence et désolation, et nuit profonde ! Je vous perçois maintenant, — je vous sens dans toute votre force. O sortilèges plus efficaces que jamais roi de Judée n'en enseigna dans les jardins de Gethsémani ! O charmes plus puissants que ceux que la Chaldée ravie tira jamais des paisibles étoiles !

Ici, où tomba un héros, tombe une colonne ! Ici, où l'aigle théâtral brillait, couvert d'or, la brune chauve-souris fait sa veillée de minuit ! Ici, où la chevelure dorée des dames romaines flottait au vent, se balancent maintenant le chardon et le roseau. Ici, où le monarque s'inclinait sur son trône d'or, le

silencieux et agile lézard des pierres se glisse comme un spectre vers sa demeure de marbre, à la blafarde lueur du croissant lunaire.

Mais attendez ! Ces murs, ces arceaux revêtus de lierre, ces socles moussus, ces colonnes sombres et noircies, ces vagues entablements, ces frises croulantes, ces corniches brisées, ce naufrage, cette ruine, — ces pierres, hélas ! ces pierres grises, est-ce là tout ce qui reste de fameux et de colossal, est-ce là tout ce que les heures corrosives ont épargné, tout ce qu'elles nous ont laissé au Destin et à moi ?

« Non, pas tout, — me répondent les échos, — non, pas « tout ! Des vofx prophétiques et fortes s'élèvent à jamais de « nous, et de toute ruine, à l'adresse des Sages, semblables aux « hymnes de Memnon au soleil. Nous régnons sur les cœurs des « hommes les plus puissants ; nous régnons d'un despotique « empire sur toutes les âmes géantes. Nous ne sommes pas « impuissantes, — nous autres, pâles pierres. Toute notre « puissance ne s'est pas enfuie, — ni toute notre gloire, — ni « tout le prestige de notre haute renommée, — ni tout le « merveilleux qui nous entoure, — ni tous les mystères qui « gisent en nous, — ni tous les souvenirs qui s'attachent à nos « flancs comme un vêtement, nous drapant d'un manteau qui « est plus que de la gloire. »

1833.

LE PALAIS HANTÉ

Dans la plus verte de nos vallées, par de bons anges habitée, jadis un beau et majestueux palais, — un rayonnant palais, — dressait son front. C'était dans le domaine du monarque Pensée qu'il s'élevait ! Et jamais séraphin ne déploya son aile sur un édifice de moitié aussi beau.

A son faîte, flottaient et ondulaient des bannières blondes, dorées, glorieuses (tout cela, c'était dans le vieux, dans le très vieux temps) ; et de chaque douce brise qui folâtrait, pendant les calmes journées d'alors, le long des remparts pavoisés et pâles, un parfum ailé s'exhalait.

Les voyageurs, dans cette heureuse vallée, à travers deux fenêtres lumineuses, voyaient des esprits qui se mouvaient harmonieusement au commandement d'un luth bien accordé, tout autour d'un trône, où le maître du royaume apparaissait assis, — vrai Porphyrogénète, — en un éclat digne de sa gloire.

Et toute constellée de perles et de rubis était la porte du beau palais, par laquelle coulait, coulait, coulait, en scintillant toujours, une troupe d'Echos, dont le doux devoir était seulement de chanter, avec des voix d'une incomparable beauté, l'esprit et la sagesse de leur roi.

Mais des êtres de malheur, en robes de deuil, assaillirent la haute demeure du monarque. — Ah ! pleurons ! — car jamais lendemain ne se lèvera sur lui, le désolé ! — Et tout autour de son foyer, la gloire qui s'empourprait et fleurissait n'est plus qu'une histoire obscurément rappelée des vieux âges ensevelis.

Et maintenant, les voyageurs qui parcourent cette vallée, à travers les croisées aux lueurs rouges, voient de vastes formes qui se meuvent fantastiquement aux sons d'une discordante mélodie ; pendant que, semblable à une rapide et fantastique rivière, à travers la porte pâle, une hideuse multitude se précipite sans cesse, éclatant de rire, — mais ne pouvant plus sourire.

1838.

LE VER VAINQUEUR

Voyez ! c'est nuit de gala en ces dernières années solitaires, Une multitude d'anges, ailés, ornés de voiles, et noyés dans les larmes, se trouve assemblée en un théâtre pour voir un drame d'espérances et de craintes, pendant que l'orchestre soupire par intervalles la musique des sphères.

Des acteurs faits à l'image du Dieu très haut, murmurent et chuchotent tout bas en voltigeant de côté et d'autre ; — pauvres fantoches qui vont et viennent, au commandement de vastes créatures informes qui changent le décor à leur gré, secouant de leurs ailes de condors l'invisible Malheur !

Ce drame bigarré, — oh, soyez sûr qu'il ne sera pas oublié, avec son Fantôme pourchassé à tout jamais par une foule qui ne peut le saisir, dans un cercle qui retourne toujours sur lui-même et revient sans cesse au même point ; ce drame où beaucoup de Folie, et encore plus de Péché et d'Horreur font l'âme de l'intrigue !

Mais voyez, à travers la cohue des acteurs, une forme rampante fait son entrée ! Quelque chose de rouge, couleur de sang, qui vient en se tordant de la partie solitaire de la scène ! Elle se tord ! Elle se tord ! — Avec de mortelles angoisses, les acteurs deviennent sa proie, et les anges sanglotent en voyant ces mâchoires de ver se teindre de sang humain.

Toutes les lumières s'éteignent, — toutes, — toutes ! Et sur chaque forme encore frissonnante, le rideau, comme un drap

mortuaire, descend avec un fracas de tempête ; — et les anges, tous pâles et blêmes, se lèvent, et se dévoilant, affirment que ce drame est une tragédie qui s'appelle « l'Homme », et dont le héros est le Ver Vainqueur.

1838.

SILENCE

SONNET

Il y a des qualités, des choses immatérielles ayant une seconde vie, laquelle nous semble participer ainsi de cette double entité qui résulte de la matière et de la lumière, et qui se manifeste par le solide et l'ombre. Il y a aussi deux sortes de silence : celui de la mer et celui du rivage, — celui du corps et celui de l'âme. L'un réside dans les endroits écartés, nouvellement recouverts par l'herbe solitaire ; des attraits solennels, des réminiscences humaines et une science pleine de larmes lui enlèvent toute son horreur ; son nom est : « Jamais plus ! » C'est le silence des choses : ne le redoutez point ! Il n'a par lui-même aucun pouvoir malfaisant ; mais si quelque pressant destin, quelque sort prématuré, vous amenait à rencontrer son ombre (elfe innommé qui hante les régions solitaires qu'aucun pied humain n'a foulées) recommandez votre âme à Dieu !

1840.

PAYS DE SONGE

Par une sombre route déserte, hantée de mauvais anges seulement, où, debout sur un trône noir, règne une Idole nommée Nuit, je ne suis rentré que depuis peu en ce pays, au retour d'une vague et lointaine Thulé, — région sauvage et enchantée qui, sublime, gît hors de l'Espace et hors du Temps.

Insondables vallées et flots sans limites, gouffres et cavernes, et bois de Titans, dont les formes échappent à tout regard humain, à cause des rosées qui s'y suspendent en brouillard de perles ; montagnes s'abîmant à jamais dans des mers sans rivage ; mers qui sans repos aspirent à se soulever vers les cieux embrasés ; lacs qui étalent sans fin leurs eaux solitaires, solitaires et mortes, — leurs eaux tranquilles, tranquilles et glacées de la neige des lys penchés à leur surface.

Près des lacs qui étalent ainsi leurs eaux solitaires, — solitaires et mortes, leurs tristes eaux, tristes et glacées par la neige des lys languissants, sur les montagnes, le long des rivières qui murmurent tout bas, qui murmurent sans cesse, sous les bois gris, dans les marécages où se traînent le crapaud et la salamandre, près des mares et des étangs sinistres habités par les Goules, près de chaque endroit le plus maudit, dans chaque recoin le plus lugubre, le voyageur rencontre, épouvanté les Ombres voilées du Passé, fantômes drapés en leurs linceuls qui s'écartent et soupirent en passant auprès du promeneur errant, — formes blanches et voilées d'amis que l'agonie a depuis longtemps rendus à la Terre... et au Ciel.

Pour le cœur dont les maux sont légion, c'est là une contrée paisible et consolante ; pour l'esprit qui marche à travers l'ombre, c'est, oh ! c'est un Eldorado ! Mais le voyageur qui la parcourt ne peut, — n'ose pas la regarder ouvertement ; jamais ses mystères ne sont exposés au faible œil humain qui n'est point clos ; ainsi l'ordonne son roi, qui a défendu d'y lever la paupière frangée ; c'est pourquoi l'âme attristée qui y passe ne la contemple qu'au travers de verres assombris.

Par une route obscure et déserte, hantée de mauvais anges seulement, où une Idole nommée Nuit règne debout sur un trône noir, je n'ai regagné mon foyer que depuis peu, revenant de cette vague et lointaine Thulé.

1844.

A ZANTE

SONNET

Belle île, qui de la plus belle de toutes les fleurs as reçu le nom, le plus charmant de tous les noms charmants. Que de souvenances d'heures radieuses à ton aspect et à la vue de tes fleurs s'éveillent soudain ! Que de tableaux d'un bonheur disparu, que de pensées des espoirs ensevelis ! Que de visions d'une jeune fille qui n'est *plus*, qui n'est *plus* sur tes coteaux verdoyants ! PLUS !... hélas ! ce son triste et magique transforme tout ! Et tes charmes ni ta mémoire ne me plairont plus ! Comme une terre maudite, je regarderai désormais ton rivage émaillé de fleurs, ô île d'hyacinthe, ô Zante vermeille ! « Isola d'oro ! Fior di Levante ! » (1)

1837.

HYMNE

A l'aube, à midi, au sombre crépuscule, Marie ! tu as entendu mon hymne ! Dans la joie et dans la douleur, dans le bien et dans le mal, mère de Dieu, sois toujours avec moi ! Lorsque les heures s'écoulaient brillantes et qu'aucun nuage n'obscurcissait le ciel, mon âme, dont tu craignais l'inconstance, fut guidée vers toi et vers les tiens. Maintenant que les vicissitudes de la destinée assombrissent profondément mon Présent et mon Passé, qu'au moins mon rayonnant avenir brille de douces espérances en toi et en les tiens !

1835.

---

(1) Ile dorée, fleur d'Orient. (Ces mots se trouvent en italien dans le texte.) « Je souscris à ces noms d'*Isola d'oro*, de *fior di Levante*. Ce nom me rappelle que l'hyacinthe était originaire de l'île de Zante, et que cette île reçut son nom de la plante qu'elle avait portée. » CHATEAUBRIAND, *Itinéraire*.

A LA SCIENCE

SONNET

O Science ! tu es la vraie fille du Vieux Temps, toi dont le regard indiscret transforme toutes choses. Pourquoi fais-tu ainsi ta proie du cœur du poète, ô vautour, dont les ailes sont les mornes réalités ? Comment pourrait-il t'aimer ? Comment t'estimerait-il sage, toi qui n'as point voulu le laisser errer dans ses rêves en quête de trésors au sein des cieux constellés, encore qu'il y soit monté d'une aile intrépide ? N'as-tu pas arraché Diane à son char, et réduit les Hamadryades de la forêt à se chercher un abri dans quelque étoile plus heureuse ? N'as-tu pas enlevé la Naïade à son flot, l'Elfe à la pelouse verdoyante, et à moi, ne m'as-tu pas ravi mon rêve estival sous les tamariniers ?

1829.

A HÉLÈNE

Hélène, ta beauté est pour moi comme ces barques nicéennes d'autrefois, qui, sur une mer parfumée, ramenaient doucement le voyageur las, épuisé, vers son rivage natal.

Longtemps habitué à errer sur des mers désespérées, ta chevelure d'hyacinthe, ton classique visage, tes chants de Naïade m'ont transporté au cœur de cette gloire qui fut la Grèce, de cette grandeur qui fut Rome.

Oh ! là-bas, dans l'embrasure splendide de cette croisée, comme tu me sembles pareille à une statue, debout, ta lampe d'agate à la main ! Ah, Psyché, toi qui m'es venue de ces régions qui sont la Terre Bénie !...

1831.

LA VALLÉE DE L'INQUIÉTUDE

Jadis souriait un vallon silencieux que ses habitants avaient quitté ; ils s'en étaient allés guerroyer, confiant aux doux yeux des étoiles le soin de veiller nuitamment, des hautes tours de l'azur, sur les fleurs parmi lesquelles le rouge soleil d'or reposait paresseusement durant le jour.

Maintenant tout visiteur remarquera l'agitation de la triste vallée : — Rien n'y demeure en paix, rien excepté l'air qui pèse sur sa magique solitude. Aucun vent ne frôle ces arbres, qui cependant palpitent comme les mers glacées autour des brumeuses Hébrides ! Aucun vent ne chasse ces nuages qui passent en bruissant à travers le ciel inquiet, qui se traînent péniblement, du matin au soir, au-dessus des violettes qui fleurissent là, semblables à des myriades d'yeux humains ; — au-dessus des lys qui ondulent et pleurent sur une tombe sans nom. Les lys ondulent : — de leurs têtes parfumées tombent, goutte à goutte, d'éternelles rosées. Les lys pleurent : — et de leurs tiges délicates descendent, semblables à des pierreries, des larmes qui ne tariront jamais.

1831.

ISRAFEL

> Et l'ange Israfel, dont les fibres du cœur sont un luth, et qui a la plus douce voix de toutes les créatures de Dieu.
>
> KORAN.

Au ciel habite un esprit « dont les fibres du cœur sont un luth » ; nul n'a de chant plus étrangement beau que l'ange Israfel, et au dire des légendes, les capricieuses étoiles, cessant leurs hymnes, écoutent la douceur de sa voix dans un muet ravissement.

Parvenue, toute chancelante, au plus haut de sa course, la lune énamourée rougit de tendresse ; et tandis qu'elle écoute, son rouge éclair s'arrête au milieu du ciel, ainsi que les rapides Pléiades elles-mêmes, toutes les sept.

Et elles proclament (le chœur étoilé et tous les astres ayant fait silence) que la flamme d'Israfel est due à cette lyre avec laquelle il chante, — à ce luth frémissant et vivant dont il fait vibrer les cordes étranges.

Mais cet ange a parcouru les cieux, où les profondes pensées sont un devoir, — où l'Amour est un dieu sans égal, — où les regards des houris contiennent à eux seuls toute la beauté que nous adorons dans une étoile.

C'est pourquoi tu n'as point tort, Israfel, de mépriser les chants dénués de passion. A toi les lauriers, ô le meilleur et le plus sage des bardes ! Vis joyeux et longtemps !

Les extases d'en haut s'accordent bien avec tes rythmes brûlants ; tes douleurs, s'il en fut, ta joie, ta haine, ton amour s'accordent bien avec la ferveur de ton luth : — les étoiles peuvent donc se taire.

Oui, le ciel t'appartient ; mais, pour nous, ce monde n'est qu'amertumes et douleurs; nos fleurs sont simplement... des fleurs ; et ce qui n'est qu'ombre en ta félicité parfaite serait un soleil pour nous.

Si je pouvais habiter le lieu qu'Israfel habite, et si à son tour il pouvait descendre où je demeure, peut-être ne chanterait-il pas si étrangement bien sa délirante mélodie ; tandis que de ma lyre à moi, tirant une note plus audacieuse que celle-ci je la ferais jaillir jusqu'au ciel.

1836.

A MADEMOISELLE ***

Ah ! que m'importe si mon sort terrestre n'enferme en lui-même que peu de chose de cette terre ; que m'importe si des années d'amour ont été oubliées dans un moment de haine ? — Je ne pleure point, parce que les désolés sont plus heureux que moi, mignonne, mais parce que je vois que vous vous affligez en songeant à ma destinée à moi... qui ne suis qu'un passant.

1829.

A MADEMOISELLE ***

Les ombrages sous lesquels je vois, dans mes rêves, les plus folâtres des oiseaux chanteurs, sont des lèvres ; — et toute la mélodie de ta voix n'est faite que de mots créés par tes lèvres.

De tes yeux, enchâssés dans le céleste sanctuaire du cœur, les regards tombent alors désolés, ô Dieu ! sur mon esprit funèbre, — comme la lumière d'une étoile sur un linceul.

Ton cœur, — ton cœur ! — Je m'éveille et soupire, et me rendors pour rêver jusqu'au jour de la vérité que l'or, — capable de tant de folies, — ne peut jamais acheter.

1829.

A LA RIVIÈRE

Belle rivière ! en ton clair et brillant flot de cristal, eau vagabonde, tu es un emblème de l'éclat de la beauté, — un emblème du cœur qui ne se cache point, — un emblème de la joyeuse fantaisie d'art chez la fille du vieil Alberto.

Mais lorsqu'elle regarde dans ton flot, — qui alors resplendit et tremble, — pourquoi le plus joli de tous les ruisseaux ressemble-t-il à l'un de ses adorateurs ? C'est parce que dans leur cœur comme dans ton onde, ton image est profondément gravée, dans leur cœur qui tremble sous l'éclat de tes yeux qui cherchent l'âme.

1829.

CHANSON

Je te vis en ton jour nuptial, — alors qu'une brûlante rougeur envahissait ton front, quoique tout fût bonheur autour de toi, et que, devant toi, le monde ne fût qu'amour.

Et la vivifiante lumière qui brillait dans tes yeux (quelle qu'en ait été l'essence) fut tout ce que mon regard douloureux pût percevoir de charmant sur terre.

Cette rougeur n'était peut-être que pudeur virginale, — elle peut bien passer pour telle, — quoique son éclat ait fait naître une flamme plus impétueuse encore dans le sein de celui qui, hélas !

Te vit en ton jour nuptial, lorsque ton front se couvrit de cette rougeur invincible, quoique tu fusses environnée de bonheur et que le monde ne fût qu'amour devant toi.

1827.

LES ESPRITS DES MORTS

Ton âme se trouvera seule, en proie aux noires pensées de la grise pierre tombale ; — personne, de toute la foule, ne t'inquiétera en tes heures de recueillement.

Tiens-toi silencieuse en cette solitude qui n'est pas l'abandon, — car les esprits des morts, qui existèrent avant toi dans la vie, te rejoindront et t'environneront dans la mort, — et l'ombre projetée sur ta face obéira à leur volonté : donc, demeure tranquille !

Quoique sereine, la nuit froncera le sourcil, et les étoiles, du haut de leurs trônes célestes, n'abaisseront plus leurs regards avec un éclat semblable à celui de l'Espérance donnée aux mortels ; mais leurs orbes rouges, dépourvus de tout rayon, seront pour ton cœur flétri comme une brûlure, comme une fièvre qui voudrait s'attacher à toi pour toujours.

Maintenant, des pensées te hantent, que tu ne banniras plus ; maintenant surgissent devant toi des visions qui ne s'évanouiront jamais ; — jamais elles ne quitteront ton esprit, mais elles s'y fixeront comme les gouttes de rosée sur l'herbe.

La brise, — ce souffle de Dieu, — repose maintenant immobile, et la brume qui s'épanche comme une ombre sur la colline, — telle qu'une ombre dont le voile n'est pas déchiré encore, — devient ainsi un symbole et un signe. Comment elle demeure suspendue aux arbres, c'est là le mystère des mystères !

1827.

UN RÊVE

En des visions de la sombre nuit, j'ai bien rêvé de joie défunte ; mais voici qu'un rêve, tout éveillé, de vie et de lumière, m'a laissé le cœur brisé.

Ah ! que n'est-ce un rêve de jour pour celui dont les yeux s'abaissent encore sur les choses environnantes, mais avec un rayon dirigé en arrière, sur le passé ?

Ce rêve béni, — ce rêve béni, tandis que tout le monde me blâmait, m'a ranimé, comme un doux rayon guidant un esprit solitaire.

Quoique cette lumière tremblât ainsi et vint de bien loin, à travers l'orage et la nuit, quel resplendissement plus pur peut-il y avoir dans l'étoile qui luira au jour de la Vérité ?

1827.

LA ROMANCE

O Romance qui aimes à saluer et à chanter, la tête assoupie et les ailes ployées, parmi les feuilles vertes secouées au loin sur quelque lac ombragé, tu as été pour moi un perroquet aux vives couleurs, — un oiseau très familier ; tu m'as enseigné à lire mon alphabet, à balbutier mes toutes premières paroles, lorsque, enfant à l'œil déjà sagace, je m'enfonçais dans les bois farouches.

Dans ces derniers temps, l'éternel Condor des années a tellement ébranlé mon ciel jusqu'en ses hauteurs, en y répandant le tumulte créé par le passage et la fuite des années, et j'ai si obstinément les yeux fixés sur l'inquiétant horizon, qu'il ne me reste plus de temps pour de précieux loisirs. Et si parfois une heure au vol plus calme jette encore son enchantement dans mon esprit, passer ce peu de temps avec le rythme et la rime (choses défendues !) me semblerait un crime, à moins que mon cœur ne frémisse à l'unisson.

1829.

L'EMPIRE DES FEES

Vallées obscures ! et torrents ombreux ! et bois nuageux, dont nul ne peut découvrir les formes, à cause des larmes qui, goutte à goutte, y pleurent de toutes parts !. Là, des lunes démesurées croissent et décroissent toujours, encore, toujours, à chaque instant de la nuit, en changeant à jamais de place, et sous l'haleine de leurs faces pâles, elles ternissent l'éclat des tremblantes étoiles. Vers la douzième heure du cadran nocturne, une lune plus nébuleuse que les autres (d'une espèce qu'à l'épreuve les Fées ont dû trouver meilleure) descend, descend jusqu'au bas de l'horizon et pose son centre sur la couronne d'une éminence de montagnes, pendant que sa vaste circonférence retombe en draperies flottantes sur les hameaux, sur les manoirs même éloignés, — sur les bois étranges, — sur la mer, — sur les esprits qui voltigent, — sur chaque chose assoupie, et les ensevelit complètement en un labyrinthe de lumière. Et alors, combien profonde, oh ! profonde, est l'extase de leur sommeil. — Au matin, elles se lèvent, et leur voile lunaire s'envole par les cieux, pendant qu'elles s'agitent comme de pâles albatros au souffle de tempête qui les secoue ainsi que presque toutes choses. Mais alors les Fées qui s'étaient réfugiées sous cette lune, et qui s'en étaient servi pour ainsi dire comme d'une tente, la quittent, ne pouvant plus y trouver d'abri. Et les atomes de cet astre se dispersent et se résolvent bientôt en une pluie, dont les papillons de cette terre, — qui cherchent en vain les cieux et redescendent, (créatures jamais satisfaites !) — nous rapportent parfois des parcelles sur leurs ailes frissonnantes.

1831.

LE LAC

A MADEMOISELLE ***

Au printemps de ma jeunesse, ce fut ma destinée de ne hanter de tout le vaste monde, qu'un seul endroit que j'aimais

plus que tout, — tant était aimable la solitude de son lac sauvage, borné par de noirs rochers et de hauts pins dominant les alentours.

Mais quand la nuit avait jeté son linceul sur cet endroit comme sur toutes choses, et que s'y ajoutait le vent mystique murmurant sa mélodie, alors, oh ! alors s'éveillait toujours en moi la terreur de ce lac solitaire.

Et pourtant cette terreur n'était point de l'effroi, mais un trouble délicieux, un sentiment que nulle mine de pierres précieuses ne pourrait m'inspirer ou m'amener à définir, — ni même l'amour, — quand même cet amour serait le tien.

La mort régnait au sein de cette onde empoisonnée, et dans son gouffre était une tombe bien faite pour celui qui pouvait y puiser une consolation à son imagination taciturne, pour celui dont l'âme esseulée pouvait se faire un Eden de ce lac voilé.

1827.

L'ÉTOILE DU SOIR

C'était au cœur de l'été et au milieu de la nuit. Les étoiles tournant dans leurs orbites, brillaient d'un feu pâle à travers la lumière plus vive de la froide lune, tandis que celle-ci, entourée des planètes ses esclaves, jetait, du haut des cieux, son rayonnement sur les flots.

Je contemplai quelque temps son morne sourire, trop froid, — trop froid pour moi. Un nuage floconneux vint à passer, tel un linceul, et alors je me tournai vers toi, Etoile du Soir, fière

en ta gloire lointaine. Et maintenant, plus cher me sera ton rayon, car ce que tu m'apportes de plus magnifique à travers le ciel nocturne, c'est la joie de mon cœur, et je préfère ta discrète et lointaine lueur à cette lumière rapprochée mais plus froide.

1827.

LE JOUR LE PLUS HEUREUX

La journée la plus heureuse, l'heure la plus heureuse, mon cœur desséché et flétri les a connues ; mais je sens que déjà s'est envolée ma plus haute espérance d'orgüeil et de puissance.

De puissance, dis-je ? - Oui. Mais depuis longtemps, hélas ! ils se sont évanouis les beaux rêves de ma jeunesse : ils sont passés, laissons-les s'enfuir.

Et toi, orgueil, qu'ai-je à faire de toi maintenant ? Un autre front peut bien hériter du poison que tu m'as versé ; qu'au moins mon esprit demeure tranquille !

La journée la plus heureuse, l'heure la plus heureuse que mes yeux aient vues ou pourront jamais voir, mon plus brillant regard d'orgueil et de puissance, tout cela a existé mais n'est plus, je le sens.

Mais si cette espérance d'orgueil et de puissance m'était maintenant offerte avec une douleur pareille à celle que j'éprouvai alors, cette heure si brillante, je ne voudrais point la revivre.

Car, sur son aile, elle portait un sombre mélange, et tandis qu'elle planait, il en tombait une essence toute puissante pour consumer une âme qui la connaissait bien.

1827.

LÉONANIE

Léonanie ! Les anges l'appelèrent et la drapèrent d'un manteau de blancheur fait de la lumière des étoiles ; ils donnèrent à sa chevelure la couleur de minuit sombre et à ses yeux l'ardente clarté de la lune, puis ils me l'envoyèrent ainsi en la nuit silencieuse.

Par un solennel soir d'été, tandis que mon cœur s'emplissait de tristesse en attendant la bienvenue comme une rose en fleur, j'oubliai soudain tous les présages qui m'affligeaient et je m'abandonnai à la joie, à la joie mensongère qui me prit et me pressa dans les bras du sort.

Cependant, une petite voix murmurait dans le langage des anges. Et l'écoutant, je l'entendis chuchoter : « Les romances « sont seulement chantées sous nos pas. Elles peuvent vous « attrister. Les contes vous sont dits pour vous donner de la « peine. Il faut donc que Léonanie vous quitte, pendant que « son amour est encore jeune ».

Alors Dieu sourit, et l'aube claire parut, incomparable et suprême. La gloire céleste sembla parer la terre avec reconnaissance. Chaque cœur, excepté le mien, sembla doué de la voix de la prière et s'en allait là où ma Léonanie s'était dérobée de moi comme un rêve.

1849.

IMITATION

Un sombre flot insondable d'insurmontable orgueil, un mystère et un songe, telle devait paraître ma vie première ; j'ajoute que ce songe était traversé d'une pensée farouche, et toujours en éveil, d'êtres qui ont existé, et que mon esprit n'aurait point aperçus si je les avais laissé passer près de moi, sous mon œil rêveur ! Que nul autre ici-bas n'hérite de cette vision de mon esprit, de ces pensées qu'à tout instant je voudrais dominer et qui s'étendent comme un charme sur mon âme : car, à la fin, ce brillant espoir et ce temps léger se sont enfuis, et mon repos terrestre m'a quitté, lui aussi, avec un soupir, en passant. Cependant je ne me soucie pas qu'il périsse avec une pensée qu'alors je chérissais.

127.

ARISTOGITON ET HARMODIUS

(Traduit du grec)

Couronné de myrte, je cacherai mon épée, comme faisaient ces braves et dévoués champions, après avoir plongé leur fer dans le cœur du tyran et donné la liberté à Athènes.

Héros chéris ! vos âmes immortelles planent en des îles qui respirent la joie bénie ; où les puissants d'autrefois ont leur foyer, où Achille et Diomède reposent.

De myrte frais j'enguirlanderai ma lance, tel le brave et bon Harmodius lorsque, sur l'autel tutélaire, il fit une libation du sang de la Tyrannie.

Vous, les libérateurs de la honte d'Athènes ! Vous, les vengeurs des maux de la Liberté ! des âges sans fin chériront votre renommée, embaumée dans leurs chants retentissants !

1827.

TAMERLAN

Douce consolation en une heure de mort ! Tel n'est cependant pas mon cas, mon père (1) : je ne veux pas follement affirmer qu'un pouvoir terrestre me puisse relever du péché d'orgueil surhumain qui s'est réjoui en moi. Je n'ai pas le temps de badiner ou de songer : vous, vous le nommez Espoir, ce feu des feux, mais ce n'est que l'agonie du désir ! Ne me croyez pas incapable d'espoir, ô mon Dieu, car je sais trop bien en quoi ce sentiment révèle une source plus sainte et plus divine. Quant à vous, mon père, ceci soit dit sans moquerie, un tel don ne vous appartient pas,

Connaissez-vous le secret d'un esprit abaissé de son sauvage orgueil jusqu'à la honte ? O cœur palpitant ! j'ai hérité ta part de dédain avec la renommée, cette gloire consumée qui a brillé comme une auréole d'enfer, parmi les joyaux de mon trône. Mais désormais l'enfer ne t'effrayera plus d'aucune peine, ô cœur qui songes encore avec regret aux fleurs perdues et aux rayons de soleil de mes heures d'été ! L'immortelle voix de ces temps défunts, interminable sanglot, retentit maintenant sur ton néant, avec la puissance d'un charme, — telle qu'un glas !

Je n'ai pas toujours été comme à présent ; le diadème qui ceint mon front fièvreux, je l'ai conquis en usurpateur. Rome

---

(1) Le lecteur remarquera aisément que Tamerlan, le héros tartare, se confesse ici à un moine.

n'a-t-elle pas donné à César le même farouche héritage que celui qui m'échut en partage : le legs d'une intelligence royale et d'une âme hautaine qui a lutté triomphalement contre la race humaine.

Dans un âpre pays de montagnes, je passai premièrement ma vie. Les brouillards du Taglay épanchèrent nuitamment leur rosée sur mon front, et je crois que les luttes ailées et le souffle tumultueux des tempêtes ont établi vraiment leur nid dans ma chevelure. Plus tard, — au milieu des songes d'une nuit inconsacrée, — la rosée du ciel tomba sur moi avec une caresse de l'enfer, tandis que de rouges traînées lumineuses venant des nuages qui planaient là-haut, comme des bannières penchées vers moi, semblaient à mes yeux mi-clos le symbole de la monarchie ; tandis que les profonds rugissements de tonnerre de la rauque trompette me poursuivaient et me hantaient, me parlant de la bataille humaine, où dominait ma voix ma propre voix, ô fol enfant ! Oh ! comme mon cœur se réjouissait alors et bondissait en moi au cri de combat de la Victoire !

La pluie me cinglait le front découvert et les rafales du vent me rendaient fou, sourd et aveugle. Ce ne pouvait être qu'un homme,— pensais-je,— répandant des lauriers sur mon passage. Et le fracas, le torrent glacé de l'air emplissaient mon oreille de leur vacarme, évoquant dans mon esprit maintes visions d'empires écroulés, de captifs suppliants, de courtisans empressés et d'adulateurs enthousiastes autour d'un trône souverain.

A partir de cette heure infortunée, mes passions ont exercé sur moi une telle tyrannie, que les hommes n'ont pu apprécier ma vraie nature que lorsque j'eus atteint le pouvoir. Il n'en pouvait être autrement. Mais, même alors, mon père, en pleine adolescence, quand le feu des passions me dévorait de sa flamme la plus intense, (et songez que la passion doit périr

avec la jeunesse) même alors, dis-je, quelqu'un vivait, — quelqu'un qui n'ignorait point qu'en ce cœur d'airain il y avait place aussi pour la faiblesse d'une femme.

Je ne trouve pas de mots, hélas ! pour exprimer ce qu'il y a de charmant dans le véritable amour ! Aussi ne tenterai-je point maintenant de décrire la surhumaine beauté d'un cher visage dont les traits, en ma mémoire, ressemblent plutôt à des ombres chassées par le vent inconstant. De même, je garde le souvenir de m'être appesanti autrefois sur maintes pages d'un livre de science ancienne, les yeux obstinément fixes, jusqu'à ce que, à la longue, j'eusse perdu le sens des phrases et des mots, — jusqu'à ce que ceux-ci se fussent confondus et réduits à des fantaisies dépourvues de signification.

Oh, elle était vraiment digne de tout amour ! Mon affection pour elle était pure comme celle d'un enfant ; elle était telle que les esprits des anges de là-haut pouvaient l'envier. Son jeune cœur était un autel sur lequel chacune de mes espérances et de mes pensées montait comme un encens, précieuse offrande alors, car elles étaient enfantines et loyales, — et pures, à l'égal de son jeune exemple. Pourquoi donc l'ai-je délaissée, et, à l'aventure, me suis-je livré à ma soif intérieure pour la lumière ?

Nous crûmes en âge et en amour, errant ensemble dans la forêt et dans la solitude sauvage. Mon sein lui servait de bouclier contre les intempéries de l'hiver, et lorsque le soleil souriait amicalement et qu'elle contemplait les cieux entr'ouverts, — je ne voyais, moi, d'autre Ciel que ses yeux.

Le cœur s'éveille à la première leçon de l'amour naissant, car parmi ces rayons de soleil et ces sourires, lorsque, débarrassés de nos légers soucis, et riant de ses câlineries de petite fille, je me jetais

sur son sein palpitant et épanchais mon âme dans les larmes, il n'était pas besoin de parler davantage, ni d'apaiser la moindre frayeur de celle qui ne demandait jamais à connaître le pourquoi d'aucune chose, mais se bornait à tourner vers moi ses beaux yeux tranquilles.

Quoiqu'elle fût digne d'un sentiment plus fort que celui de l'amour, mon âme s'impatientait et s'exaltait, et l'ambition lui prêtait une voix nouvelle lorsque, isolé sur le sommet de la montagne, je ne me sentais d'existence qu'en elle. Le monde et tout ce qu'il renferme sur terre, dans l'air et sous la mer, — sa joie, — sa légère part de chagrin, tout cela m'apparaissait comme un plaisir nouveau : l'idéal ; les sombres vanités des rêves nocturnes et mille riens plus sombres encore qui étaient les réalités, — des ombres, — et une lumière qui était plus sombre encore ! — s'envolaient sur leurs ailes mystérieuses et devenaient confusément ainsi son image et... un nom, un nom :... deux choses assurément séparées et pourtant des plus étroitement unies.

. . . . . .

J'étais ambitieux. — Avez-vous connu cette passion, mon père ? Sûrement non. — Cependant, malgré ma naissance obscure, j'avais aspiré au plus grand trône du monde et je me révoltais sourdement contre mon humble destinée ; mais comme tout autre rêve, le mien s'envolait sur la vapeur de la rosée. Et d'ailleurs le rayonnement de la beauté, — soit qu'il durât un instant, une heure, ou même un jour, — n'opprimait-il pas mon esprit d'un double charme ?

Nous marchions, la main dans la main, sur le sommet d'une montagne, qui du haut de ses orgueilleux contre-forts de granit couverts de forêts, surplombait les collines, les collines éparses, entourées de riants bosquets et toutes pénétrées du murmure des sources jaillissantes.

Je lui parlais de puissance et d'orgueil, mais d'une façon toute mystique, — sans qu'elle y pût voir autre chose qu'un sujet de conversation du moment ; dans ses yeux, je lisais, peut-être avec trop d'insouciance, un sentiment qui se mêlait au mien ; mais l'éclat dont sa joue s'empourprait alors me semblait trop bien convenir à un trône de reine, pour que je pusse consentir à la laisser briller seule dans cette obscure vallée.

Je m'entourais alors de grandeur et je prenais une couronne imaginaire. Cependant, ce n'était point que la fantaisie m'eût couvert de son manteau ; car si, parmi la foule vulgaire des hommes, le lion Ambition gît enchaîné et impuissant, à la merci d'un gardien, dans le désert il n'en est pas ainsi : là le grand, le sauvage, le terrible conspirent et joignent leur souffle pour aviver son feu.

Regardez autour de vous maintenant, et jetez un coup d'œil sur Samarcande ! Cette ville n'était-elle pas reine de l'univers ? Son orgueil ne se dressait-il pas au-dessus des autres cités ? N'avait-elle pas leurs destinées en son pouvoir ? Dans son noble isolement, n'a-t-elle pas dominé tout ce que le monde a connu de gloire ? Même en s'écroulant, son marchepied ne fournirait-il pas le piedestal d'un trône ? Et qui est son souverain ? — Timour, ce chef que les peuples étonnés virent foulant hautainement les empires, — un bandit ceint du diadème.

O Amour humain ! toi qui représentes sur terre tout ce que nous espérons du Ciel ! Toi qui tombes dans l'âme, comme une pluie bienfaisante sur la plaine desséchée par le brûlant siroco ; toi qui, sitôt ton divin pouvoir enfui, laisses le cœur consumé et flétri, tel qu'un désert ! — Idée ! toi qui enveloppes la vie d'une musique aux sons si étranges et d'une beauté dont l'origine est si farouche, — adieu ! car j'ai conquis la Terre.

Lorsque l'Espoir, cet aigle planant, ne découvrit plus aucun sommet au-dessus de lui dans le ciel, ses ailes se replièrent tristement et il tourna vers son aire ses yeux mouillés d'un pleur. C'était à la tombée du jour : quand le soleil nous quitte un désespoir monte au cœur de celui qui voudrait contempler son coucher glorieux. Celui-là aspirera la brise du soir, si souvent caressante, et il prêtera l'oreille à la rumeur frémissante des ténèbres qui s'avancent pas à pas, (rumeur familière aux âmes attentives de ceux qui écoutent) comme quelqu'un qui, dans un rêve, au milieu de la nuit, voudrait fuir un danger tout proche, mais sans y réussir.

Qu'importe que la lune, la blanche lune, luise de toute la splendeur de son orbe, son sourire est glacé, et en ce temps de mélancolie, sa face blême semblera — et vous en retiendrez votre souffle ! — un portrait fait après la mort. Et l'adolescence n'est-elle pas un soleil d'été, dont le coucher est des plus tristes : car tout le cycle de notre connaissance, — qui nous rattachait à la vie — se trouve désormais atteint, et tout ce que nous cherchions à retenir est envolé. Que la vie, alors, comme une fleur épanouie dès l'aube, se fane et tombe dans sa beauté suprême, qui est, hélas ! tout ce qu'elle pouvait souhaiter.

Je regagnai ma demeure, mais était-ce bien là ma demeure ? Tout ce qui la rendait telle avait disparu, hélas ! Je franchis le seuil moussu, et quoique mon pas fût doux et lent, une voix sortit de la pierre disjointe,... la voix de celle que j'avais connue autrefois. Oh, je te défie, Enfer, de montrer dans les lits de feu que tu allumes en ton royaume, un cœur plus troublé que le mien, un plus profond, un plus navrant désespoir.

Mon père, je crois fermement, — je *sais* qu'il faut croire, — car la Mort qui m'arrive des lointaines régions bénies, où rien ne déçoit, a laissé son portail d'airain entr'ouvert, et des rayons de vérité, que vous pouvez apercevoir d'ici, jettent leurs

fulgurants éclairs à travers l'Eternité. Je crois qu'Eblis a tendu un piège dans chaque sentier humain, sinon comment expliquer que lorsque j'errai dans le saint bocage du dieu Amour, — qui journellement parfume ses ailes de neige en les imprégnant de l'encens qui monte des plus pures offrandes, — du dieu Amour, dont les bosquets enchanteurs sont cependant si intensément éclairés par les rayons du ciel, qu'aucun atome, fut-ce même le plus frêle insecte, ne peut échapper au regard de son œil d'aigle, — comment expliquer, dis-je, que l'ambition s'insinua au milieu de mes saintes ivresses d'enfant, jusqu'à ce que, s'étant enhardie, elle s'élança avec un rire de triomphe dans la chevelure tressée de l'Amour même ?

1829.

AL AARAAF (1)

I

Oh ! rien de terrestre, si ce n'est le rayonnement des yeux de la Beauté, reflété par une flore mystérieuse, comme en ces jardins qu'illuminent des gemmes de Circassie. Oh ! rien de terrestre, si ce n'est un mélodieux frisson de vie, doux comme celui d'un ruisseau dans les bois, ou (musique d'un cœur passionné) la voix d'une joie si paisiblement enfuie, que son écho en demeure et continue à jamais de bruire, comme un murmure au fond d'une conque marine. Oh ! rien de nos imperfections terrestres, mais toute la beauté, toutes les fleurs qui embellissent nos bosquets et écoutent notre Amour, — voilà ce qni orne ce monde errant, cette étoile lointaine, si lointaine !

---

(1) En 1572, une étoile fut découverte par Tycho-Brahé. Elle apparut soudain, atteignit en peu de jours un éclat surpassant celui de Jupiter, puis disparut tout d'un coup. Elle ne s'est plus montrée depuis. C'est à cet événement qu'est emprunt e l'idée de ce poème, d'ailleurs assez obscur en certains passages, comme on le remarquera. Voir la note, page 71.

Ce fut un heureux temps pour Nesace, car alors, pendant près de quatre brillants soleils, son monde se berça voluptueusement en une atmosphère d'or ; ce fut un délassement passager, une oasis au milieu d'un désert béni. Là-bas, bien loin, parmi des mers lumineuses qui déversent leur splendeur d'Empyrée sur l'âme affranchie, — sur l'âme qui, à cause de la densité des ondes, peut à peine parvenir à la grandeur de ses destinées, — cette étoile voyageait de temps à autre vers des sphères éloignées, et elle vint enfin vers notre globe, le seul favorisé de Dieu ; mais voici que, souveraine d'un royaume plus fermement ancré, elle rejette le sceptre, abandonne le gouvernail et, parmi des flots d'encens et de sublimes hymnes spirituels, elle baigne son corps angélique dans une quadruple lumière.

Et plus heureuse maintenant, plus charmante en cette lointaine Terre charmante, d'où s'envola en naissant l' « Idée de Beauté », (idée qui tomba en boucles à travers les étoiles palpitantes, comme des cheveux de femme au milieu de perles, jusqu'à ce que, au loin, elle se posât et s'arrêtât sur les collines Achaïennes) elle plongea son regard dans l'Infini, — puis s'agenouilla. Au-dessus d'elle, en dôme, s'arrondissaient de somptueux nuages d'une forme adaptée à celle de sa sphère, qui ne laissaient voir que leur beauté, sans toutefois cacher à la vue une autre beauté dont le rayonnement à travers la lumière provenait d'une guirlande enroulée autour de chaque forme étoilée et colorant toute l'atmosphère opaline.

En hâte elle s'agenouilla sur une couche de lys fleuris pareils à ceux qui lèvent leur tête sur le beau cap Deucato, (1) et qui se dressèrent avec tant d'empressement pour arrêter les pas fugitifs de celle (2) qui — orgueil profond — aima un mortel... et en mourut. La Sephalica, pleine de jeunes abeilles,

---

(1) Autrefois Deucadia : *Santa-Maura*.
(2) Sapho.

levait ses tiges de pourpre autour de ses genoux, ainsi que la fleur gemmée (1) qu'on appelle à tort « de Trébizonde », parce que, habitante des plus hautes étoiles où jadis elle faisait pâlir toute autre beauté, sa rosée de miel (nectar fabuleux que connurent les païens) douce jusqu'au délire, tomba du ciel goutte à goutte sur les jardins des réprouvés de Trébizonde, et sur une fleur ensoleillée si semblable à sa sœur d'en haut, que, même aujourd'hui, elle s'épanouit encore, torturant l'abeille de sa folie et de son étrange rêverie, dans toutes les régions du ciel ; cette plante féerique courbe tristement sa fleur et ses feuilles sous le poids d'une douleur inconsolée, comme se repentant de folies depuis longtemps passées, gonflant sa blanche poitrine dans l'air embaumé, telle une beauté coupable, mais plus chaste et plus jolie : c'est elle qui, parfumant la nuit, craignait de parfumer les Nyctanthes elles-mêmes, aussi sacrées que la lumière ; et Clytia (2) pensive entre plusieurs soleils, tandis que des larmes de dépit coulent sur ses pétales ; et cette fleur attirante qui naquit sur la terre, dans le jardin d'un roi, (3) puis mourut, à peine née, se perçant le cœur odorant, dans l'espoir d'exhaler son souffle jusqu'au ciel ; et le lotus Valisnérien (4) parvenu jusqu'ici après avoir triomphé en sa lutte avec les eaux du Rhône ; et Zante (5) île d'or ! — fleur du Levant ! au parfum empourpré, si charmant ; et la fleur du Nelumbo (6) qui, portant le Cupidon indien, flotte à jamais sur le fleuve sacré. — Fleurs belles et féeriques ! ayant toutes pour mission de porter jusqu'au ciel, sous forme de parfums, le chant des Déesses :

---

(1) Décrite par Lewenhoeck et Tournefort. L'abeille s'enivre lorsqu'elle butine sur cette fleur.

(2) Le tournesol.

(3) Sorte d'aloès exhalant une forte odeur de vanille. Cette plante, cultivée autrefois dans le jardin du roi, à Paris, donne une fleur qui s'épanouit en juillet, se fane et meurt le même jour. (Voir le sonnet « Fleur séculaire », d'Hérédia.

(4) Sorte de lys d'eau, croissant dans le Rhône, dont la tige s'allonge, préservant ainsi la fleur pendant les crues du fleuve.

(5) La Jacinthe.

(6) Légende indienne suivant laquelle Cupidon naquit sur le Gange, dans une fleur flottante.

« Esprit ! toi qui habites le ciel profond, là où le terrible et « le beau rivalisent de beauté ! Au delà de la limite azurée de « l'étoile qui se détourne à la vue de ta barrière et de ton obs- « tacle, — barrière franchie par les comètes qui, déchues de « leur orgueil et précipitées de leur trône, demeurent à jamais « des esclaves et portent le feu — le feu rouge de leur cœur — « en une infatigable course, éternellement douloureuse. « O Dieu, toi qui vis dans l'Eternité, (car nous savons que tu « vis, nous sentons que tu es éternel) quel esprit nous révèlera « jamais ton front couvert d'ombre ? Bien que les hommes que « Nesace, ta messagère, a connus, se soient fait de ta nature « infinie une conception à leur image, ton vœu n'en est pas « moins accompli, oh, Dieu ! l'étoile a plané là-haut à travers « d'incessantes tempêtes, mais elle planait sous ton œil de feu ; « et ici, elle a plané en pensée, en pensée qui, seule, peut « s'élever jusqu'à ton empire et partager ton trône ; et ainsi, « grâce à la Fantaisie ailée, mon message est livré à sa des- « tinée, jusqu'au jour où son secret sera révélé aux abords des « cieux »

Elle se tut, et, toute intimidée, elle cacha sa joue brûlante parmi les lys, pour y chercher un abri contre l'ardeur de Son œil, car les étoiles tremblaient en présence de la Divinité. Elle se tenait immobile, retenant son souffle, parce qu'une voix remplissait solennellement l'air calme ! parce que l'oreille effrayée percevait une rumeur étouffée, — une rumeur de silence, — que les poètes rêveurs nomment la « musique des sphères ». Notre monde est un monde de mots : nous appelons la tranquillité « Silence », quoique ce mot soit le plus vide de tous. Toute la nature parle, et les choses idéales elles-mêmes laissent tomber des sons étranges, lorsqu'elles secouent leurs ailes imaginaires ; — mais dans le royaume d'en haut, il n'en est pas de même, car lorsque l'éternelle voix de Dieu y passe, les vents rouges se flétrissent dans le ciel !

« Qu'importe que dans les mondes qui parcourent des cycles « inappréciables à l'œil, enchaînés à un petit système et à un

« seul soleil, — où tout mon amour paraît folie et où la foule « croit toujours que mes terreurs n'ont d'autre cause que les « nuées orageuses, la tempête, le tremblement de terre ou la « fureur de l'Océan (Ah ! pourquoi me traversent-ils dans « mon chemin de colère ?) ; qu'importe, dis-je, que dans les « mondes qui ne connaissent qu'un unique soleil, les grains « de sable du Temps se fassent moins nombreux à mesure « qu'ils s'écoulent ? Cependant, la splendeur de ma conception, « je te la confie, pour que tu puisses porter mon secret à tra- « vers le ciel supérieur. Abandonne ta demeure de cristal « inhabitée et vole avec toute ta suite d'astres à travers le ciel « lunaire, (où vous vous séparerez tous les uns des autres, « comme des lucioles (1) dans une nuit Sicilienne) pour porter « à d'autres mondes une autre lumière ! Divulgue les secrets de « ton message aux orbes orgueilleux qui étincellent là-haut, — « et sois ainsi pour chaque cœur une barrière et une malédic- « tion, de peur que les étoiles ne tremblent devant le crime « de l'homme ! »

La vierge se leva dans la nuit jaune, en cette soirée éclairée par une seule lune ! — Sur terre, ne donnons-nous pas notre foi à un seul amour et n'adorons-nous pas une seule lune ? — Le lieu de naissance de la jeune Beauté n'en possédait pas davantage. Cette étoile jaune naquit en des heures assoupies ; comme une jeune fille, elle se leva de son autel de fleurs, puis elle suivit son chemin à travers les montagnes claires et la plaine obscure ; — mais elle ne quitta pas encore son royaume Theraséen. (2)

---

(1) J'ai souvent remarqué un mouvement particulier des lucioles : elles se réunissent ensemble, puis s'envolent comme d'un centre commun, suivant des rayons innombrables.

(2) Therasea, île mentionnée par Sénèque, qui, en un moment, surgit de la mer aux yeux des marins étonnés.

II

Au haut d'une montagne à la cime fleurie, semblable à celle que le berger, mollement étendu sur un lit de gazon et assoupi sous la lune au zénith, découvre, tout tremblant, lorsqu'il lève sa paupière alourdie, en murmurant d'effroi, à maintes reprises : « J'espère être pardonné » ; au haut d'une montagne à la cime rose, qui, s'élevant au loin dans l'éther incandescent, et, toute embrasée encore des feux du couchant, demeure longtemps visible et continue de luire, même à une heure très avancée, lorsque la lune fait danser son étrange et belle clarté, — à une telle hauteur se dressait, dans l'air léger, un palais aux colonnes resplendissantes, étincelant de marbre de Paros et doublement radieux là-bas, car son image flottait, renversée, sur les vagues lumineuses qui reflétaient aussi la jeune montagne en leur abîme. Son pavement était fait d'étoiles en fusion, pareilles à celles qui, mourantes, se détachent et tombent de la voûte d'ébène, semant de larmes d'argent leur propre drap funéraire et ornant ainsi les demeures du ciel. Sur ces hautes colonnes reposait, comme une couronne, un dôme retenu au ciel par des chaînes de lumière ; au faîte, s'ouvrant sur l'horizon de pourpre, on apercevait une baie taillée dans un diamant circulaire ; et les rayons émanés de Dieu descendaient par cette chaîne de météores et sanctifiaient doublement toute cette splendeur, sauf dans les courts instants où, passant entre l'Empyrée et cette baie, quelque impatient esprit secouait ses ailes sombres.

Du haut des piliers, les séraphins avaient sous leurs yeux les ténèbres de ce monde : au creux de chaque corniche, le long de chaque architrave, autour de chacun des chérubins sculptés — qui, dans l'ombre de leurs niches, avec leur regard de pierre étrangement fixe, semblaient de vraies statues Achaïennes en contemplation devant les choses terrestres, — se dissimulait cette teinte à la fois grise et verte, dont la Nature se plaît à voiler la tombe de la Beauté. Frises de Tadmor et de

Persépolis, de Balbec, et du tranquille et clair abîme de la belle Gomorrhe ! vous voilà maintenant recouvertes par les eaux, — et il est trop tard pour vous sauver !

Le bruit aime à se jouer dans les airs pendant les nuits d'été; ce qui en témoigne, c'est le murmure du gris crépuscule qui, jadis, était perçu en Chaldée, par l'oreille de maints étranges contemplateurs d'étoiles ; et jamais ce murmure n'échappe à celui qui observe la paisible tombée de la nuit et suit d'un œil pensif la chute lente des ténèbres obscurcissant l'horizon. — Et même ces formes, ces voix des choses immatérielles, ne sont-elles pas souvent palpables et sonores ?

Mais que se passe-t-il ? Quelqu'un approche, qui se meut harmonieusement. On perçoit d'abord un long battement d'ailes, puis une pause, enfin, un son prolongé éclate et meurt brusquement ; et voici que Nesace est de retour dans son palais. Ses joues sont rougissantes et son souffle haletant; elle s'est follement hâtée en sa course, et la ceinture qui s'enroulait autour de sa taille charmante s'est rompue par les battements précipités de son cœur. Parvenue au centre de la salle, elle s'arrête un instant pour reprendre haleine; la lumière féerique qui baise sa chevelure d'or voudrait se poser sur elle, mais ne peut que rejaillir plus étincelante !

De jeunes fleurs murmuraient mélodieusement, cette nuit, à l'oreille d'autres fleurs heureuses, — et les arbres chuchotaient entre eux ; les fontaines gémissaient musicalement en tombant dans les bosquets éclairés par les étoiles ou au milieu de vallons baignés de clair de lune ; un silence, cependant planait sur les choses matérielles, sur les fleurs, sur les cascades brillantes et même sur les ailes des anges, — et la seule musique évoquée en l'esprit était un refrain charmant de ce que chantait la vierge :

« Sous les campanules et les lianes, sous l'aubépine sauvage « qui abritent le dormeur contre les rayons de lune, — êtres « lumineux ! vous qui, les yeux mi-clos, songez aux étoiles « que votre étonnement a tirées des cieux jusqu'à les faire « surgir de l'ombre et descendre sur votre front, comme « les yeux de la vierge qui maintenant vous appelle, levez-« vous ! Quittez vos rêveries et les bosquets de violettes, et « consacrez au devoir ces heures éclairées par les astres pai-« sibles. Secouez votre chevelure humide de rosée, et chassez-en « l'haleine des baisers qui les imprègnent encore, (mais comment « les anges pourraient-ils être bénis sans vous, Amour !) « de ces baisers de véritable passion qui vous ont bercés dans « votre repos. Debout ! Secouez de vos ailes tout ce qui pour-« rait les retenir, car même, la rosée de la nuit pourrait en-« traver votre essor. Quant aux caresses de véritable amour, « que celles-là seules demeurent ! Sans doute, elles semblent « légères sur les cheveux, mais elles sont de plomb pour les « âmes ravies.

« Ligeia ! Ligeia ! ô ma très belle, toi dont l'idée, même « la moins délicate, s'exprime en mélodie ! Oh ! est-ce là ton « désir d'être bercée par les brises, où, capricieusement tran-« quille, — étendue sur la nuit, tel que dans les airs l'al-« batros solitaire, — de veiller avec ravissement à l'har-« monie de là-haut ?

« Ligeia ! partout où peut être ton image, nulle magie « ne séparera ta musique de toi. Tu as captivé bien des yeux « dans un sommeil plein de songes, mais sans cesse s'élèvent les « accords qui protègent ta vigilance. Le bruit de la pluie qui « d'un bond s'abat sur la fleur et y danse au rythme de l'ondée, « et le murmure que produit la croissance de l'herbe sont la « musique des choses; mais ce ne sont là, hélas ! que de pâles « copies. Eloigne-toi, va donc, ma bien-aimée, hâte-toi vers ces « sources qui ne sont jamais si claires que sous le rayon de la « lune, vers quelque lac solitaire qui sourit, en son rêve de « profond repos, aux innombrables archipels étoilés qui « constellent son sein ; là où de sauvages fleurs rampantes

« s'enchevêtrent et mêlent leurs ombres, dorment, sur ces rives,
« maintes jeunes vierges. Quelques-unes d'entr'elles ont
« quitté la fraîche clairière et se sont endormies avec l'abeille.
« Eveille-les, ô ma vierge, sur la lande comme sur la prairie.
« Va, souffle tout doucement à leur oreille, tandis qu'elles
« dorment encore, le rythme musical qu'elles attendent en
« leur assoupissement : car il n'est rien qui puisse tirer plus
« vite de son sommeil un ange endormi sous la froide lune,
« que ce charme qu'aucune influence magique ne peut rompre,
« que ce même rythme harmonieux qui l'a bercé durant
« son repos. »

A travers l'Empyrée, des esprits ailés, des anges et des séraphins apparurent, par milliers, comme de jeunes rêves planant encore d'un vol lent et presque assoupi ; des anges et des séraphins instruits en toutes choses, excepté en Science, — excepté en Science, laquelle, pareille à une perçante lumière, tombait pourtant avec le regard que Dieu jetait sur cette étoile, mais se trouvait réfractée au loin, à travers tes embûches, ô Mort ! — Et si l'erreur de ces anges était douce, leur mort était plus douce encore ; leur erreur était douce, parce que, si, même chez nous, le souffle de la Science ternit le miroir de notre joie, pour eux ce souffle serait comparable au brûlant simoun destructeur. Et que leur servirait-il de connaître que la Vérité n'est que mensonge, et qu'une amertume gît au fond de toute félicité ? Douce était donc leur mort ! Pour ces créatures privilégiées, mourir était la dernière, la suprême extase d'une existence complètement assouvie, et au delà de laquelle il ne devait y avoir aucune immortalité, mais seulement un sommeil conscient, bien différent de celui qui s'appesantit sur nous pendant la vie. Oh ! puisse mon âme infiniment lassée atteindre un jour cette région sublime, et y graviter entre deux éternités, celle du Ciel... et celle, plus lointaine encore, de l'Enfer ! (1)

---

(1) C'est ici même que se justifie le titre du poème : *Al Aaraaf*- ou Elaraf (voir Koran, VII) séjour des âmes qui, d'après l'eschatologie musulmane, se trouve placé entre le paradis et l'enfer. Poë fait de cette étoile une mystique patrie de l'idée de beauté.

Mais quels coupables esprits, attardés en un bosquet sombre, n'avaient pas entendu l'appel émouvant de cet hymne ? Ils étaient deux : un ange enlacé à sa tendre et séraphique fiancée... Aussitôt, ils furent précipités d'en haut : car le Ciel ne fait pas grâce à ceux que les battements de leur cœur empêchent d'entendre. — Où donc était l'amour, l'aveugle Amour, toujours si fidèle à l'austère Devoir ? Oh ! il ne fallait point le chercher parmi les cieux immenses : égaré et sans guide, l'amour était tombé au milieu « des larmes d'une douleur sans égale ». (1)

C'était un bel esprit celui qui tomba ; il était de ceux qui se plaisent à errer au bord des fontaines couvertes de mousse, de ceux qui ne se lassent point de contempler les brillantes féeries d'en haut ; c'était un rêveur épris de clair de lune et tout entier à son amour. Et en cela il n'est rien d'étonnant : chaque étoile ne semble-t-elle pas un œil dont le regard luit doucement sur les cheveux de la Beauté ? Nous dirons donc qu'à son cœur hanté d'amour et de mélancolie ces astres étaient sacrés, de même que chaque source recouverte par la mousse. La nuit — nuit de malheur pour lui, — l'avait surpris sur un rocher, au flanc d'une montagne escarpée qui s'élève sous le ciel solennel et domine dédaigneusement les mondes étoilés scintillant à ses pieds. Là, le jeune Angelo s'était assis à côté de son amante; e regard d'aigle de ses yeux noirs, fixé d'abord sur le firmament, se tourna bientôt vers sa douce compagne ; — mais alors ce regard descendit, tout tremblant, vers l'orbe de la Terre.

« Ianthe, très chère, — disait-il, — vois comme il est « faible ce rayon ! Quel charme pour nous de plonger notre « regard là-bas, si loin ! Elle ne m'apparaissait pas ainsi, « la terre, à la fin de cette belle soirée d'automne, lorsque,

(1) Allusion au vers de Milton : « There be tears of perfect moan.... » (là des larmes d'une parfaite douleur...)

« sans nul regret de l'adieu, je quittai ses demeures somptueuses.
« Cette soirée, — cette soirée, — je devrais bien me la rappeler: le
« soleil se mourait délicieusement sur Lemnos, sur les arabesques
« sculptées d'une salle dorée dans laquelle je me tenais couché,
« et sur les murs tendus de draperies, et sur mes paupières...
« Oh, l'oppressante lumière! Sous quel assoupissement lent mes
« paupières pâlies se refermèrent, voilant mes yeux encore
« tout remplis d'un doux rêve de fleurs, de brume et d'amour,
« d'un doux rêve pareil à celui qu'évoque le Gulistan de Saâdi,
« le poète persan... Oh, cette fuyante lumière! Je sombrai peu
« à peu en un sommeil sans souffle. Et pendant que je gisais
« prostré dans cet accablement, la Mort envahit tous mes
« sens, en cette île charmante, mais si doucement, si imper-
« ceptiblement que pas un cheveu de ma tête n'en fut effleuré,
« — et que rien ne put me révéler qu'Elle était là.

« Le dernier lieu que je foulai sur la terre, ce fut un orgueil-
« leux temple appelé Parthénon ; plus de beauté règne entre
« ses murs en colonnade que n'en recèle même ton sein brûlant.
« Mais lorsque le Vieux Temps libéra mon aile, je pris mon
« vol — tel un aigle du haut d'une tour — laissant en une
« heure bien des années fuir derrière moi. Tandis que je
« m'élevais ainsi, bercé par les brises aériennes, les jardins
« d'une moitié du globe m'apparurent, déroulant à ma vue
« leur longue suite de cités inhabitées et de régions désertes.
« Alors, douce Ianthe, ces beautés terrestres m'assaillirent de
« regrets et je souhaitai presque de retourner parmi les mortels!»

« — Mon Angelo ! Et pourquoi désirais-tu rester parmi les
« hommes ? Une demeure plus brillante ne t'était-elle pas
« réservée ici, embellie de pelouses plus verdoyantes que
« celles d'en bas ; ne devais-tu pas y trouver le charme d'une
« femme... et un amour passionné ? »

— « Mais écoute, chère Ianthe ! quand l'air si doux vint
« à me manquer, tandis que mon esprit ailé gagnait les pures

« régions d'en haut, peut-être mon cerveau eut-il le vertige,
« mais je crus voir le monde que je venais de quitter s'abîmer
« dans le chaos ; je le vis bientôt roulant dans l'espace, puis,
« brisé par l'ouragan, s'élancer comme une flamme à travers
« le ciel flamboyant. Alors, ma seule adorée, il me sembla que,
« cessant de planer, je redescendais, quoique beaucoup plus
« lentement que je ne m'étais élevé d'abord ; mais, dans ma
« chute tremblante à travers les rayons embrasés de lumière,
« les heures qui me séparaient de cette étoile d'or me paru-
« rent brèves, sans doute parce que la plus proche de toutes
« les étoiles était la tienne, — terrible étoile ! qui, au milieu
« d'une nuit de joie, vint, tel le rouge Dédale, (1) se montrer
« à la Terre effrayée. »

« C'est ici que nous nous sommes rejoints, et loin de moi la
« pensée de discuter la volonté de celle que j'adore. Nous nous
« sommes retrouvés, mon amour, quoique venant d'en haut,
« d'en bas, de tous les points de l'espace, comme les gaies
« lucioles de la nuit; et me voici enfin auprès de toi, sans que
« je cherche à m'en expliquer la raison, n'espérant d'autre
« récompense que le salut angélique que ma bien-aimée
« m'accorde comme un don octroyé par son Dieu. »

— « Mais, mon Angelo, le Temps blanchi déploya-t-il
« jamais son aile féerique sur un monde plus beau ! Et ce-
« pendant, son disque paraissait peu brillant naguère, car seul
« l'œil des anges pouvait en découvrir le fantôme dans les
« cieux, quand Al Aaraaf apprit pour la première fois, après
« avoir franchi la mer étoilée, que c'était vers cet astre qu'il
« dirigerait sa course. Mais quand sa gloire s'épanouit au ciel,
« telle une Beauté se dévoilant tout d'un coup à la vue d'un
« mortel, nous nous arrêtâmes devant l'héritage des hommes,
« et ton étoile se prit à trembler, — comme la Beauté a cou-
« tume de le faire alors !»

---

(1) Allusion à la légende mythologique :
Dédale et son fils Icare s'enfuirent de Crète, et, au moyen d'ailes qu'ils s'étaient fabriquées, traversèrent la mer Egée.

Et devisant de la sorte, les amants trompaient les longues heures de la nuit qui pâlissait, pâlissait sans cesse et n'amenait pourtant pas le jour. — Mais, soudain, ils furent précipités d'en haut : car le Ciel refuse toute espérance à ceux que le battement de leurs cœurs empêche d'entendre.

1829.

FIN DES POÈMES

NOTES SUR LES POÈMES

ULALUME

D'après certains documents particuliers, Stéphane Mallarmé nous apprend que Poë écrivit ce poème dans l'automne qui suivit la mort de sa femme Virginie : « A Fordham, près de sa maison était une avenue de grands arbres : il passait des heures à aller et venir d'un bout à l'autre, songeant à son suprême isolement et interrogeant le Futur, pour savoir si les lointains gardaient encore pour lui quelque rayon d'espoir ou d'amour en la profondeur sinistre de leur ombre. Une de ces promenades solitaires faites dans l'octobre désolé de sa plus immémoriale année, minuit était passé depuis longtemps sans qu'il y prît garde et les cadrans des étoiles déjà parlaient du matin quand il vit à l'horizon oriental la planète Vénus, étoile à croissant d'espoir et d'amour, monter, entrant dans la constellation du Lion, — « Monter à travers la caverne du Lion — avec l'amour dans ses yeux lumineux ».

« Pendant un instant béni, espérant à l'encontre de l'espoir, il la salua ainsi qu'au nom d'un bonheur susceptible d'être encore : jusqu'à ce qu'il découvrit que la planète se levait juste au dessus du sépulcre de Virginie. Alors, accablé par cette superstition de remords qui semble l'avoir toujours visité quand ses pensées se détournaient de quelque rêve de bonheur renouvelé, vers le souvenir d'un amour perdu, il s'écrie : — « Ah ! quel démon m'a vers ces lieux tenté !»

Citons aussi le jugement que M. Emile Lauvrière, dans son étude magistrale, a porté sur cette pièce : « Elle est pleine d'humanité cette énigmatique poésie, et de la plus émouvante... Tout ce lugubre paysage fantastique où l'accablante désolation d'un automne sans vie pèse sur de ténèbreux marais hantés de monstres sinistres, n'est-ce pas le funèbre décor qui convient

à un cœur flétri, tout débordant de douleur, comme un volcan éteint déborde de laves et de scories ! N'est-ce pas le fatal séjour d'une âme paralysée qui, défaillante, se complaît en ces funèbres scènes familières inconsciemment créées de ses délires, peuplées de ses chimères, animées de sa mourante vie ? Du fond de ces mortelles ténèbres luit, pourtant, encore une vague aube nébuleuse que répand un astre symbolique ; et voilà que l'âme dédoublée de Poë se reprend une fois de plus à hésiter, toute angoissée, entre l'espoir et la peur ; mais devant elle surgit une tombe où se lit un nom, et ce nom trop cher est à lui seul un irrévocable arrêt de désespoir. Non, il n'y a plus d'espérance, plus de joie ; c'en est fait de la lumière comme du bonheur : toute cette nature en deuil n'est bien qu'un monde de ténèbres et de cendres où un cruel démon entraîne perfidement une pauvre âme hantée. Ah ! oui, le cœur peut, maintenant se glacer et mourir. »

POUR ANNIE

« A-t-on jamais plus fortement exprimé la lassitude de vivre qu'en ces pauvres strophes inégales dont les indolents anapestes semblent coupés au hasard du vers, au gré des capricieuses rimes tour à tour négligées ou superflues ? Jamais, pas même dans *Ulalume*, la pensée incohérente ne s'est répétée de façon plus fantasque, apparemment insoucieuse de ses reprises, de ses arrêts, de ses développements impuissants, de ses lassantes complaisances. A quoi bon l'effort désormais ? La vie n'est qu'une fièvre, une dévorante fièvre qui brûle et affole le cerveau, une affreuse fièvre dont les horribles battements de cœur sont pires que des souffrances, puisqu'aux cris et aux sanglots qu'ils arrachent ils ajoutent l'écœurement. Heureusement que la mort, la bonne mort conquérante, en a généreusement donné l'infaillible remède ! La voilà donc enfin apaisée, elle aussi, cette terrible torture de la soif plus forte que la vie dont elle n'est qu'une fonction cruelle. « Oui,

je vais mieux, je vais mieux enfin, car j'ai bu d'une eau qui étanche toute soif. » Quelle joie en ces mots ! Quel soulagement en ce pauvre corps dolent ! Quelle paix bienheureuse en cette douce chambre mortuaire ! Il est enfin venu, le someil, le vrai sommeil, ce bon sommeil dont doutait si sottement Hamlet. Plus de fatigues désormais : délicieusement inerte, repose insensible le cadavre ; plus de bruit, si ce n'est un murmure d'eau plus berceur qu'un chant de nourrice ; plus de sensations, si ce n'est l'assoupissant parfum des fleurs funèbres; plus rien, ni tentations tyranniques, ni harcelants soucis ; plus rien, ni l'agitation de la gloire, ni les cruautés de l'amour, ces dernières duperies de l'homme ; plus rien que l'ombre fidèle d'une bien-aimée qui, tendrement, comme un tout petit enfant, vous endort au rythme berceur de ses angéliques prières, dans la chaste volupté de ses bras caressants, sous la douce lueur de ses beaux yeux rayonnants d'amour... » (Emile Lauvrière. *Ed. Poë, sa vie et son œuvre*).

AL AARAAF

M. Emile Lauvrière a cru pouvoir commenter ainsi cet original poème dont l'obscurité demeure proverbiale : (1)

« Si obscur que soit ce sujet, il n'est pas douteux que Poë « a voulu nous y donner l'expression symbolique d'une de « ses idées maitresses qui, née de l'extase, devait le hanter « toute sa vie : c'est par la Beauté que nous communions avec « Dieu, c'est par la Beauté que nous sommes préservés des « défaillances morales. N'a-t-il pas dit de l'extase, qu'elle est « un symbole de ce qui sera en d'autres mondes, un gage que « par la Beauté Dieu donne à ceux qui autrement seraient « entraînés par les passions de leur cœur ? Il semble bien que « dans ce poème, Poë ait eu à cœur de montrer cette double « influence intellectuelle et morale du Beau : il veut révéler le « monde surnaturel et il en exclut les êtres passionnés. Voilà « pourquoi, personnification de la Beauté, Nesace est la

« messagère de Dieu aux hommes comme au reste du monde ;
« c'est sa divine influence qu'a naguère ressentie notre planète
« illuminée sur ses collines d'Achaïe. C'est en dépit d'elle que
« les hommes persistent à se représenter la divinité à leur
« propre image ; c'est avec le secours de son alliée, la Fantaisie
« ailée, que nous pouvons approcher des secrets du Ciel ; c'est
« par l'intervention de sa bien-aimée compagne, l'Harmonie,
« que nous pouvons nous éveiller à la suprême félicité de
« l'extase qui clôt si dignement les vies lasses. L'amour ne
« vaut point ce divin sentiment : car l'amour est aveugle,
« car l'amour est lourdement matériel, il entrave tout essor
« suprême vers la lumière, et ses caresses, qui semblent si
« légères aux corps humains, sont de plomb pour les âmes
« ravies. C'est ainsi que ce fils de la terre, Angelo qui n'est que
« l'idéalisation même de Poë, Angelo, ce contemplateur
« des lueurs d'en haut, ce rêveur de clair de lune, succombe :
« un amour passionné l'entraîne en bas et lui dérobe le Ciel.»

---

(1) *Edgar Poë, sa vie et son œuvre,* par Emile Lauvrière. Paris Alcan éditeur, 1904.

FIN DES NOTES

THÉATRE

SCENES DE POLITIAN

DRAME EN VERS

I

A Rome : une salle dans un Palais

ALESSANDRA et CASTIGLIONE, puis DI BROGLIO

ALESSANDRA

Tu es triste, Castiglione ?

CASTIGLIONE

Triste ! Point du tout. Oh ! je suis l'homme le plus heureux de Rome ! Quelques jours encore, et tu seras mienne, ne le sais-tu pas, mon Alessandra ? Oh ! je suis très heureux !

ALESSANDRA

Il me semble que tu as une singulière façon de montrer ton bonheur ! — De quoi souffres-tu, mon cousin, pour soupirer de la sorte ?

CASTIGLIONE

Ai-je soupiré ? Je ne m'en suis pas aperçu. C'est là une sotte, très sotte façon que j'ai, lorsque je suis *très* heureux. Ai-je donc soupiré ? (*Il soupire.*)

ALESSANDRA

Oui, tu n'es pas bien portant. Tu as beaucoup trop mené joyeuse vie ces derniers temps, et je suis fâchée de le constater. Les longues veilles et le vin, Castiglione, finiront par te ruiner! Tu es déjà tout changé, tes yeux sont hagards... Crois-moi, rien n'est plus préjudiciable à la santé que les veilles et le vin.

CASTIGLIONE (*d'un air réfléchi.*)

Rien, ma belle cousine, rien — pas même une profonde douleur, — n'use plus le corps que les débauches et le vin. Je m'amenderai.

ALESSANDRA

Fais-le ! Mon plus grand désir est de te voir abandonner ta société bruyante ; et puis, ces viles liaisons conviennent mal à l'héritier du vieux Di Broglio et au mari d'Alessandra.

CASTIGLIONE

Je les abandonnerai.

ALESSANDRA

Tu fais bien de le vouloir, c'est d'ailleurs ton devoir. Soigne davantage aussi ta tenue et ton équipage. Tu es trop simple pour ton rang élevé et ta position. Il ne faut pas négliger les apparences.

CASTIGLIONE

J'y veillerai.

ALESSANDRA

Prends-y garde ! Il faut prêter plus d'attention, seigneur, à une tenue convenable. Tu manques beaucoup de dignité.

CASTIGLIONE

Beaucoup, beaucoup, oh ! je manque vraiment beaucoup de dignité.

ALESSANDRA (*avec hauteur.*)

Tu te moques de moi, seigneur.

CASTIGLIONE (*distraitement.*)

Douce, gentille Lalagé ! (1).

ALESSANDRA

Est-ce possible ! Je lui parle et il répond à Lalagé ! Seigneur Comte ! (*lui posant la main sur l'épaule.*) Rêves-tu ? — Sûrement il se trouve mal ! Qu'as-tu, seigneur ?

CASTIGLIONE (*tressaillant.*)

Cousine ! belle cousine ! Je supplie qn'on me pardonne : en vérité je ne suis pas bien ! Otez votre main de dessus mon épaule, je vous en prie. Cet air est accablant ! Madame, voici le Duc !

DI BROGLIO (*entrant.*)

Mon fils, j'ai des nouvelles à te donner ! — Eh quoi ? Qu'y a-t-il ! — (*voyant Alessandra*) — Nous faisons la moue ?

---

(1) *Dulce ridentem Lalagen amabo, dulce loquentem.*,. (*Horace.*)

Embrasse-la, Castiglione ! embrasse-la donc ! Et faites bien vite la paix entre vous, je le veux. Voici des nouvelles qui vous concernent tous deux : Politian est attendu à tout moment dans Rome, Politian, Comte de Leicester ! Il assistera au mariage. C'est sa première visite dans la ville impériale.

ALESSANDRA

Quoi ! Politian de Bretagne, le comte de Leicester ?

DI BROGLIO

Lui-même, mon enfant. Il assistera au mariage. Cet homme est encore jeune, mais il est déjà vieux de renommée. Je ne l'ai point vu, mais tout le monde en parle comme d'un prodige ; ne brille-t-il pas dans les arts, dans les armes, et par ses richesses et par sa haute naissance. Il sera de nos invités.

ALESSANDRA

J'ai beaucoup entendu parler de ce Politian. Il est gai, volage et frivole, — n'est-ce pas ? Et peu livré à la réflexion ?

DI BROGLIO

Loin de là, mon enfant, Aucune branche de la philosophie, si abstraite soit-elle, ne lui est étrangère. Il est, certes, des plus savants.

ALESSANDRA

C'est très étrange. J'ai connu quelques personnes qui ont vu Politian et recherché sa société, mais elles ne m'en ont parlé que comme de quelqu'un menant follement la vie et buvant la coupe du plaisir jusqu'à la lie !

CASTIGLIONE

Ce sont des propos ridicules ! Moi qui ai vu Politian et qui puis me vanter de le connaître, j'affirme qu'il n'est ni savant ni

joyeux : c'est un rêveur, un homme fermé aux passions communes.

DI BROGLIO

Mes enfants, nos avis différent, voilà tout. Sortons, allons goûter la fraîcheur du jardin. Ai-je rêvé, ou ai-je vraiment entendu dire que Politian est d'un caractère mélancolique ?

(*Ils sortent.*)

II

A Rome : — *Un appartement de dame avec une fenêtre ouverte et donnant sur un jardin.* LALAGÉ, *en grand deuil, lisant à une table sur laquelle il y a des livres et un miroir. Au fond, on voit la* domestique JACINTA, *appuyée avec insouciance sur une chaise.*

LALAGÉ

Jacinta, est-ce toi ?

JACINTA (*avec impertinence.*

Oui, Madame, je suis ici.

LALAGÉ

Je ne savais pas, Jacinta, que vous attendiez. Asseyez-vous ! — que ma présence ne vous trouble pas. — Asseyez-vous donc, car je suis humiliée, fort humiliée.

JACINTA (*a part.*)

Il est temps. (*Elle s'assied de côté sur la chaise, appuye son coude sur le dossier et regarde sa maîtresse avec mépris, pendant que* LALAGÉ *continue sa lecture.*)

LALAGÉ

« Sous un autre climat, dit-il, croissait une brillante fleur d'or, « mais point dans ce sol ! »

(*elle s'arrête, tourne quelques pages, puis continue.*)

« Là, nul hiver tardif, ni neige, ni pluie, mais un Océan, pour « rafraîchir à jamais l'humanité, où passe le souffle frais des « vents d'occident. » O, belle ! très belle, combien semblable à ce que mon âme enivrée prend pour le Ciel ! O heureuse terre ! (*elle s'arrête un instant.*) Elle mourut !... La jeune fille mourut ! O vierge encore plus heureuse qui pouvais mourir ! — Jacinta !

JACINTA) *ne répond pas et* LALAGÉ *continue.*)

De nouveau ! — un même conte, qui parle d'une belle dame ayant existé par delà la mer ! — Ainsi parle un certain Ferdinand, dans cette pièce : — « Elle mourut jeune. » — un certain Bossola lui répond : « je ne le pense pas, car son infortune « semble avoir duré tant d'années. » — Oh, malheureuse dame ! — Jacinta ! (*toujours pas de réponse.*) Voici un conte plus sombre encore, mais semblable, oh ! très semblable dans sa détresse, à celui de cette reine d'Egypte qui conquit si facilement un millier de cœurs... et perdit le sien, à la fin. Elle mourut. Ainsi se termine l'histoire. Et ses demoiselles d'honneur se penchèrent sur elle et versèrent des larmes ; deux charmantes demoiselles portant des noms gracieux. Eiros et Charmion ! Arc-en-ciel et Colombe !— Jacinta !

JACINTA (*avec humeur.*)

Madame qu'y a-t-il ?

LALAGÉ

Tu serais tout aimable, ma bonne Jacinta, de descendre à la bibliothèque et de m'y chercher les Saints Evangélistes.

JACINTA

Bah ! (*elle sort.*)

LALAGÉ

S'il existe un baume pour les âmes meurtries, c'est en Galaad, c'est là qu'il est ! Pour la nuit de mon trouble amer, ce serait une rosée, « une rosée bien plus douce que celle qui est suspendue comme des chaînes de perles sur la colline d'Hermon. »
(*Jacinta rentre et jette un volume sur la table.*)

JACINTA

Voilà le livre, madame (*à part.*) Elle est vraiment bien ennuyeuse.

LALAGÉ (*avec étonnement.*)

Que dis-tu, Jacinta ? T'ai-je fait quelque chose pour te chagriner ou te contrarier ainsi ? — J'en suis fâchée. Car tu m'as servie longtemps et tu m'as toujours été fidèle et respectueuse. (*elle reprend sa lecture.*)

JACINTA (*à part.*)

Je ne puis croire qu'elle possède encore des bijoux. Non, non, elle me les a tous donnés.

LALAGÉ

Que dis-tu, Jacinta ! Mais j'y pense à présent, ne m'as-tu pas parlé dernièrement de ton mariage ! Comment se porte le brave Ugo ? Et à quand la cérémonie ? Ne puis-je rien faire pour toi ? Y a-t-il encore quelque chose dont tu penses avoir besoin, Jacinta ?

JACINTA

S'il y a encore quelque chose ! (*à part.*) Cela me regarde. Je suis sûre, madame, que vous n'avez nul besoin de me jeter constamment ces bijoux à la tête.

LALAGÉ

Les bijoux, Jacinta ! En vérité, Jacinta, je n'y pensais pas en ce moment.

JACINTA

Oh ! cela se peut-il ? Mais cependant, je l'aurais juré. Après tout, Ugo ne dit-il pas que la bague est fausse, car il est convaincu que le comte Castiglione n'aurait jamais donné un vrai diamant à une personne telle que vous, et d'ailleurs, je suis certaine, madame, que vous ne pouvez avoir besoin de bijoux *maintenant.* — oh ! mais je l'aurais juré.

(*elle sort.*)

LALAGÉ (*fondant en larmes et appuyant sa tête sur la table, puis, après une courte pause, la relevant.*)

Pauvre Lalagé ! Et en être venue là ! Ta servante !... Mais courage, ce n'est qu'une vipère que tu as caressée et qui te pique jusqu'à l'âme ! (*prenant le miroir.*) Ah ! voici du moins un ami, qui fut trop ton ami en les jours passés, — un ami qui ne te trompera point. Beau et fidèle miroir ! dis-moi maintenant (car tu le peux) un conte, un joli conte, et ne te soucie pas qu'il soit plein de tristesse. — Il me répond, il parle d'yeux cernés, de joues ridées et d'une beauté depuis longtemps défunte... il me rappelle la Joie enfuie... l'Espoir, le divin Espoir enseveli dans l'urne et dans la tombe ! Maintenant, d'un ton plus bas, solennel et douloureux, mais très perceptible, il évoque une tombe ancienne, s'ouvrant prématurément pour une vierge en ruine. Beau et fidèle miroir ! tu ne mens pas !

Toi, du moins, tu n'as aucun but de lucre, aucun cœur à briser. Castiglione mentait, lui, quand il me disait qu'il m'aimait. Toi tu es sincère ! Lui mentait ! mentait ! mentait !

(*pendant qu'elle parle, un moine entre dans l'appartement et s'approche inaperçu.*)

LE MOINE

Tu as un refuge dans le ciel, douce fille ! Songe aux choses éternelles ! Livre ton âme à la pénitence et prie !

LALAGÉ (*se levant brusquement.*)

Je ne puis prier ! — Mon âme est en guerre avec Dieu ! Les bruits effrayants de la gaîté d'en bas troublent mes sens. — Va ! je ne puis prier. Les effluves printaniers du jardin me hantent ! Ta présence m'attriste. Va-t-en ! ta robe de prêtre me remplit de terreur, ton crucifix d'ébène me remplit d'épouvante et d'horreur !

LE MOINE

Songe à ton âme précieuse!

LALAGÉ

Et toi, songe à mes jours d'enfance ! Songe à mon père et à ma mère dans le Ciel ! Songe à notre demeure familiale si paisible, avec son ruisseau qui murmurait devant le seuil ! Songe à mes petites sœurs ! — Songe à elles, et songe à moi ! Songe à mon amour constant et à ma foi, — à ses vœux, — à ma ruine. Songe, oh ! songe à mon inexprimable misère ! Va-t'en !... Mais non, reste, reste donc ! Que me parlais-tu de prière et de pénitence ? Ne me parlais-tu pas aussi de foi et de vœux devant l'autel ?

LE MOINE

Si.

LALAGÉ

C'est bien. Il est un vœu qui doit être fait, un vœu sacré, impérieux et urgent, un vœu solennel !

LE MOINE

Ma fille, ce zèle est bien.

LALAGÉ

Père, ce zèle est tout autre que bien ! As-tu le crucifix qui convient à ce vœu ? Un crucifix sur lequel je puisse jurer ce vœu sacré ?

(*il lui présente le sien.*)

Oh ! non, pas celui-là, non ! jamais ! (*frissonnant.*)

Pas celui-là ! Pas celui-là ! — Je te le dis, saint homme, tes vêtements et ta croix d'ébène m'épouvantent ! Arrière ! j'ai un crucifix ; moi-même je possède mon crucifix ! Je pense qu'il est juste que l'acte et le vœu, — le symbole et le témoin de l'acte, — soient semblables, père !

(*tirant un poignard avec la garde en forme de croix et le brandissant.*)

Voici la croix avec laquelle un vœu comme le mien est écrit au Ciel !

LE MOINE

Tes paroles révèlent la démence, ma fille, et ton dessein est insensé. Tes lèvres sont livides.... tes yeux sont hagards... Ne tente pas la colère divine ! Arrête-toi avant qu'il soit trop tard Oh ! ne sois pas, ne sois pas téméraire. Ne prononce pas ce serment. Oh ! ne le jure point !

LALAGÉ

C'est juré !

III

Un appartement dans un palais.

POLITIAN et BALDAZZAR

BALDAZZAR

Allons, secoue-toi, Politian ! Tu ne dois pas t'abandonner, non vraiment tu ne t'abandonneras pas à ces caprices. Sois toi-même ! Débarrasse-toi de ces fantaisies oisives dont tu es entouré, et mets-toi à vivre, car en ce moment tu meurs !

POLITIAN

Non pas, Baldazzar ! il est très certain que je vis.

BALDAZZAR

Politian, cela me fait de la peine de te voir ainsi.

POLITIAN

Baldazzar, je regrette beaucoup d'être un sujet d'affliction pour toi, mon cher ami. Ordonne-moi, seigneur, ce que tu voudrais que je fisse. Si tel est ton désir, je secouerai cette nature que j'ai héritée de mes ancêtres et que j'ai sucée avec le lait maternel. Ordonne-moi, seigneur, et je ne serai plus Politian, mais quelqu'un d'autre.

BALDAZZAR

Aux camps, alors, — aux camps — au sénat ou aux camps.

POLITIAN

Hélas ! Hélas ! Il y a un lutin qui me suivrait même là ! Il y a un lutin qui, même là, m'a déjà suivi. Il y a... Mais quelle est cette voix ?

BALDAZZAR

Je ne l'ai pas entendue. Je n'ai entendu d'autre voix que la tienne, et son écho...

POLITIAN

Alors, c'est que j'ai rêvé.

BALDAZZAR

Ne donne pas ton âme aux rêves : les camps, la cour te conviennent. La renommée t'attend ; la gloire t'appelle, mais tu ne veux pas entendre sa voix de clairon ; tu préfères écouter des sons imaginaires et des voix de fantômes.

POLITIAN

C'est une voix de fantôme ! Tu ne l'as donc pas entendue ?

BALDAZZAR

Je ne l'ai pas entendue.

POLITIAN

Ah ! tu ne l'as pas entendue ! Baldazzar, ne me parle plus, à moi, Politian, de tes camps et de tes cours. Oh ! je suis malade, malade, malade même à en mourir, de toutes ces vanités creuses et sonores de la terre habitée ! Sois patient avec moi ! N'avons-nous pas été enfants ensemble, camarades d'école, — et maintenant nous sommes amis ; mais nous ne le serons plus longtemps, car tu ne tarderas pas à me rendre un doux et cher devoir en suivant mon convoi lorsque l'on me conduira à la cité éternelle, et alors une Puissance, une Puissance auguste, bienveillante et suprême te relèvera de tout autre devoir envers ton ami,

BALDAZZAR

Que dis-tu ? Mais c'est là une énigme affreuse, et que je ne veux pas comprendre.

POLITIAN

Mais maintenant que le Destin s'approche et que les heures jettent leur dernier soupir, les grains de sable du temps se changent en poussière d'or et m'éblouissent, Baldazzar. Hélas ! Hélas ! Je ne puis mourir ayant au cœur une aussi exquise aspiration vers le beau que celle qui me dévore. Il me semble que l'air est plus embaumé que jamais..... de douces mélodies flottent sur les ailes de la brise... la terre entière semble se parer d'un charme plus rare... et la lune rayonne d'un éclat plus paisible à travers le ciel..... Ecoute ! écoute donc ! me diras-tu encore que tu ne l'entends pas maintenant, Baldazzar ?

BALDAZZAR

Non, je t'assure, je ne l'entends pas.

POLITIAN

Ne pas l'entendre ! — Ecoute maintenant !... Ecoute ! C'est bien là le murmure le plus faible et cependant le plus doux que jamais oreille humaine entendit ! Une mélodieuse voix féminine, toute chargée de douleur ! Baldazzar, cette voix m'oppresse comme un charme ! Encore,... encore !... comme un charme qui solennellement m'envahirait au plus profond du cœur ! Cette voix si poignante, je ne l'ai certes jamais entendue... et cependant je ne jurerais pas que ces notes vibrantes n'ont pas été celles qui m'ont bercé aux premiers jours de mon enfance !

BALDAZZAR

Moi-même je l'entends à présent. Silence !... Si je ne me trompe, la voix vient de cette croisée, là-bas ; de cette croisée

que tu peux apercevoir d'ici, et qui appartient au palais du duc. Le chanteur habite sans doute sous le toit de son Excellence ; et ne serait-ce pas par hasard cette Alessandra dont il parlait, la fiancée de Castiglione, son fils et héritier ?

POLITIAN

Silence ! — Elle s'élève de nouveau !

LA VOIX (*très faiblement.*)

« Et ton cœur est-il assez fort
« Pour m'abandonner ainsi,
« Moi qui t'ai aimé si longtemps
« Dans la richesse et le deuil ?
« Et ton cœur est-il assez fort
« Pour m'abandonner ainsi ;
« — Dis non. Dis non ! »

BALDAZZAR

C'est une chanson anglaise, et je l'ai souvent entendu chanter en la joyeuse Angleterre, mais jamais aussi plaintivement. Ecoute ! écoute ! la voici qui reprend.

LA VOIX (*plus distinctement.*)

« ...Est-il assez fort
« Pour m'abandonner ainsi,
« Moi qui t'ai aimé si longtemps
« Dans la richesse et le deuil ?
« Et ton cœur est-il assez fort
« Pour m'abandonner ainsi ?
« — Dis non. Dis non ! »

BALDAZZAR

Elle s'est tue et tout est silence.

POLITIAN

Non, *tout n'est pas* silence !

BALDAZZAR

Descendons.

POLITIAN

Descends, Baldazzar, va !

BALDAZZAR

Il se fait tard. Le duc nous attend. Ta présence est attendue dans la salle en bas. Qu'as-tu, comte Politian

LA VOIX (*distinctement.*)

« Moi qui t'ai aimé si longtemps
« Dans la richesse et le deuil,
« Ton cœur est-il assez fort ?
« — Dis non. Dis non ! »

BALDAZZAR

Descendons ! —Il est temps, Politian. Jette ces fantaisies au vent. Rappelle-toi, je t'en prie, que ton maintien avait dernièrement une certaine apparence de rudesse envers le duc. Secoue-toi et rappelle-toi !

POLITIAN

Me rappeler ! Je sais, je sais. Va devant ! Je me rappelle. — *sortant*) — Descendons. Crois-moi, je donnerais volontiers toutes les terres de mon comté pour voir le visage caché derrière cette croisée là bas, « pour contempler ce visage voilé, et entendre une fois encore ce langage silencieux. »

BALDAZZAR

Laisse-moi te prier, seigneur, de descendre avec moi. Le duc pourrait s'offenser. Descendons.

LA VOIX (*fortement.*)

« — Dis non. Dis non ! »

POLITIAN (*à part.*)

C'est étrange ! C'est très étrange : la voix semblait répondre à mon désir et me commander de rester !

(*s'approchant de la fenêtre.*)

Douce voix ! J'obéis et sûrement je resterai. Maintenant, que ceci soit de la fantaisie, par le ciel ! ou que ce soit le destin, non je ne descendrai pas. Baldazzar, veuille m'excuser auprès du duc, mais je ne descendrai pas ce soir.

BALDAZZAR

Le bon plaisir de ta seigneurie sera respecté. Bonne nuit, Politian.

POLITIAN

Bonne nuit, mon ami, bonne nuit.

IV

Les jardins d'un palais. — Au clair de lune.

LALAGE, POLITIAN

LALAGÉ

Et tu me parles d'amour, Politian, à *moi ?* Tu parles d'amour à Lalagé ? — Ah, malheur, ah, malheur à moi ! Cette moquerie m'est très cruelle, très cruelle vraiment !

POLITIAN

Ne pleure pas ! oh ! ne sanglote pas ainsi ! Tes larmes amères me rendront fou. Oh ! ne te désole pas, Lalagé. Console-toi ! Je sais, — je sais tout, et cependant, je parle d'amour. Regarde-moi, très brillante et belle Lalagé ! Tourne tes yeux vers moi ! Tu me demandes si je puis te parler d'amour, sachant ce que je sais, ayant vu ce que j'ai vu. Tu me poses cette question, et je te réponds ainsi, ainsi, le genou plié, je te réponds.

(*s'agenouillant.*)

Douce Lalagé, *je t'aime — je t'aime — je t'aime* ; à travers le bien et le mal, — à travers la joie et la douleur, *je t'aime.* Une mère ayant son premier né sur les genoux ne tressaille pas d'un amour plus intense que celui que j'éprouve pour toi. Et sur l'autel de Dieu, en aucun temps et sous aucun climat, ne brûle un feu plus saint que celui qui brûle maintenant pour toi dans mon âme.

(*se levant.*)

Même pour tes malheurs, je t'aime ; même pour tes malheurs, pour ta beauté et tes malheurs.

LALAGÉ

Hélas, comte hautain, tu t'oublies toi-même, en te souvenant de moi ! Comment la déshonorée Lalagé pourrait-elle demeurer dans le manoir de tes pères, parmi les jeunes filles pures et sans reproche de ta princière lignée? Comment deviendrais-je ton épouse, avec un souvenir souillé ? Mon nom brûlé et ruiné, comment s'allierait-il avec l'honneur ancestral de ta famille, et avec ta gloire ?

POLITIAN

Ne me parle pas de gloire. Je hais, j'exècre ce nom ; j'abhorre cette chose décevante et idéale. N'es-tu pas Lalagé, et moi Politian ? Est-ce que je ne t'aime point, n'es-tu pas belle ? — Qu'avons-nous besoin de plus ? Ah ! la gloire ! N'en parlons plus maintenant. Par tout ce que j'ai de plus sacré et de plus

solennel, — par tous mes désirs maintenant, par toutes mes craintes ensuite, — par tout ce que je méprise sur terre et tout ce que j'espère au ciel, il n'est pas une action dont je m'honorerai davantage, que de me moquer pour toi de cette même gloire et de la fouler aux pieds. Qu'importe, qu'importe, ma très belle et ma très chère, que nous descendions, sans honneurs et oubliés, dans la poussière, si nous y descendons ensemble ? Descendre ensemble ! — et alors, alors peut-être...

LALAGÉ

Pourquoi t'arrêtes-tu, Politian ?

POLITIAN

Et alors, peut-être, nous lever ensemble, Lalagé, et errer dans les paisibles séjours étoilés des bénis, y errer toujours !

LALAGÉ

Pourquoi t'arrêtes-tu, Politian ?

POLITIAN

Et toujours *ensemble... ensemble...*

LALAGÉ

Maintenant, comte de Leicester ! tu *m'aimes*, et dans le fond de mon cœur, je sens que tu m'aimes vraiment.

POLITIAN

O Lalagé ! (*se jetant à genoux.*) et toi m'aimes-tu

LALAGÉ

Ecoute ! Silence ! Dans la nuit de ces arbres là-bas, il m'a semblé voir passer une forme.., une forme spectrale, solennelle,

et lente, et silencieuse, solennelle et silencieuse, — comme l'ombre terrible de la conscience.

(*Elle traverse la scène et revient.*)

Je m'étais trompée, Politian, ce n'était qu'une branche gigantesque balancée par le vent d'automne !

POLITIAN

Ma Lalagé, mon amour ! pourquoi t'émouvoir ? Pourquoi pâlis-tu ? Non, la conscience elle-même, et bien moins encore une ombre à qui tu la fais ressembler, ne devrait ébranler ainsi un esprit ferme. Mais vraiment le vent de la nuit est frais, et ces branches mélancoliques jettent des ténèbres sur toutes choses.

LALAGÉ

Politian ! Toi qui me parles d'amour, connais-tu le pays dont tout le monde parle à présent : un pays nouvellement découvert par un Gênois, à mille lieues d'ici dans l'Occident vermeil ? Une terre féerique de fleurs, de fruits et de lumière, de lacs cristallins, de forêts toujours ombreuses, et de montagnes élevées dont les cimes sont toujours rafraîchies par les libres vents du ciel. L'air qu'on y respire ne serait-il pas le Bonheur maintenant et la Liberté plus tard, dans les jours à venir ?...

POLITIAN

Oh ! veux-tu, veux-tu que nous nous en allions vers ce paradis, ma Lalagé ? Veux-tu y voler avec moi ? Là, tout souci sera oublié ; la Douleur ne nous y suivra point, et Eros sera tout pour nous. Et alors la vie m'appartiendra, car je vivrai pour toi et dans tes yeux. Tes yeux ne s'empliront plus de larmes, mais les Joies radieuses t'obéiront et l'ange Espoir te suivra toujours ; et je m'agenouillerai devant toi, et je t'adorerai, et je t'appellerai mon adorée, mon unique, ma très belle, mon amour, ma femme, mon tout. Oh ! veux-tu, Lalagé, veux-tu y voler avec moi ?

LALAGÉ

Une action doit s'accomplir, — Castiglione vit !

POLITIAN

Et il mourra ! (*Il sort.*)

LALAGÉ (*après une pause.*)

Et il mourra ! — Hélas ! Castiglione mourir ? Qui a prononcé ces paroles ? Où suis-je ? Qu'as-tu dit, Politian ? Tu n'es pas parti, tu n'es pas encore parti, n'est-ce pas, Politian ? Je *sens* que tu n'es pas parti, — et pourtant je n'ose regarder de peur de ne pas te voir ; tu ne *pouvais* pas partir avec de tels mots sur tes lèvres... oh ! parle-moi, laisse-moi entendre ta voix, un mot, un seul mot qui me dise que tu n'es pas parti... une seule phrase qui me dise combien tu méprises, combien tu hais ma faiblesse de femme. Oh, non tu n'es pas parti, n'est-ce pas ? Oh ! parle-moi ! Je *savais* que tu ne voulais pas partir ! Je comprenais bien que tu ne voudrais pas, que tu ne pourrais pas, que tu *n'oserais* pas partir... Misérable, tu n'es donc pas parti... tu te moques de moi ! Et ainsi je te surprends, ainsi !... Ah ! il est parti, il est parti, parti, parti,... Où suis-je ? C'est bien, c'est très bien ; pourvu que la lame soit acérée,.. que le coup soit sûr, c'est très bien, c'est *très* bien, hélas ! hélas !

V

Les faubourgs. — POLITIAN *seul, puis* BALDAZZAR, *et ensuite* CASTIGLIONE.

POLITIAN

Ma faiblesse augmente. Je suis las, et je crains beaucoup de devenir malade ; pourtant, il ne me faudrait pas mourir

avant d'avoir vécu ! — Arrête, arrête encore quelque temps ta main, ô Azraël ! Puissant Prince des ténèbres et de la tombe, oh, prends pitié de moi ! Oh ! pitié de moi ! ne me fais pas mourir maintenant, avant que ne fleurisse mon paradisiaque espoir ! Accorde-moi de vivre encore, encore un peu de temps ; c'est moi qui supplie pour obtenir la vie... moi qui, il n'y a pas longtemps, ne demandais qu'à mourir ! — Que dit le Comte ?

(*Baldazzar entre.*)

BALDAZZAR

Que ne connaissant aucune cause de querelle ou d'animosité entre le Comte Politian et lui, il décline ton cartel.

POLITIAN

Qu'as-tu dit ? Quelle réponse m'as-tu apportée, brave Baldazzar ? Oh ! de quels capiteux parfums le zéphyr m'arrive chargé, de ces bosquets là-bas ! Voilà bien le plus beau jour, ou le plus digne de l'Italie, sur ma parole, que des yeux mortels aient vu ! — Qu'a dit le Comte ?

BALDAZZAR

Que lui, Castiglione, ne connaissant aucune animosité existante, ou aucune cause de querelle entre ta seigneurie et lui, il ne peut accepter le défi.

POLITIAN

C'est très vrai. Tout cela est très vrai. Quand as-tu vu, seigneur, quand as-tu vu, Baldazzar, dans la froide et peu géniale Angleterre que nous avons tout dernièrement quittée, un ciel aussi calme que celui-ci, aussi entièrement libre de tout vilain nuage ? — Alors, il a dit... ?

BALDAZZAR

Rien de plus, mon seigneur, que ce que je t'ai rapporté ; le Comte Castiglione refuse de se battre, parce qu'il n'existe aucune cause de querelle.

POLITIAN

Oui, c'est vrai, tout cela est très vrai. Tu es mon ami, Baldazzar, et je ne l'oublie pas, rends-moi un service : veux-tu retourner auprès de cet homme et lui dire que moi, Comte de Leicester, je le tiens pour un misérable. Je t'en prie, dis-lui cela ; après quoi, il sera fort juste que le Comte ait un sujet de querelle.

BALDAZZAR

Mon seigneur ! mon ami !

POLITIAN (*à part.*)

C'est lui-même, il vient. (*haut.*) Tu raisonnes bien. Je sais ce que tu voudrais dire : — ne pas envoyer le message. C'est bien ! j'y songerai, je ne l'enverrai pas. Maintenant, je t'en prie, laisse moi. Quelqu'un vient ici, avec qui j'ai à m'entretenir d'affaires des plus secrètes.

BALDAZZAR

Je m'en vais. Demain, nous nous rencontrerons, n'est-ce pas, au Vatican ?

POLITIAN

Oui, au Vatican.

(*Baldazzar sort*)

CASTIGLIONE (*entrant.*)

Le Comte de Leicester ici !

POLITIAN

Je suis le comte de Leicester, et tu vois bien, n'est-ce pas, que je suis ici.

CASTIGLIONE

Mon seigneur, quelque étrange, quelque singulière méprise, un malentendu, sans doute est advenu ; dans la chaleur de la colère, tu as été poussé à m'adresser, par lettre, des mots inexplicables, à moi, Castiglione, et tu m'as fait porter ton message par Baldazzar, duc de Surrey. Rien que je sache ne peut te donner raison dans cette affaire, car je ne t'ai nullement offensé. Eh bien, ai-je raison ? C'était une méprise, n'est-ce pas ? Sans doute, nous tous, nous errons parfois.

POLITIAN

Dégaine, scélérat, et ne bavarde plus.

CASTIGLIONE

Hein ? dégainer ? Moi, un scélérat ! Allons, comte orgueilleux. défends-toi !

(*il dégane.*)

POLITIAN (*dégainant.*)

Ainsi je te voue à une tombe expiatoire, à une tombe prématurée, au nom de Lalagé !

CASTIGLIONE. (*laissant tomber son épée et reculant jusqu'au fond de la scène.*)

De Lalagé ? Arrête ta main sacrilége ! Arrière, dis-je Arrière, je ne me battrai pas avec toi. Vraiment, je ne l'ose

POLITIAN

Ah ! tu ne te battras avec moi, dis-tu, seigneur Comte ? Serai-je insulté ainsi ? Maintenant. c'est bien ; tu as dit que tu *n'osais pas ?* Ah ! ah !

CASTIGLIONE

Je n'ose pas, je n'ose pas... arrête ta main ! avec ce mon chéri sur tes lèvres, je ne me battrai pas avec toi, je ne puis je n'ose...

POLITIAN

Maintenant, par la Vierge, je te crois lâche !

CASTIGLIONE

Quoi ? Lâche ! Allons donc !
(*Il ramasse son épée et s'avance vers Politian en trébuchant, mais avant de l'atteindre, il se ravise et tombe à genoux aux pieds du Comte*).

Hélas, mon seigneur, c'est vrai, ce n'est que trop vrai. En une telle cause, je suis le plus grand des lâches. Oh ! aie pitié de moi !

POLITIAN (*profondément ému*).

Hélas ! J'ai vraiment pitié de toi.

CASTIGLIONE

Et Lalagé ?

POLITIAN

Scélérat ! Lève-toi et meurs !

CASTIGLIONE

Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Oh ! laisse-moi mourir comme me voici, le genou ployé. Il me convient de mourir en cette profonde humiliation. Car dans le combat, je ne lèverai pas la main contre toi, Comte de Leicester. Frappe-moi au cœur.

(*il découvre sa poitrine.*)

Ici rien n'arrêtera ton arme. Frappe au cœur! Je ne veux pas me battre avec toi.

POLITIAN

Maintenant, par la Mort et l'enfer ! Ne suis-je pas, ne suis-je pas, gravement, terriblement tenté de te prendre au mot ? Mais écoute-moi, seigneur, ne pense pas m'échapper ainsi. Prépare-toi à recevoir une insulte en public, sous les yeux des citoyens. Je te suivrai comme un esprit vengeur ; je te poursuivrai jusqu'à la mort. Devant ceux que tu aimes, devant Rome entière, je te cracherai au visage, misérable, je te cracherai ta lâcheté au visage, entends-tu ? Ah ! tu ne veux pas te battre avec moi ! Eh bien, tu mens, tu te battras malgré toi !

(*il sort.*)

CASTIGLIONE

Maintenant, vraiment, tout cela est juste, très équitable et très juste, ô ciel vengeur!

1835.

FIN DE POLITIAN

LE

PRINCIPE POÉTIQUE

(*Conférence faite par Edgard Poë en* 1844.)

En parlant du Principe poétique, je n'ai pas la prétention d'être complet ou profond. En discutant à l'aventure de ce qui constitue l'essence de ce que l'on appelle Poésie, mon but principal est d'attirer l'attention sur quelques-uns des petits poèmes anglais ou américains qui sont le plus de mon goût, ou qui ont laissé sur mon imagination l'empreinte la plus marquée. Par *petits poèmes* j'entends, naturellement, des pièces assez courtes. Et ici, qu'il me soit permis, en commençant, de dire quelques mots d'un principe assez particulier, qui, à tort ou à raison, a toujours exercé une certaine influence sur les jugements critiques que j'ai émis sur la poésie. Je soutiens qu'il n'existe pas de long poème ; que ces mots « *un long poème* » constituent simplement une contradiction dans les termes.

Il est à peine utile d'observer qu'un poème ne mérite ce nom qu'autant qu'il émeut l'âme en l'élevant. Car la valeur d'un poème est en raison directe de sa puissance d'émouvoir et d'élever. Mais toutes les émotions, en vertu d'une nécessité psychique, sont transitoires. La dose d'émotion qui convient à un poème pour justifier ce titre, ne saurait se soutenir dans une composition de longue étendue. Au bout d'une demi-

heure au plus, cette émotion s'affaiblit et tend à disparaître ; — une réaction s'opère, et dès lors le poème, de fait, cesse d'être un poème.

Ils ne sont pas rares, sans doute, ceux qui ont éprouvé quelque difficulté à concilier cet axiome critique, « que *le Paradis Perdu* de Milton doit être admiré religieusement d'un bout à l'autre », avec l'impossibilité où nous nous trouvons de conserver, durant la lecture entière, le haut degré d'enthousiasme que cet axiome suppose. En réalité, ce grand ouvrage ne peut être réputé poétique, que si, perdant de vue la condition vitale de l'Unité qu'exige toute œuvre d'art, nous le considérons simplement comme une série de petits poèmes détachés. Si, pour sauver cette Unité, — c'est-à-dire la totalité d'effet ou d'impression qu'il produit, — nous le lisons (comme il le faudrait alors) tout d'un trait, cette lecture ne pourra avoir d'autre résultat que de nous faire passer alternativement de l'enthousiasme à l'abattement. A certains passages, où nous sentons une véritable poésie, succèdent, inévitablement, des platitudes qu'aucun préjugé critique ne saurait nous forcer d'admirer. Mais si, après avoir parcouru l'ouvrage en son entier, nous le relisons, laissant de côté le premier livre pour commencer par le second, nous serons tout surpris de trouver admirable ce que nous condamnions auparavant, — et condamnable ce qu'auparavant nous ne pouvions trop admirer Il s'ensuit que l'effet final, total et absolu du poème épique le meilleur même qui soit sous le soleil, est nul — c'est là un fait incontestable.

Si nous passons à *l'Illiade*, à défaut de preuves positives nous avons au moins d'excellentes raisons de croire que, dans l'intention de son auteur, elle ne fut qu'une série de pièces lyriques ; si l'on veut y voir une intention épique, tout ce que je puis dire alors, c'est que l'œuvre repose sur un sentiment imparfait de l'art. L'épopée moderne n'est qu'une imitation de ce prétendu modèle épique ancien, mais une imitation maladroite et aveugle. Mais l'époque de ces méprises artistiques est passée. Si, autrefois, un long poème a pu passer pour réellement populaire, — ce qui est peu probable, — il n'en est pas moins certain qu'il n'en peut plus être ainsi à présent.

Que l'étendue d'une œuvre poétique soit, toutes chose

égales d'ailleurs, la mesure de son mérite, c'est là assurément une proposition assez absurde, — quoique nous en soyons redevables à nos Revues trimestrielles. Assurément, il ne peut y avoir dans la seule étendue, abstraitement considérée dans le volume d'un ouvrage, rien qui ait pu exciter une admiration si prolongée de la part de ces taciturnes pamphlets ! Une montagne, sans doute, peut nous inspirer l'émotion du sublime par le seul sentiment de grandeur physique qu'elle éveille ; mais quel est le lecteur qui soit impressionné de cette façon par la grandeur matérielle de *la Colombiade* elle-même ? Les Revues du moins ne nous ont pas encore enseigné le moyen de l'être. Il est vrai qu'elles ne nous invitent pas encore d'une façon formelle à estimer Lamartine au pied carré, ou Pollock à la livre ; — et cependant quelle autre conclusion tirer de leurs rodomontades sur « l'effort soutenu du génie » ? Si par un « effort soutenu », un petit monsieur a accouché d'un poème épique, nous sommes tout disposés à lui tenir franchement compte de l'effort... si toutefois cela en vaut la peine ; mais qu'il nous soit au moins permis de ne pas apprécier l'œuvre par l'effort. Il faut espérer que le sens commun préfèrera, à l'avenir, juger l'œuvre d'art par l'impression et l'effet qu'elle produit, et non par le temps qu'elle met à produire cet effet ou par la somme d'« effort soutenu » qu'il a fallu pour atteindre cette impression. La vérité est que la persévérance est une chose, et le génie une autre, et toutes les Revues périodiques de la terre ne parviendront pas à nous le faire oublier. En attendant, on ne peut se refuser à reconnaître l'évidence de ma proposition et celle des considérations qui l'appuient. En tout cas, si elles passent généralement pour des erreurs condamnables, il n'y a pas là de quoi compromettre gravement leur vérité.

D'autre part, il est clair qu'un poème peut pécher par excès de brièveté. Une brièveté excessive dégénère en épigramme. Un poème trop court peut produire çà et là un vif et brillant effet ; mais non un effet profond et durable. Il faut à un sceau un temps de pression suffisant pour s'imprimer sur la cire. Béranger a écrit quantité de choses piquantes et émouvantes, mais, en général, ce sont choses trop légères pour laisser une empreinte profonde dans l'attention publique, et ainsi, les

créations de son imagination, comme autant de plumes aériennes, n'ont apparu que pour être emportées par le vent.

Un exemple remarquable de ce que peut produire une brièveté exagérée pour compromettre un poème et l'empêcher de devenir populaire, c'est l'exquise petite *Sérénade* que voici :

« Je m'éveille de rêver de toi, dans le premier doux sommeil de la nuit,
« lorsque les vents retiennent leur souffle et que rayonnent les brillantes
« étoiles ; je m'éveille de rêver de toi, et un esprit a guidé mes pas, — qui
« sait comment ? — vers la fenêtre de ta chambre, douce amie !

« Les brises errantes se pâment sur ce sombre et silencieux courant ; les
« odeurs du champac s'évanouissent comme de douces pensées en un rêve ;
« la complainte du rossignol meurt sur son cœur, comme je dois mourir
« sur le tien, ô ma bien-aimée !

« Oh ! Soulève-moi du gazon ! Je meurs, je m'évanouis, je succombe !
« Laisse ton amour pleuvoir en baisers sur mes lèvres et mes paupières
« pâlies ! Ma joue est froide et blanche, hélas ! Mon cœur bat vite et fort ;
« oh ! presse-le une fois encore contre le tien, où il doit se briser enfin. »

Ces vers, quoique écrits par un poète tel que Shelley, ne sont peut-être familiers qu'à un petit nombre de lecteurs. Tout le monde appréciera cette chaleur d'une imagination à la fois si délicate et si éthérée ; mais nul ne la sentira aussi pleinement que celui qui vient de sortir des doux rêves de la bien-aimée pour se plonger dans l'air parfumé d'une nuit d'été australe.

Un des poèmes les plus achevés de Willis, le meilleur à mon avis qu'il ait jamais écrit, a dû, sans doute à ce même excès de brièveté, de ne pas occuper la place qu'il mérite, tant aux yeux des critiques que devant l'opinion populaire.

« Les ombres s'étendaient le long de Broadway, à l'heure toute proche
« du crépuscule. Et lentement une belle dame s'y promenait en son orgueil.
« Elle se promenait seule ; mais d'invisibles esprits marchaient à son côté.

« Sous ses pas, la Paix charmait la terre, et l'Honneur enchantait l'air ;
« et tous les passants la regardaient avec complaisance et l'appelaient

« bonne autant que belle, car elle gardait avec un soin jaloux tous les dons « que Dieu lui avait accordés.

« Elle gardait avec soin ses rares beautés, méprisant les amoureux « passionnés et sincères. Car son cœur était insensible à tout : il ne battait « que pour l'or. Et les riches ne venaient pas lui faire la cour. Mais quel « honneur pour des charmes à vendre, si les prêtres se chargent du marché!

« Maintenant, elle marchait et semblait plus belle encore, vierge éthérée, « pâle comme un lis. Et elle était entourée maintenant d'un cortège invi- « sible, capable de désespérer l'âme. Entre le Désir et le Mépris, elle mar- « chait délaissée, et rien ne pouvait la sauver.

« Aucun pardon maintenant, pour rasséréner son front, ne peut implorer « la paix de ce monde ; car pendant que la prière égarée de l'amour s'est « dissipée dans l'air, son cœur de femme s'est donné libre carrière ! Et le « péché pardonné par Christ dans le ciel sera toujours maudit par l'homme!»

Nous avons quelque peine à reconnaître, dans cette composition, le Willis qui a écrit tant de « vers de société ». Non seulement cette pièce est richement idéale, mais elle est pleine d'énergie et respire une chaleur, une sincérité de sentiment évidente, qu'on chercherait en vain dans tous les autres ouvrages de cet auteur.

Pendant que la manie épique — l'idée que pour avoir du mérite en poésie, la prolixité est indispensable, — disparaissait peu à peu depuis quelques années de l'esprit du public, en vertu même de son absurdité, nous avons vu lui succéder une autre hérésie d'une fausseté trop palpable pour être longtemps tolérée ; mais pendant la courte période qu'elle a duré, cette nouvelle erreur a plus fait à elle seule pour la corruption de notre littérature poétique que tous ses autres ennemis réunis. Je veux dire l'hérésie du *Didactique*. Il est admis, implicitement et explicitement, directement et indirectement, que la fin dernière de toute poésie est la Vérité. On va jusqu'à proclamer que tout poème doit inculquer une morale et que c'est par celle-ci qu'il faut apprécier le mérite poétique d'un ouvrage. Nous autres Américains surtout, nous avons patronné cette heureuse idée, et c'est particulièrement à nous, Bostoniens,

qu'elle doit son entier développement. Nous nous sommes mis dans la tête, qu'écrire un poème uniquement pour l'amour de la poésie, et reconnaître que tel a été notre dessein en l'écrivant, c'est avouer que le vrai sentiment de la dignité et de la force de la poésie nous fait radicalement défaut, — alors que, en réalité, nous n'avons qu'à rentrer un instant en nous-mêmes, pour découvrir aussitôt qu'il n'existe et ne peut exister d'œuvre plus absolument estimable, plus suprêmement noble, qu'un vrai poème, un poème *per se*, un poème qui n'est que poème et rien de plus, un poème écrit pour le pur amour de la poésie.

Avec tout le respect que m'inspire la Vérité, respect aussi grand que celui qui ait jamais pu faire battre une poitrine humaine, je voudrais cependant limiter en une certaine mesure ses moyens d'inculcation. Je voudrais les limiter pour les renforcer, au lieu de les affaiblir en les multipliant. Les exigences de la Vérité sont rigoureuses. Elle n'a aucune sympathie pour les fictions. Tout ce qu'il y a de plus indispensable dans le Chant est précisément ce dont elle a le moins souci. C'est la réduire à l'état de pompeux paradoxe que de l'enguirlander de perles et de fleurs. Pour acquérir toute sa force, une vérité a plutôt besoin de la sévérité que des efflorescences du langage. Ce qu'elle veut, c'est que nous soyons simples, précis, élégants ; elle exige de la froideur, du calme, de l'impassibilité. En un mot, nous devons observer autant que possible à son égard l'état d'esprit le plus directement opposé à l'état poétique. Bien aveugle serait celui qui ne saisirait pas les différences radicales qui creusent un abîme entre les moyens d'action de la Vérité et ceux de la Poésie. Il faudrait être irrémédiablement enragé de théorie, pour persister, en dépit de ces différences, à vouloir réconcilier l'irréconciliable antipathie existant entre la Poésie et la Vérité.

Si nous divisons le monde de l'esprit en ses trois parties les plus visiblement distinctes, nous avons l'Intellect pur, le Goût et le Sens moral. Je mets le Goût au milieu, parce que c'est précisément la place qu'il occupe dans l'esprit. Il se relie intimement aux deux extrêmes, et n'est séparé du Sens moral que par une si faible différence qu'Aristote n'a pas hésité à placer quelques-unes de ses opérations parmi les vertus mêmes. Cependant, l'*office* de chacune de ces facultés se distingue par

des caractères suffisamment tranchés. De même que l'Intellect recherche le Vrai, le Goût nous révèle le Beau, et le Sens moral ne s'occupe que du Devoir. Tandis que la Conscience nous enseigne l'obligation du Devoir, et que la Raison nous en montre l'utilité, le Goût se contente d'en déployer les charmes, déclarant la guerre au Vice uniquement sur le terrain de sa difformité, de ses disproportions, de sa haine pour la convenance, la proportion, l'harmonie, en un mot, pour la Beauté.

Un immortel instinct, ayant des racines profondes dans l'esprit de l'homme, c'est donc le sentiment du Beau. C'est ce sentiment qui est la source du plaisir qu'il trouve dans les formes infinies, les sons, les parfums, les sensations. Et de même que le lis se reproduit dans l'eau du lac, ou les yeux d'Amaryllis dans son miroir, ainsi nous trouvons dans la simple reproduction orale ou écrite de ces formes, de ces sons, de ces parfums, une double source de joie. Mais cette simple reproduction ne constitue pas la poésie. Celui qui se borne à chanter, même avec le plus grand enthousiasme, ou à reproduire avec la plus vivante fidélité de description les formes, les sons, les parfums, les couleurs et les sentiments qui lui sont communs avec le reste de l'humanité, celui-là, dis-je, n'aura encore aucun droit à ce divin nom de poète. Il lui reste encore quelque chose à atteindre. Nous sommes dévorés d'une soif inextinguible, et il ne nous a pas montré les sources cristallines seules capables de la calmer. Cette soif fait partie de l'Immortalité de l'homme. Elle est en même temps une conséquence et un signe de son existence éternelle. Elle est le désir de la phalène pour l'étoile. Elle n'est pas seulement l'appréciation des beautés qui sont sous nos yeux, mais un effet passionné pour atteindre la Beauté d'en haut. Inspirés par une prescience extatique des gloires d'au delà de la tombe, nous luttons, en essayant de multiples combinaisons, au milieu des choses et des pensées du Temps, pour atteindre une portion de cette Beauté dont les vrais éléments n'appartiennent peut-être qu'à l'éternité. Alors, quand la Poésie, ou la Musique, le plus exaltant des modes poétiques, nous a fait fondre en larmes, nous pleurons, non comme le suppose l'abbé Gravina, par excès de plaisir, mais par suite d'un chagrin positif, impétueux, impatient, que nous ressentons de notre impuissance à saisir *main-*

tenant sur cette terre, une fois et pour toujours, ces joies divines et enchanteresses, dont nous n'atteignons, *à travers* le poème, ou *à travers* la musique, que de courtes et vagues lueurs.

C'est cet effort suprême pour saisir la Beauté surnaturelle — effort provenant d'âmes normalement constituées, — qui a donné au monde tout ce qu'il a jamais été capable à la fois de comprendre et de sentir en Poésie.

Naturellement, le Sentiment poétique peut revêtir différents modes de développement : la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Danse, — la Musique, surtout, — et dans un sens tout particulier et fort large, l'art des Jardins. Notre sujet doit se limiter à envisager la manifestation du sentiment poétique par le langage. Et ici, qu'il me soit permis de dire quelques mots du rythme. Je me contenterai d'affirmer que la Musique dans ses différents modes de mesure, de rythme et de rime, a en poésie une telle importance, que ce serait folie de vouloir se passer de son secours, sans m'arrêter à rechercher ce qui en constitue l'essence absolue. C'est peut-être en Musique que l'âme atteint de plus près la grande fin à laquelle elle aspire si violemment, quand elle est inspirée par le Sentiment poétique : la création de la Beauté supérieure. Il se peut que cette fin sublime soit, en réalité, de temps en temps atteinte ici-bas. Il nous est arrivé souvent de sentir, tout frémissant de volupté, qu'une harpe terrestre venait de faire vibrer des notes non étrangères aux anges. Aussi est-il hors de doute que c'est dans l'union de la Poésie et de la Musique, dans son sens populaire, que nous trouverons le plus large champ pour le développement des facultés poétiques. Les anciens Bardes et Trouvères avaient des avantages dont nous ne jouissons plus ; et Thomas Moore, chantant ses propres poésies, achevait ainsi fort légitimement de leur donner leur véritable caractère de poèmes.

Pour récapituler, je définirais donc en peu de mots la poésie du langage : *une Création rythmique de la Beauté.* Son unique arbitre est le goût. Celui-ci n'a avec l'Intellect ou la Conscience que des relations collatérales. Il ne peut avoir qu'accidentellement quelque chose de commun, soit avec le Devoir, soit avec la Vérité.

Quelques mots d'explication sont toutefois nécessaires

Ce plaisir qui est à la fois le plus pur, le plus élevé et le plus intense des plaisirs, provient, je le soutiens, de la contemplation du Beau. Ce n'est que dans la contemplation de la Beauté qu'il nous est possible d'atteindre cette élévation enivrante, cette émotion de l'âme que nous reconnaissons comme étant le sentiment poétique et qui se distingue si facilement de la Vérité, qui n'est que la satisfaction de la Raison, et de la Passion qui n'est que l'émotion du cœur. C'est donc la Beauté — en y comprenant le sublime, — qui est l'objet du poème, en vertu de cette règle élémentaire de l'Art, que les effets doivent jaillir aussi directement que possible de leurs causes : personne du moins n'a osé nier que l'élévation particulière dont nous parlons soit un but plus facilement atteint dans un poème. Il ne s'ensuit nullement, toutefois, que les excitations de la Passion, ou les préceptes du Devoir ou même les leçons de la Vérité, ne puissent trouver place dans un poème et avec avantage ; tout cela peut, accidentellement, servir de différentes façons le dessein général de l'ouvrage ; mais le véritable artiste trouvera toujours le moyen de les subordonner à cette Beauté qui est l'atmosphère et l'essence réelle du Poème.

Je ne saurais mieux commencer la série des quelques poèmes sur lesquels je désire appeler l'attention, qu'en citant ici la pièce de Longfellow, intitulée l'*Epave :*

« Le jour s'enfuit des cieux, et les ténèbres tombent des ailes de la Nuit,
« comme une plume tombe emportée de l'aile d'un aigle en son vol.

« J'aperçois les lumières du village, brillant à travers la pluie et la brume,
« et un sentiment de tristesse m'envahit, auquel mon âme ne peut résister.

« Un sentiment de tristesse et d'angoisse qui n'a rien de la douleur, et
« qui ne ressemble au chagrin que comme le brouillard ressemble à la pluie.

« Viens, lis-moi quelque poème, quelque simple complainte, dictée par
« le cœur, qui calme cette émotion sans repos et bannisse les pensées du
« jour.

« Non pas des grands maîtres anciens, ni des bardes sublimes, dont l'écho
« des pas lointains retentit à travers les corridors du Temps.

« Car, de même que les accords d'une musique martiale, leurs puissantes « pensées font songer aux labeurs et aux fatigues sans fin de la vie ; — et ce soir j'aspire au repos.

« Lis-moi quelque humble poète, dont les chants ont jailli de son « cœur comme les averses jaillissent des nuages d'été, ou les larmes des « paupières ;

« Quelque humble poète qui, à travers de longs jours de labeur et des « nuits sans repos, n'a cessé d'entendre en son âme la musique de merveil- « leuses mélodies.

« De tels chants ont le pouvoir d'apaiser la pulsation sans repos du « souci, et descendent comme la bénédiction qui suit la prière.

« Puis lis, dans le volume favori, le poème de ton choix, et prête à la « rime du poète la beauté de ta voix.

« Et la nuit se remplira de musique, et les soucis qui infestent le jour « replieront leurs tentes comme les Arabes, et s'enfuiront, comme eux, en « silence. »

— Sans beaucoup de frais d'imagination, ces vers ont été admirés à bon droit pour leur délicatesse d'expression. Quelques-unes de leurs images ont beaucoup d'effet, telle, par exemple celle-ci : « *ces bardes sublimes, dont l'écho des pas lointains retentit à travers les corridors du Temps.* »

L'idée du dernier quatrain est aussi très saisissante. Toutefois, le poème dans son ensemble, est surtout admirable par l'*insouciance* gracieuse de son mètre, si bien en rapport avec le caractère des sentiments, et surtout avec le laisser-aller du ton général. Il a été longtemps de mode de regarder ce laisser-aller, ce naturel dans le style littéraire, comme un naturel purement apparent, et en réalité comme un point difficile à atteindre. Cependant, il n'en est point ainsi : un ton naturel n'est difficile qu'à celui qui s'appliquerait à l'éviter toujours, à être toujours en dehors de la nature.

Parmi les petits poèmes de Bryant, aucun ne m'a laissé une plus vive impression que celui, intitulé *Juin*, dont je ne cite ici qu'une partie :

« Là, à travers les longues, longues heures d'été, la lumière d'or s'épan-
« drait, et de jeunes herbes drues et des groupes de fleurs se dresseraient
« dans leur beauté ; le loriot construirait son nid et dirait sa chanson
« d'amour, tout près de mon tombeau ; le nonchalant papillon s'y arrête-
« rait, et l'on y entendrait la bonne ménagère abeille et l'oiseau-mouche.

« Et les clameurs joyeuses qui viennent du village vers le milieu du jour
« ou les chansons des jeunes filles, sous la lune, mêlées d'un éclat de rire de
« fée ! Et dans la vapeur dorée du soir, les amoureux fiancés se promenant
« en vue de mon humble monument ! Si mes vœux étaient comblés, la
« scène gracieuse qui m'entoure n'aurait pas de spectacle ni de rumeur
« plus tristes.

« Je sais, je sais que je ne verrais pas les glorieuses merveilles de la
« saison ; pour moi, son éclat ne rayonnerait point, et je ne me bercerais
« plus de son étrange musique ; mais si les amis que j'aime venaient pleurer
« autour du lieu de mon sommeil, ils n'auraient point hâte de s'en aller ;
« de douces brises, les fleurs, les chansons et la lumière les retiendraient
« près de ma tombe.

« Tout cela porterait à leurs cœurs attendris la pensée de ce qui a été,
« et leur parlerait de celui qui ne peut plus partager la joie de la scène envi-
« ronnante ; de celui qui pour toute joie, sous l'éclat illuminant le circuit
« des collines embellies par l'été, n'a que celle-ci : que son tombeau est
« vert ; — et ils désireraient profondément, pour réjouir leurs cœurs,
« entendre une fois encore sa voix vivante. »

Le rythme de cette pièce est, pour ainsi dire, voluptueux ; on ne saurait lire rien de plus mélodieux. Ce poème m'a toujours causé une impression profonde. L'intense mélancolie qui perce, malgré tout, à la surface des gracieuses pensées du poète chantant joyeusement sur son tombeau, nous fait tressaillir jusqu'au fond de l'âme — et dans ce tressaillement se retrouve la plus véritable élévation poétique. L'impression qu'il nous laisse est celle d'une voluptueuse tristesse. Si, dans les compositions qui vont suivre, on rencontre un ton plus ou moins analogue à celui-là, qu'on se rappelle que cette teinte accusée de tritesse est inséparable (comment ou pourquoi ? je ne le sais) de toutes les manifestations de la vraie Beauté. Mais c'est comme dit le poète : « un sentiment de tritesse et d'angoisse,

« qui n'a rien de la douleur, et qui ne ressemble au chagrin que « comme le brouillard ressemble à la pluie. »

Cette teinte de tritesse apparaît clairement même dans un poème plein de fantaisie et de brio, le *Toast* d'Ed. Coote Pinkney :

« Je remplis cette coupe à celle qui est faite de beauté pure, — une « femme, de son gracieux sexe l'évident parangon ; à qui les plus purs « éléments et les douces étoiles ont donné une forme si belle que, semblable « à l'air, elle appartient moins à la terre qu'au Ciel.

« Chacun de ses accents est une douce musique qui lui est propre, sem- « blable à celle des oiseaux du matin ; et quelque chose de plus suave que « la mélodie habite toujours en ses paroles, qui sont les révélations de son « cœur, et qui coulent de ses lèvres comme les abeilles chargées de miel « qu'on voit sortir de la rose.

« Pour elle, les affections, semblables à des songes, sont la mesure de ses « heures ; ses sentiments ont la flagrance et l'arome des jeunes fleurs ; et « d'aimables passions, souvent changeantes, la remplissent si bien, qu'elle « semble tour à tour leur propre image, — l'idole des années défuntes !

« Un seul regard de sa face radieuse laisse une empreinte dans la mémoire, « et de sa voix, qui fait écho dans les cœurs, un long retentissement doit « demeurer à jamais. Et le souvenir, tel que celui qui me reste d'elle, me la « rend si chère, qu'à l'approche de la mort, mon dernier soupir ne sera pas « pour la vie, mais pour elle.

« J'ai rempli cette coupe à celle qui est faite de beauté pure, — une « femme, de son gracieux sexe l'évident parangon. A elle ! Et s'il y avait « sur terre un peu plus de pareils êtres, cette vie ne serait plus que poésie, « et la lassitude un mot ! »

Le malheur de Pinkney fut d'être né trop loin dans le sud. S'il avait été des nôtres, il est probable qu'il eût été mis au premier rang des lyriques américains. Le poème que nous venons de citer est d'une beauté toute spéciale ; quant à l'élévation poétique qui s'y trouve, elle se rattache surtout à notre sympathie pour l'enthousiasme du poète. Nous lui pardonnons

ses hyperboles en considération de la chaleur évidente avec laquelle elles sont exprimées.

Je n'avais nullement le dessein de m'étendre sur les mérites des morceaux que je devais vous lire. Ils parlent assez éloquemment pour eux-mêmes. Boccalini nous raconte que Zoïle faisant un jour devant Apollon la critique amère d'un admirable livre, le dieu l'interrogea sur les beautés de l'ouvrage. Zoïle répondit qu'il ne s'occupait que des défauts. Sur quoi, Apollon, lui mettant en main un sac de blé non vanné, le condamna pour sa punition à en enlever toute la paille.

Cette fable s'adresse admirablement aux critiques ; mais je ne suis pas bien sûr que le dieu fût dans son droit. Il me semble qu'il se méprenait grossièrement sur les vraies limites des devoirs de la critique. L'excellence, dans un poème surtout, participe du caractère de l'axiome et n'a besoin que d'être présentée pour être évidente par elle-même. Ce n'est plus de l'excellence, si elle a besoin d'être démontrée telle. Et par conséquent, faire trop particulièrement ressortir les mérites d'une œuvre d'art, c'est admettre que ce ne sont pas des mérites.

Parmi les *Mélodies* de Thomas Moore, il en est une dont le remarquable caractère poétique semble avoir fort singulièrement échappé à l'attention. Cette pièce, d'une intense énergie d'expression, n'est surpassée par aucun passage de Byron. Dans deux vers de cette pièce, le sentiment semble condenser dans toute sa puissance la divine passion de l'Amour, — sentiment qui peut-être a trouvé son écho dans plus de cœurs passionnés qu'aucun autre de ceux qu'ait jamais exprimés la parole humaine.

« Viens, repose sur cette poitrine, ma pauvre biche blessée ; quoique le
« troupeau t'ait délaissée, tu as encore ici, ta demeure ; ici encore tu trou-
« veras le sourire, qu'aucun nuage ne peut dissiper, un cœur et une main
« à toi jusqu'à la fin.

« Oh ! pourquoi l'amour a-t-il été créé, s'il ne reste pas le même dans
« la joie et le tourment, dans la gloire et la honte ? Je ne veux pas savoir,
« je ne demande pas, si ton cœur est coupable ; je ne sais qu'une chose :
« c'est que je t'aime, quelle que tu sois.

« Tu m'as appelé ton Ange dans les moments de bonheur, je veux rester « ton Ange au milieu des horreurs de cette heure ; à travers la fournaise, « inébranlable, je veux suivre tes pas, te servir de bouclier, te sauver... ou « mourir avec toi ! »

Depuis quelque temps, il est devenu de mode de refuser à Moore l'Imagination en lui laissant la Fantaisie ; cette distinction tire son origine de Coleridge, lequel mieux que personne cependant a compris le génie de Moore. Le fait est que chez Moore la fantaisie prédomine tellement sur toutes ses autres facultés, et surpasse à un si haut degré celle des autres poètes, qu'on a pu être naturellement amené à ne voir en lui que de la fantaisie. Mais c'est une grave erreur, et c'est faire le plus grand tort au mérite d'un vrai poète.

L'un des plus nobles, et puisqu'il s'agit de fantaisie, l'un des plus singulièrement fantaisistes de nos poètes modernes, c'est Thomas Hood. Son poème *La Belle Inès* a toujours eu pour moi un charme inexprimable :

« Oh ! n'avez-vous pas vu la belle Inès ? Elle est partie vers le sombre « Occident, pour éblouir quand le soleil est couché, pour ravir le repos au « monde. Elle a emporté avec elle la lumière de nos jours, ses sourires qui « nous étaient si chers, les claires rougeurs d'aube dont s'empourprait sa « joue, et les perles qui brillaient sur son sein.

« Oh ! reviens, belle Inès, avant la tombée de la nuit, de peur que la lune « ne rayonne seule, et que les étoiles ne brillent sans rivale ; heureux sera « l'amant qui se promènera sous leur rayon et exhalera sa chanson d'amour « vers ta beauté. Je n'ose pas même l'écrire !

« Que n'étais-je, belle Inès, ce galant cavalier, qui chevauchait si gaîment « à ton côté, et te murmurait à l'oreille de si près ! N'y avait-il donc point « là-bas de gentilles dames, ou de vrais amoureux ici, qu'il dût ainsi tra- « verser les mers pour obtenir la plus aimée des bien-aimées !

« Je t'ai vue, charmante Inès, descendre le long du rivage avec un « cortège de nobles gentilhommes, d'aimables jeunes gens et de joyeuses « demoiselles faisant ondoyer des bannières en tête ; ils portaient des « plumes couleur de neige ; c'eût été un beau rêve, — si ce n'avait été « qu'un rêve !

« Hélas ! hélas ! la belle Inès s'en est allée avec le chant et la musique, « et les clameurs de la foule suivant ses pas. Mais quelques-uns étaient

« tristes et n'avaient pas de joie ; ils étaient torturés seulement par une « musique qui chantait : Adieu ! Adieu à celle que vous avez aimée si « longtemps.

« Adieu, adieu, belle Inès ! Jamais vaisseau ne porta plus belle dame sur « son pont, ni ne fut emporté par une brise plus légère, — hélas ! pour le « plaisir de la mer et le chagrin du rivage ! Le sourire qui a ravi le cœur « d'un amoureux en a brisé bien d'autres !

La *Maison hantée*, du même auteur, est un des poèmes les plus véritablement poèmes, les plus exceptionnels, les plus profondément artistiques, tant pour le sujet que pour l'exécution. Il est puissamment idéal et imaginatif. Je regrette que sa longueur m'empêche de le citer ici. Qu'on me permette de donner à sa place le poème si universellement apprécié : le *Pont des Soupirs* :

« Une plus infortunée, fatiguée de respirer, follement désespérée, est « allée au-devant de la mort !

« Prenez-la tendrement, soulevez-la avec soin : — son corps est si frêle « elle est jeune, et si belle !

« Voyez : ses vêtements mouillés lui font comme un étroit suaire; tandis « que l'eau continuellement dégoutte de sa robe. Prenez-la bien vite, « amoureusement, et sans dégoût.

« Ne la touchez pas avec mépris ; pensez à elle avec tristesse, doucement, « humainement ; ne songez pas à ses fautes, tout ce qui reste d'elle est « maintenant féminiment pur.

« Ne scrutez pas profondément sa révolte téméraire et coupable ; tout « déshonneur est passé, la mort ne lui a laissé que la beauté !

« Silence pour ses chutes, n'est-elle pas de la famille d'Eve ? Essuyez « ses pauvres lèvres qui suintent encore toutes visqueuses. Relevez sa « chevelure en désordre, ses belles tresses châtaines, pendant qu'on se « demande, dans l'étonnement, où était sa demeure ?

« Qui était son père ? Qui était sa mère ? Avait-elle une sœur ? Avait-elle « un frère ? Ou avait-elle quelqu'un de plus cher encore, et qui lui était « attaché de plus près que tous les autres ?

« Hélas! malgré toute la charité chrétienne sous le soleil, oh! quelle « pitié ! dans toute une cité populeuse, elle n'avait point de foyer !

« Sentiments de sœur, de frère, de père, de mère n'existaient plus pour « elle ; l'amour, avec une cruelle évidence, était tombé de son faîte ; la « providence de Dieu même semblait s'être détournée d'elle.

« En face des lampes qui tremblotent au loin sur la rivière, devant les « mille lumières qui luisent aux fenêtres des maisons, de la mansarde au « sous-sol, elle se tenait debout, effarée, sans abri pour la nuit.

« Le vent glacial de mars la faisait grelotter et frissonner, mais l'arche « sombre sous laquelle coule la noire rivière ne la fit point trembler. Affolée « des aventures de sa vie, elle était heureuse d'affronter le mystère de la « mort, impatiente d'être emportée, — n'importe où, n'importe où, loin « du monde !

« Elle se jeta hardiment de la berge, sans souci du flot glacé de l'âpre « rivière. Représente-toi cette rivière, penses-y, homme dissolu ! Plonges-y ; « bois de ses eaux, si tu l'oses !

« Prenez-la tendrement ; soulevez-la avec soin ; son enveloppe est si « frêle, elle est jeune, et si belle ! Avant que ses membres glacés ne soient « trop rigidement figés, décemment, tendrement, rapprochez-les et arran- « gez-les ; et ses yeux, fermez-les, ces yeux tout grands ouverts sans voir !

« Epouvantablement ouverts et regardant à travers l'impureté fangeuse, « pareils au dernier regard audacieux du désespoir fixé sur l'avenir.

« Elle est morte sombrement, rejetée en son repos par l'outrage, la « froide inhumanté et la brûlante folie. Croisez humblement ses mains « sur sa poitrine, comme si elle priait en silence. Comme si elle avouait sa « faiblesse, sa coupable conduite, et s'en remettait doucement de ses péchés « à son Sauveur !

Ce poème n'est pas moins remarquable par sa vigueur que par son pathétique. La versification, tout en poussant la fantaisie jusqu'au fantastique, n'en est pas moins admirablement adaptée à la furieuse démence qui forme la thèse de cette pièce. (1)

Quoique je considère Tennyson comme le plus noble poète qui ait jamais vécu, je me suis à peine laissé le temps d'en citer un court passage. Je l'appelle et le regarde comme le plus noble des poètes, non parce que les impressions qu'il produit sont toujours des plus profondes, non parce que l'émotion poétique qu'il excite est toujours la plus intense, mais parce qu'il est toujours le plus éthéré, en d'autres termes, le plus élevé et le plus pur. Il n'y a pas de poète qui soit si peu de la terre, si peu terrestre. Le fragment cité ci-dessous fait partie de son dernier long poème : *La Princesse* :

« Des larmes, d'indolentes larmes (je ne sais ce qu'elles veulent dire)
« des larmes venant du fond de quelque divin désespoir, jaillissent hors
« du cœur et montent aux yeux, en regardant les heureux champs d'au-
« tomne, et en pensant aux jours qui ne sont plus.

« Frais comme le premier rayon de l'aube éclairant la voile qui ramène
« nos amis de l'autre hémisphère, tristes comme le dernier rayon rougissant
« celle qui sombre, avec tout ce que nous aimons, sous l'horizon ; aussi
« tristes, aussi frais sont les jours qui ne sont plus.

« Ah ! tristes et étranges comme, en les sombres aurores d'été, le premier
« cri des oiseaux à demi éveillés, perçu par des oreilles mourantes, quand,
« sous des yeux mourants, la croisée, à peine éclairée encore, lentement se
« dessine ;

« Aussi tristes, aussi étranges, sont les jours qui ne sont plus. Aussi chers
« que des baisers remémorés après la mort, aussi doux que ceux qu'ima-
« gine une pensée sans espoir sur des lèvres réservées à d'autres ; profonds
« comme l'amour, profonds comme le premier amour, enténébrés de tous
« les regrets, ô mort dans la vie ! tels sont les jours qui ne sont plus. »

(1) Poë cite encore les Stances à Augusta, de Lord Byron ; nous ne jugeons pas utile de les reproduire ici, notre lecteur pouvant les trouver dans le troisième volume de notre collection, consacré à Byron.

En essayant ainsi d'exposer, quoique d'une façon bien rapide et bien imparfaite, ma conception du Principe poétique, je ne me suis proposé d'autre but que de suggérer cette réflexion : c'est que, si ce Principe est strictement et simplement l'aspiration de l'âme humaine vers la Beauté surnaturelle, sa manifestation doit toujours se trouver dans une émotion qui élève l'âme, tout à fait indépendante de la Passion qui exalte le cœur, et de la Vérité qui satisfait la raison. Pour ce qui regarde la Passion, hélas ! elle tend plutôt à dégrader l'âme qu'à l'élever. L'Amour, au contraire, — l'Amour, — le vrai, le divin Eros, — la Vénus Uranienne, si différente de la Vénus Dionéenne — est sans contredit le plus pur et le plus vrai de tous les thèmes poétiques. Quant à la Vérité ; si par l'acquisition d'une vérité particulière nous arrivons à percevoir de l'harmonie où nous n'en voyions pas auparavant, nous éprouvons alors en même temps le véritable effet poétique ; mais cet effet ne doit être attribué qu'à l'harmonie seule, et nullement à la Vérité qui n'a servi qu'à faire éclater cette harmonie.

Nous pouvons cependant nous faire plus directement une idée distincte de ce qu'est la véritable poésie, en considérant quelques-uns des éléments simples qui produisent dans le poète lui-même le véritable effet poétique. Il reconnait l'ambroisie qui nourrit son âme dans les orbes brillants qui étincellent aux cieux, dans les volutes de la fleur, dans les bouquets formés par d'humbles arbustes, dans l'ondoiement des champs de blé, dans l'attitude penchée des grands arbres tournés vers le levant, dans les lointains bleuâtres des montagnes, dans l'architecture mobile des nuages, dans le tintement des ruisseaux qui se dérobent à demi, dans le miroitement argenté des rivières, dans les profondeurs des sources solitaires où se mirent les étoiles. Il la reconnaît dans le chant des oiseaux, dans la harpe d'Eole, dans les soupirs nocturnes du vent, dans les gémissements lugubres de la forêt, dans le murmure des vagues expirant sur le rivage, dans la fraîche haleine des bois, dans le parfum de la violette, dans la voluptueuse senteur de l'hyacinthe, dans le parfum évocateur qui lui parvient, le soir, d'iles éloignées non découvertes, sur des océans sombres, illimités, inexplorés. Il la reconnaît dans toutes les nobles pensées, dans toutes les aspirations qui ne sont pas de la terre

dans toutes les saintes impulsions, dans toutes les actions chevaleresques, généreuses, dans toutes celles qui supposent le sacrifice de soi-même. Il la sent dans la beauté de la femme, dans la grâce ondoyante de sa démarche, dans l'éclat de ses yeux, dans la mélodie de sa voix, dans la douceur de son sourire, dans son soupir, dans le frémissement harmonieux de ses vêtements. Il la sent profondément dans ses attraits enveloppants, dans ses ardents enthousiasmes, dans ses gracieuses charités, dans ses douces et pieuses patiences ; mais par-dessus tout, il l'adore à genoux, dans la fidélité, dans la pureté, dans la force, dans la suprême et divine majesté de son *amour*.

Qu'on me permette de terminer, en citant encore un petit poème, d'un caractère bien différent de ceux qui précèdent. Il est de Motherwell et est intitulé le *Chant du Cavalier*.

A cause de nos idées modernes et tout à fait rationnelles sur l'absurdité et l'impiété de la guerre, nous ne sommes pas précisément dans l'état d'esprit le mieux fait pour sympathiser avec les sentiments de ce poème, et par conséquent nous sommes peu enclins à en apprécier la réelle valeur. Pour y arriver, il faut nous identifier nous-mêmes, en imagination, avec l'âme du vieux cavalier.

« Un coursier ! Un coursier d'une vitesse sans égale ! Une épée d'un « métal acéré ! Pour de nobles cœurs, tout le reste est peu de chose ; sur « terre, tout le reste n'est rien. Les hennissements du fier cheval de guerre, « le roulement du tambour, l'éclat perçant de la trompette sont des bruits « qui viennent du ciel ; et puis ! le tonnerre des chevaliers serrés, qui se « précipitent en même temps que grandit leur cri de guerre, peut faire « descendre du ciel un ange étincelant, et réveiller un démon de l'enfer.

« Montez donc ! montez donc, nobles braves, montez tous, hâtez-vous « de revêtir vos cimiers ! Gloire et Honneur, ô courriers de la mort, appelez-« nous une fois encore au champ de guerre. D'aigres larmes ne rempliront « point nos yeux, quand la poignée de notre épée sera dans notre main ; « nous partirons le cœur fier, sans un soupir, pour la plus belle du pays. « Laissons l'amoureux jouer du chalumeau, et que le poltron se lamente « et pleurniche. Notre affaire à nous, c'est de combattre en hommes et de « mourir en héros !

MARGINALIA

CHOIX

Il n'est pas illogique de supposer que, dans une existence future, nous puissions considérer cette vie terrestre comme un songe.

***

Non seulement je trouve paradoxal de prêter un caractère vil à un homme de génie, mais je maintiens que le génie le plus élevé n'est que la noblesse morale la plus haute.

***

Certes, il est déconcertant de constater la facilité avec laquelle tout système philosophique peut être convaincu d'erreur ; mais n'est-il pas aussi triste de reconnaître l'impossibilité où l'on se trouve de concevoir la vérité immuable d'aucun système particulier.

***

On pourrait imaginer une philosophie très poétique et suggérant de sérieuses pensées, quoique, peut-être, peu soutenable, en supposant que les vertueux seront appelés à une nouvelle existence, tandis que les pervers seraient anéantis. Et le danger de cet anéantissement, proportionnel à la culpabilité de chacun, pourrait être pressenti, pendant le sommeil, et

parfois, plus clairement encore, pendant l'évanouissement. L'absence de songes pendant le sommeil serait pour l'âme un signe de destruction finale. De même, s'endormir et se réveiller ensuite sans conscience du laps de temps écoulé indiquerait que l'âme est condamnée à mourir avec le corps.

Au contraire, si, à la sortie d'une syncope, on retrouvait des souvenirs de rêves, (et cela arrive parfois) l'âme serait assurée de se trouver en condition d'échapper à l'anéantissement, le bonheur ou le malheur de notre existence future étant ainsi prédit par la fréquence de nos visions.

***

En nous attachant trop à des détails de peu d'importance, nous finissons par négliger les généralités essentielles. C'est ainsi qu'un certain auteur se plaignit amèrement un jour des fautes d'impression commises dans son livre, tout en épargnant à son imprimeur les reproches bien mérités pour la faute la plus impardonnable de toutes : — celle d'avoir imprimé le volume.

***

Celui-là n'est pas réellement brave qui craint de paraître ou d'être, quand il lui convient, un lâche.

***

Calomnier un grand homme est, pour les médiocres, le plus prompt moyen d'arriver, à leur tour, à la grandeur. Il est probable que le scorpion ne serait jamais devenu une constellation, s'il n'avait eu le courage de mordre Hercule au talon.

***

Il n'est pas decent, pour ne pas dire davantage, et il ne me paraît pas courageux, d'attaquer un ennemi en s'abstenant

de le nommer, mais en le décrivant si minutieusement qu'il n'est personne qui ne sache de qui il s'agit, — et de dire ensuite : « Je n'ai pas désigné cet homme par son nom. Aux yeux et au sens de la loi, je suis donc innocent. » Et cependant, que de gens, qui s'intitulent des *gentlemen*, se rendent coupables de cette bassesse ! Il nous faudrait réformer ce point de notre morale littéraire, et en même temps cet autre : l'habitude de ne pas signer nos critiques. Rien de probant ne peut être allégué en défense de cette pratique très déloyale, très méprisable, et très lâche.

***

Le mouvement en faveur de la tempérance est assuré de persister si l'on recourt contre les boissons alcooliques à des arguments d'hygiène, plutôt que de morale. Persuadez que les spiritueux sont des poisons pour le corps, et il sera à peine nécessaire d'ajouter qu'ils sont la ruine de l'âme.

***

Etudier le mécanisme d'une œuvre d'art, voir de près ses rouages, ses menus détails, peut procurer un certain plaisir particulier, mais un plaisir qu'on ne peut goûter sans renoncer à jouir des effets voulus par l'artiste. En réalité, considérer les œuvres d'art au point de vue analytique, c'est les soumettre en quelque sorte à ces miroirs du temple de Smyrne qui ne réfléchissaient les plus belles images qu'en les déformant.

***

Un grand nombre d'écrivains font leur chemin en philosophie, grâce à l'habitude que prennent les hommes de se considérer comme les citoyens d'un monde, d'une certaine planète, au lieu de se représenter, ne fût-ce que de temps en temps, leur condition exclusivement cosmopolite d'habitants de l'univers.

***

En lisant certains livres, nous nous intéressons aux pensées de l'auteur ; par la lecture de certains autres, nous ne faisons que développer nos pensées personnelles. Il existe deux sortes de livres *suggestifs :* les positifs et les négatifs. Les uns nous donnent des sujets de réflexion par ce qu'ils disent ; les autres par ce qu'ils pourraient et devraient dire. Après tout, la différence n'est que minime, car, dans les deux cas, le livre atteint réellement son but.

***

Les hommes qui exercent la profession de journaliste me paraissent constitués comme les dieux du Walhalla, lesquels se taillaient en pièces tous les jours et se relevaient en parfaite santé tous les matins.

***

On sait que les poètes et en général tous les artistes ont un caractère irritable ; mais la raison de ce tempérament particulier semble assez ignorée. Un artiste n'est tel que par son sens raffiné de la beauté, laquelle lui devient ainsi une source de jouissances extatiques. Ce fait implique toutefois un sens tout aussi subtil de la laideur, de la disproportion. C'est pourquoi un tort, une injustice faite à un poète vraiment digne de ce nom, l'excite à un degré qui peut étonner les esprits ordinaires. Les poètes ne voient jamais d'injustice où il n'y en a pas, mais ils en découvrent souvent là où les esprits prosaïques n'en voient point. L'irritabilité des poètes n'est donc pas de l'humeur au sens vulgaire du mot, mais simplement une perspicacité supérieure à l'égard du mal ; cela provient de ce que le poète sent fortement le droit, le juste, la proportion, ou, en un mot, ce que les Grecs appelaient : «*to Kalon*». Il me paraît évident que celui qui ne se montre pas irritable (au sens ordinaire du mot), n'est pas poète.

***

Si j'avais à définir très brièvement le mot « art », je l'appellerais la reproduction de ce que les sens aperçoivent dans la nature, à travers le voile de l'âme. L'imitation pure et simple de la nature, si exacte soit-elle, n'autorise personne à prendre le titre sacré d'artiste. A mon avis, Deuner n'était pas un artiste. Les grappes peintes par Zeuxis n'avaient rien d'artistique, si ce n'est à vol d'oiseau. De même, on doit avouer que le rideau de Parrhasius ne pouvait guère dissimuler ce qu'il manquait de génie à ce peintre.

Je viens de parler du « *voile de l'âme* ». Quelque chose de pareil nous paraît indispensable en art. Nous pouvons toujours doubler la beauté d'un paysage en le regardant, les yeux à demi-clos. Les sens perçoivent quelquefois trop peu ; mais ne peut-on pas ajouter que, dans une foule de cas, ils perçoivent toujours trop.

***

Quand Lucien décrivit sa statue : « de marbre penthélique à la surface, et, au dedans, pleine de haillons souillés », il dut avoir certainement quelque vue prophétique de nos grandes institutions financières.

***

S'il plaît à quelque ambitieux de révolutionner d'un seul coup le monde entier de la pensée, de l'opinion et du sentiment humains, voici ce qui lui donnera le pouvoir d'y parvenir. La route menant à une gloire impérissable est ouverte, droite et sans encombre, devant lui. Il n'a qu'à écrire et publier un très petit livre, dont le titre sera simple et formé de quelques mots sans prétention : « *Mon cœur mis à nu.* » Mais il importe que ce petit livre tienne toutes ses promesses.

N'est-il pas singulier que pas un homme ne se trouve ayant assez d'audace pour écrire ce petit volume, et ce, malgré la soif de renommée qui consume tant d'écrivains tout préoccupés de ce que l'on pensera d'eux après leur mort ? L'écrire, dis-je ! Mas il y a des milliers de gens qui, le livre une fois composé, se mettraient à rire si on leur disait qu'ils n'auraient point osé le publier leur vie durant, et qui ne sauraient concevoir pourquoi ils se seraient opposés à ce qu'il parût après leur mort. Mais l'écrire, voilà vraiment la grande difficulté. Aucun homme n'osera jamais l'écrire ; aucun homme ne saurait l'écrire, — même s'il l'osait, — car le papier se recroquevillerait et prendrait feu au seul contact de sa plume enflammée.

***

Un écrivain de génie, si on ne lui permet pas de choisir son sujet, s'acquittera plus mal de sa tâche que s'il était dépourvu de tout talent. Combien sa liberté est restreinte ! Assurément il peut écrire ce qui lui plaît, mais son éditeur différera d'avis et n'imprimera que ce qui lui convient.

La nature de nos lois sur la propriété littéraire enlève à l'écrivain toute sa force. Quant à sa liberté d'action, elle ressemble à celle accordée au doyen et au chapître d'une cathédrale épiscopale anglaise, que convoque à une élection un certain décret du roi accordant faculté d'élire et spécifiant la personne à nommer.

***

J'estime que les odeurs ont un pouvoir des plus particuliers à provoquer en nous des associations d'idées, associations qui diffèrent essentiellement de celles nées des sensations provenant du goût, du toucher, de la vue et de l'ouïe.

***

Que peut-il y avoir de plus doux pour l'orgueil d'un homme et pour la satisfaction de sa conscience, que le sentiment de

s'être pleinement vengé des injustices de ses ennemis en leur ayant simplement et toujoursrendu justice ?

***

Un argument solide en faveur du Christianisme est celui-ci : les fautes contre la charité sont les seules pour lesquelles un homme, à son lit de mort, peut être amené à se déclarer, à se sentir coupable.

***

Samuel Butler, l'auteur de *l'Hudibras*, a dû sûrement avoir quelque rêve prophétique du Congrès américain, lorsqu'il définissait ainsi une cohue : « un attroupement, une assemblée des Etats généraux, où chacun est fatalement enclin à différer d'opinion sur quelque question que ce soit. Ils se rassemblent, — ajoute-t-il — seulement pour se quereller, et ensuite ils rentrent chez eux fort satisfaits, tout disposés à rapporter ce qu'ils ont dit. »

***

Dans le genre littéraire appelé « Nouvelle », l'espace manque pour développer les caractères ou pour accumuler les incidents variés ; un plan y est plus impérieusement nécessaire que dans le roman. Dans ce dernier, une intrigue mal présentée peut encore échapper à la critique ; mais il n'en va pas de même dans la nouvelle. La plupart de nos auteurs n'observent cependant pas cette distinction. Ils semblent commencer leurs contes sans être aucunement préoccupés de la fin à amener. Et leurs dénouements, comme autant de gouvernements à la Trinculo, paraissent avoir perdu le souvenir de leurs débuts.

***

On peut à peine concevoir quel a dû être le degré morbide de l'intelligence et du goût en Allemagne, quand on apprend

qu'un livre tel que les *Souffrances de Werther*, y était non seulement toléré, mais admiré et applaudi avec enthousiasme. Cette approbation était sans doute de bonne foi au delà du Rhin, mais chez nous, elle est la quintessence de l'insanité. — Et cependant nous avons fait de notre mieux, comme si nous y étions engagés d'honneur, pour nous mettre au diapason de folie de l'œuvre de Gœthe.

***

« Les anges, » dit Mme Dudevant, une femme qui sème une foule d'admirables sentiments à travers un chaos de fictions des plus critiquables, « les anges ne sont pas plus purs que le cœur d'un jeune homme qui aime sincèrement. » Cette hyperbole ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité ! Ce serait la vérité même, si elle s'appliquait à l'amour fervent d'un jeune homme qui serait en même temps un poète. L'amour juvénile d'un poète est sans contredit l'un des sentiments humains qui réalise de plus près nos rêves de chastes voluptés célestes.

***

Dans toutes les allusions que fait lord Byron à sa passion pour Mary Chaworth, circule un souffle de tendresse et de pureté presque spirituelle, qui contraste beaucoup avec la grossièreté terrestre qui pénètre et défigure ses poèmes d'amour ordinaire. Le *Rêve*, où se trouvent retracés quelques-uns des incidents de sa séparation d'avec elle au moment de son départ pour ses voyages, n'a jamais été surpassé en ferveur, en délicatesse, en sincérité, mêlées à quelque chose d'éthéré qui l'élève et l'ennoblit. C'est ce qui permet de douter qu'il ait jamais rien écrit d'aussi peu populaire. Nous avons quelque raison de croire que son attachement pour cette Mary (nom qui semble avoir eu pour lui un enchantement particulier) fut sérieux et durable. Il y a, de ce fait, cent preuves évidentes dans ses écrits. Mais le sérieux et la durée de cet amour ne vont pas à l'encontre de cette opinion, que cette passion (si on peut lui donner proprement ce nom) offrit un caractère éminemment romantique, vague et imaginatif. Née du moment, de ce besoin d'aimer que ressent la jeunesse, elle fut entretenue

et alimentée par les eaux, les collines, les fleurs et les étoiles. Elle n'a aucun rapport direct avec la personne, le caractère ou le retour d'affection de cette Mary. Toute jeune fille, pour peu qu'elle ne fût pas dénuée d'attraits, eût été aimée de lui dans les mêmes circonstances de vie commune et de libres relations. Ils se voyaient sans obstacle et sans réserve. De là cet amour non seulement naturel, mais aussi inévitable que la destinée même.

Dans de telles circonstances, Mary Chaworth, douée d'une beauté peu commune et de quelques talents, ne pouvait manquer d'inspirer une passion de ce genre, et était faite à souhait pour incarner l'idéal qui hantait l'imagination du poète. Il est peut-être préférable, au point de vue du pur roman de leur amour, que leurs relations aient été brisées de bonne heure, et ne se soient point renouées dans la suite. Toute la chaleur, toute la passion d'âme, la partie réelle et essentiellement romanesque de leur liaison enfantine, tout cela doit être mis entièrement sur le compte de Byron. Si ell ressentait quelque chose d'analogue, ce ne fut que l'effet nécessaire du magnétisme exercé par la présence du poète. Si elle y correspondit en quelque chose, ce ne fut qu'une correspondance fatale que lui arracha le sortilège de ses paroles de feu. Loin d'elle, Byron emporta avec lui toutes les imaginations qui étaient le fondement de sa flamme, — dont l'absence même ne fit qu'accroître la vigueur ; tandis que son amour de la femme, moins idéal et en même temps moins réellement substantiel, ne tarda pas à s'évanouir entièrement, par la disparition de l'élément qui lui avait donné l'être. Il ne fut pour elle, en somme, qu'un jeune homme qui, sans être laid ni méprisable, était sans fortune, légèrement excentrique et surtout boiteux. Elle fut pour lui l'Egérie de ses rêves, — la Vénus Aphrodite sortant, en sa pleine et surnaturelle beauté, de l'étincelante écume, au-dessus de l'océan orageux de ses pensées.

* *

Si jamais homme imposa à la parole l'impression de ses pensées, ce fut Shelley. Si jamais poète chanta, comme chante un oiseau, par une impulsion naturelle, avec ardeur, avec un

entier abandon — pour lui seul, et pour la pure joie de son propre chant, — c'est bien le poète de la Sensitive. D'art, en dehors de cette part instinctive qui est inséparable du Génie, il n'en a pas, ou bien il l'a complètement dédaigné. En réalité il dédaignait la règle qui est l'émanation de la loi, parce qu'il trouvait sa loi en sa propre âme. Ses chants ne sont que des notes frustes, des ébauches sténographiques de poèmes, — des ébauches qui suffisaient amplement à sa propre intelligence, et qu'il ne voulait pas se donner la peine de développer, dans l'insouciance où il était de les communiquer à ses semblables. C'est pour cette raison que la lecture de ses œuvres est des plus fatigantes. Mais si elle fatigue, c'est parce que ce qui nous y semble le développement diffus d'une idée n'est que la concentration concise d'un grand nombre d'idées ; et cette concision passe souvent pour de l'obscurité.

Un tel homme, ne pouvait songer à imiter : cela ne lui aurait servi à rien, car il ne s'adressait qu'à sa seule âme, incapable de comprendre aucune autre langue ; de là résulte son originalité vraiment profonde. L'étrangeté de Shelley provient de la perception intuitive de cette vérité que Bacon a seul exprimée en termes précis, quand il a dit : « Il n'y a point de beauté à laquelle ne s'allie quelque étrangeté ». Mais que Shelley fût obscur, original ou étrange, ce qui est certain c'est qu'il était toujours sincère : ce poète ne connaissait pas *l'affectation*.

* * *

Thomas Moore, le littérateur le plus habile de son temps et peut être de tous les temps, est en butte au malheur singulier et réellement merveilleux de se trouver déprécié à cause de la profusion avec laquelle il a répandu les beautés dans son œuvre. L'éclat d'une page quelconque de *Lallah Rookh* suffisait à établir sa réputation ; mais celle-ci eût à souffrir du lustre prodigué dans le livre entier. Il semble que les lois de l'économie politique ne peuvent être éludées même par les poètes inspirés ! Qu'une versification parfaite, un style vigoureux, une fantaisie infatigable soient par trop constantes, elles en viennent à ne plus avoir de valeur, — comme l'eau que nous

buvons, sans laquelle nous ne pouvons vivre, et que cependant nous méprisons.

***

Notre littérature est infestée par un essaim de petites gens qui parviennent à se faire une réputation réelle, ne fût-ce que par la continuité et la persistance de leurs appels au public. Celui-ci ne peut un instant se débarrasser de ces parasites ni oublier leurs prétentions. Nous ne considérerons pas le travail de ces animalcules comme égal à rien, car ils arrivent, comme je l'ai dit, à produire un effet positif. Mais zéro élevé à quelque puissance que ce soit, ne donnera jamais d'unités ; et ce travail s'exprimera plutôt par des quantités négatives, par moins que rien.

***

Le progrès réalisé en quelques années par les *Revues* et les *Magazines*, ne doit point être interprété comme le voudraient certains critiques. Ce n'est pas une décadence du goût ou des lettres américaines. C'est plutôt un signe des temps ; c'est le premier indice d'une ère où l'on se portera vers ce qui est bref, condensé, bien digéré, où l'on abandonnera le bagage volumineux ; c'est l'avènement du journalisme et la décadence de la dissertation. On commence à préférer l'artillerie légère aux grosses pièces. Je n'affirmerai point que les hommes d'aujourd'hui ont la pensée plus profonde qu'il y a un siècle, mais, indubitablement, ils l'ont plus rapide, plus adroite, plus agile, plus méthodique, moins lourde. En outre, le fond des pensées s'est enrichi; il y a plus de faits connus et enregistrés, il y a plus à réfléchir. On est enclin à enfermer le plus d'idées possible sous un moindre volume, à les répandre le plus rapidement qu'il se peut. De là notre journalisme actuel ; de là aussi notre profusion de *Magazines*.

***

Après avoir lu tout ce qui a été écrit sur l'âme et sur Dieu, après avoir pensé sur ce sujet tout ce qui peut être pensé, l'homme qui peut dire qu'il réfléchit encore, se trouvera face

à face avec cette conclusion : que sur ces matières, l'aphorisme le plus profond est celui qui peut le plus difficilement se distinguer du sentiment le plus superficiel.

***

C'est la malédiction de certains esprits de ne pouvoir jamais être satisfaits, quand ils se sentent capables d'accomplir une œuvre. Ils ne sont même pas heureux quand ils l'ont exécutée. Il faut qu'ils sachent et qu'ils montrent aux autres comment ils s'y sont pris.

***

La multiplication des livres dans toutes les branches de la science est un des fléaux de notre époque. C'est même un obstacle des plus sérieux à l'acquisition de connaissances exactes. Le lecteur trouve sa route encombrée par une foule de matériaux, et ce n'est qu'en tâtonnant qu'il trouve de temps à à autre quelques bribes utiles mêlées par hasard au reste.

***

Les plagiaires ne manquent pas nécessairement d'originalité, dans les passages où ils n'imitent pas. Longfellow, qui est décidément le contrefacteur le plus audacieux d'Amérique, est original à un degré marqué ; en d'autres termes, l'imagination ne lui fait pas défaut. C'est même à cause de ce second fait que beaucoup de personnes se refusent à croire au premier. Le sentiment exquis de la beauté, le sentiment poétique, par opposition à la puissance poétique, conduit inévitablement à l'imitation. C'est ainsi que la plupart des grands poètes ont été de grands plagiaires. Toutefois, partir de là pour affirmer que tous les grands plagiaires sont de grands poètes, serait une pure « *non distributio medii* ».

***

Assurément, toute cause produit un effet. Mais, en morale, il est tout aussi certain qu'une répétition d'effets tend à son

tour à devenir une cause. C'est là que réside le principe de ce que nous appelons vaguement l'habitude.

***

« La philosophie — dit Hégel — est sans utilité aucune, sans fruit pour qui que ce soit, et c'est précisément pour ce néant qu'elle est le but le plus sublime, celui qui mérite le plus nos efforts, le plus digne que nous y tendions. » Tout ce fatras lui a été sans doute suggéré par le fameux passage de Tertullien : « *Mortuus est Dei filius ; credibile est quia ineptum ; et sepultus, resurrexit ; certum est quia impossibile.* »

***

La traduction du *Livre de Jonas* en hexamètres allemands, par J.-G.-A Muller ! — Voilà quelque chose dont je ne puis m'empêcher de rire, et cependant je ris sans savoir pourquoi. Que l'incongruité soit le principe de tout rire convulsif, cela m'est démontré aussi clairement qu'un problème des *Principes mathematica.* Mais, ici, je ne puis découvrir l'incongruité : elle est là, je le sais, et je ne la vois pas ! En attendant, laissez-moi rire.

***

En un certain sens, et jusqu'à un certain point, être singulier, c'est être original, et il n'existe point de vertu littéraire supérieure à l'originalité. Cette vraie originalité qu'on peut louer n'implique pourtant pas une uniforme, mais une constante singularité, une singularité qui vient d'une infatigable vigueur de l'imagination, ou plutôt d'une perpétuelle force de création dont la nature se manifeste en chaque œuvre, toujours poussée qu'elle est à tout renouveler. Cette vraie originalité ne s'épuise jamais. Parler de la possibilité pour un homme vraiment imaginatif de « se vider » à force d'écrire, c'est pure pose et ignorance. Son âme se nourrit des flots mêmes qu'elle répand. Autant vaut parler de l'aridité de l'Océan. Tant que l'univers des pensées fournira les éléments de nouvelles combinaisons, l'âme vraiment géniale ne cessera d'être originale, inépuisable, — elle-même.

***

Un auteur accoutumé à la retraite, lorsqu'il se mêle pour la première fois aux hommes de lettres qui l'entourent, ne manque jamais d'être aussi surpris que ravi de constater que les décisions impartiales de son propre jugement (décisions qu'il s'est toujours bien gardé d'exprimer, parce qu'elles sont en flagrant désaccord avec celles de la presse), se trouvent approuvées et considérées comme toutes naturelles, par presque toutes les personnes auxquelles il s'adresse. Le fait est que, face à face, nous sommes bien tenus de faire preuve de quelque honnêteté, ne fût-ce que par la gêne qu'impose à nos traits l'expression d'un mensonge. Nous rédigeons donc gravement sur le papier ce que, pour rien au monde, nous ne pourrions personnellement affirmer à un ami sans rougir ou éclater de rire.

***

Je ne puis m'empêcher de penser que beaucoup de romanciers pourraient trouver de temps en temps quelque profit à prendre exemple sur les Chinois, qui, quoiqu'ils bâtissent leurs maisons en commençant par le toit, ont cependant assez de sens pour commencer leurs livres par le dénouement.

***

Notre affection pour les anciens poètes doit être en grande partie attribuée au simple amour de l'antique. Le grand attachement qu'ils nous inspirent encore de nos jours, ne s'explique que par le plaisir particulier que nous trouvons dans la saveur de leur langage et l'originalité frappante de leur façon de s'exprimer. Mais nous ne pouvons nous dissimuler que les vers anciens, tant vantés pour leur tournure agréable et originale, ont dû avoir une apparence toute différente et beaucoup plus familière au temps où ils ont été écrits. Aussi de telles qualités, indépendantes de la poésie elle-même et assurément fort étrangères aux intentions des auteurs, ne peuvent ni ne doivent être regardées comme des mérites propres et inhérent à chacun d'eux. Il importe plutôt, en effet, de nous mettre

en garde contre une tendance trop répandue, et de les juger tels qu'ils étaient à l'époque où le charme de leurs productions était uniquement apprécié à sa valeur ordinaire.

***

SUR LA MALIBRAN

Le goût le plus correct, la sensibilité la plus profonde lui ont prodigué d'enthousiastes applaudissements. La gloire humaine dans tous ses délicieux transports, personne ne l'a mieux connue qu'elle, si ce n'est la Taglioni. Que sont les adulations contraintes qui échoient aux soldats victorieux ? Que valent les hommages rendus à l'écrivain populaire, sa haute influence, les témoignages publics les plus flatteurs ? Qu'est-ce que tout cela devant cette adoration ravie qui s'adresse à la femme elle-même, devant ces applaudissements spontanés, soudains, présents, devant ces acclamations frénétiques, ces larmes, ces soupirs éloquents que la Malibran idolâtrée a vus et entendus, tout en sentant combien elle en était digne. Sa courte carrière ne fut qu'un songe splendide. Les nombreux et tristes intervalles pendant lesquels elle a souffert, ne furent qu'un souffle en comparaison de sa gloire. Sa mort, survenue de bonne heure, fut la conséquence d'une vie excessive. Aucune personne sensée, après avoir entendu chanter la Malibran, ne pouvait douter que celle-ci ne dût mourir au printemps de sa vie. En une heure, elle sentait fuir un siècle. Elle a quitté ce monde à 25 ans, — ayant vécu des milliers d'années !

***

En général, les invectives contre l'originalité ne sont proférées que par des personnes à la fois vulgaires et hypocrites. Je dis hypocrites, parce que l'amour de la nouveauté, fait incontestablement partie de notre nature morale ; et puisque l'originalité est une sorte de nouveauté, le sot qui professe le dédain de l'originalité, soit en littérature, soit en toute autre chose, ne saurait faire admettre qu'il est tout à fait sincère.

Il fait preuve plutôt de cette haine honteuse qu'éprouve tout homme jaloux d'une supériorité à laquelle il ne peut atteindre.

*
* *

Un homme de quelque habileté artistique peut fort bien savoir comment on obtient un certain effet, l'expliquer clairement, et cependant échouer lorsqu'il veut en user. Mais un homme possédant quelque habileté artistique n'est pas un artiste. Celui-là seul est artiste, qui peut appliquer heureusement ses préceptes les plus abstrus. Dire qu'un critique ne saurait écrire le livre qu'il juge, c'est émettre une contradiction dans les termes.

*
* *

Il semble que le génie de l'ordre le plus élevé vit dans une constante hésitation entre l'ambition et le mépris de l'ambition. Dans les grandes intelligences, l'ambition n'est que négative. Elle lutte, travaille, crée, non pas parce qu'il est désirable de surpasser les autres, mais parce qu'il est insupportable de se voir surpassé quand on se sent capable de ne point l'être. Je ne puis m'empêcher de penser que les plus grands esprits, ceux qui ont le plus conscience de la vanité de la gloriole humaine, se sont contentés de demeurer muets et inconnus.

*
* *

Que de fois nous entendons dire que telles ou telles pensées sont inexprimables. Je ne crois pas qu'aucune pensée proprement dite ne puisse être rendue par le langage. J'incline plutôt à croire que quand on éprouve de la difficulté à la traduire en paroles, c'est qu'il y a dans l'intelligence un manque de méthode ou de délibération. Quant à moi, je n'ai jamais eu une idée que je n'aie pu noter par des mots, et même de façon plus précise que je ne l'avais conçue.

*
* *

Je me suis plu quelquefois à me figurer quel serait le sort d'un homme doué — doué pour son malheur — d'une intelligence de beaucoup supérieure à celle de sa race. Il aurait

naturellement conscience de cette supériorité, et il ne pourrait, étant constitué sans doute comme les autres hommes, s'empêcher de manifester cette conscience. Il se ferait ainsi d'innombrables ennemis. Et comme ses opinions différeraient profondément de celles de tous, il serait fatalement rangé au nombre des fous. Douloureux et horrible supplice ! L'enfer ne peut inventer de plus grande torture que celle d'être tenu pour infiniment faible, précisément parce qu'on est infiniment fort. De même, il est clair assurément qu'un esprit généreux, éprouvant réellement les sentiments que les autres se bornent à professer, doit fatalement rester incompris de tout le monde, les motifs de ses actes demeurant inintelligibles. De même qu'un génie suprême passerait pour de la fatuité, de même un excès de sens chevaleresque ne manquerait pas de paraître le dernier degré de la bassesse, et ainsi de suite pour les autres vertus...

Ces considérations sont des plus tristes. Il est à peine possible de contester qu'il a existé des hommes planant ainsi au-dessus du niveau de leur époque. Mais si nous feuilletions l'histoire pour découvrir la trace de leur existence, il nous faudrait laisser de côté les biographies des «honnêtes gens», pour fouiller avec soin le peu de documents qui concernent les malheureux morts en prison, dans les asiles d'aliénés ou sur l'échafaud.

***

Les hommes de génie sont beaucoup plus nombreux qu'on ne pense. En effet, pour apprécier complètement une œuvre de génie, il faut posséder toute la supériorité qui a servi à la produire. Et pourtant, celui qui l'apprécie peut ne pas être capable de la reproduire, d'en créer une semblable, et cela simplement parce qu'il manque de ce que l'on peut appeler l'habileté constructive, aptitude tout à fait différente de ce que nous entendons communément par « génie ». Cette habileté particulière dépend beaucoup de la faculté d'analyse, par laquelle l'artiste acquiert une vue d'ensemble des moyens à employer pour atteindre le but qu'il se propose. Mais cette habileté dépend aussi en grande partie de certaines vertus strictement morales, telles que la patience, l'attention soutenue, la faculté de concentrer son esprit, l'empire sur soi-

même, le mépris de tous préjugés, et plus spécialement encore, l'énergie et le labeur. Ces deux dernières conditions sont si indispensables, si vitales, que l'on peut douter à juste titre qu'aucune œuvre de génie ait jamais pu être accomplie sans elles. Or, c'est précisément parce que le labeur et le génie sont à peu près incompatibles, que les chefs-d'œuvre sont rares, tandis que les hommes de génie, comme je l'ai dit, abondent.

Les Romains qui sont nos maîtres pour la sagacité de l'observation, quoiqu'ils nous soient inférieurs pour l'interprétation des faits observés, semblent avoir eu si pleinement conscience de la connexion étroite entre la constructivité et l'œuvre de génie, qu'ils ont cru souvent pouvoir confondre ces deux termes. En effet, lorsque le Romain voulait faire le plus grand éloge d'un poème ou de quelque autre ouvrage, il le disait écrit « *industria mirabili* » ou « *incredibili industria* ».

***

Le plus haut génie, le génie que tous les hommes reconnaissent de prime abord comme tel, celui qui agit sur les individus autant que sur les masses par une sorte de magnétisme incompréhensible, quoique irrésistible, ce génie qui se manifeste dans les plus simples gestes et même par leur absence, ce génie qui parle sans voix et éclate sous la paupière abaissée, n'est que le résultat d'une vaste puissance mentale en un état de *proportion absolue* sans prédominance illégitime d'aucune faculté. Le génie factice, au contraire, celui qui n'est que la manifestation d'une prédominance anormale de quelque faculté sur toutes les autres, est le résultat d'une maladie mentale, d'une malformation organique de l'esprit, et n'est pas autre chose. Ce génie-là n'échouera pas seulement s'il se détourne du sentier où le guide une faculté prédominante ; mais, alors même qu'il suit ce sentier, alors qu'il produit ces œuvres pour lesquelles il est évidemment le *mieux* prédestiné, il ne manquera pas de fournir d'indéniables preuves de son état morbide à l'égard de l'intelligence générale. De là, cette idée juste : — le génie est proche parent de la folie.

Université

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

I. — POÈMES

Préface d'Ed. Poë..... 3
Le Corbeau 4
Les Cloches 8
Ulalume 10
A Hélène 13
Annabel Lee 14
Une Valentine 16
Une Enigme 16
A ma Mère 17
Pour Annie..... 18
A F*** 20
A Frances Sargent Osgood . 20
Eldorado 21
Eulalie 21
Un Rêve dans un Rêve..... 22
A Marie-Louise Shew 23
A la même 23
La Cité en la Mer 24
La Dormeuse 26
Ballade Nuptiale 27
Lénore 28
A Celle qui est en Paradis .. 29
Le Colisée 30
Le Palais Hanté 31
Le Ver Vainqueur 33
Silence 34
Pays de Songe 34
A Zante 36
Hymne 36
A la Science 37
A Hélène 37
La Vallée de l'Inquiétude .. 38
Israfel 38
A mademoiselle*** 40
A mademoiselle *** 40
A la Rivière 40
Chanson 41
Les Esprits des Morts 41
Un Rêve 42
La Romance 43
L'Empire des Fées 44
Le Lac 44
L'Etoile du soir..... 45
Le Jour le plus Heureux.... 46
Léonanie 47
Imitation 48
Aristogiton et Harmodius.. 48
Tamerlan 49
Al Aaraaf 55
Notes sur les Poèmes..... 69

II. — THÉATRE

Scènes de Politian..... 73

III. — LE PRINCIPE POÉTIQUE

Le Principe Poétique..... 99

IV. — MARGINALIA

Marginalia 119

Imp. Art. L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D

OCT 30 '80
OCT 20 '80
NOV 16 '80
NOV 11 '80
DEC 15 1980
DEC 0 1980
02 MAI '85
APR 23 '85
03 NOV '85
03 NOV '85
NOV 12 1998
2 DEC. 1998

a39003 003728549b

CE PS 2604
.F507 1908
C02 POE, EDGAR A EDGAR-A. P
ACC# 1429173

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 09 21 17 7